

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XXV — 1987 N° 4 (Octobre—Décembre)

*Le 40<sup>e</sup> anniversaire de la proclamation  
de la République en Roumanie*

*Réalités économiques et relations politiques  
«Vlaques» et Roumains dans les sources  
étrangères*

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## COMITÉ DE RÉDACTION

**ALEXANDRU DUȚU** — *rédacteur responsable* ;

*Membres du comité* : EMIL CONDURACHI,  
AL. ELIAN, VALENTIN AL. GEORGESCU,  
GHEORGHE I. IONIȚĂ, COSTIN MUR-  
GESCU, D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL.  
ROSETTI, ELENA SCĂRLĂTOIU, EUGEN  
STĂNESCU ;

*Secrétaire du comité* : LIDIA SIMION .

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « Rompresfilatella », Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 12—201, telex 10376, prsfl r București, Calea Griviței n° 64—66 où à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de 62 \$ par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES  
Căsuța poștală 22.159, 71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717 București — România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXV

1987

N° 4 Octobre—Décembre

## S O M M A I R E

### *Le 40<sup>e</sup> anniversaire de la proclamation de la République en Roumanie*

CONSTANTIN IORDAN, L'instauration des régimes républicains dans les pays du Sud-Est européen . . . . . 297 •

### *Réalités économiques et relations politiques*

BOGDAN MURGESCU, The Ottoman Military Demand and the Romanian Market. A Case Study : 1672 . . . . . 305

### *« Vlaques » et Roumains dans les sources étrangères*

STELIAN BREZEANU, Les « Vlaques » dans les sources byzantines concernant les débuts de l'État des Asénides. Terminologie ethnique et idéologie politique. II 315

### Chronique

L'Académicien Enil Condurachi (*Virgil Căndea*) . . . . . 329  
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Activités scientifiques de l'Institut (juin 1986—juin 1987) 330  
Constantin Velichi à 75 ans (*Alexandru Dușu*) . . . . . 336

### Comptes rendus

La nozione di « Romano » tra cittadinanza e universalità. Popoli e spazio romano tra diritto e profezia (Da Roma alla Terza Roma), II—III (*Andrei Pippidi*); Balkan Society in the Age of Greek Independence (*Robert Forrest*); Zeitschriften und Zeitungen des 18. und 19. Jahrhunderts in Mittel- und Osteuropa (*Lidia Simion*); Zoe Dumitrescu-Buşulenga, Eminescu și romantismul german (*Viorica Nișcov*); Actes du Colloque international, Historicité de l'enfance et de la jeunesse (*Olga Cicanci*) 337

Notes de lecture . . . . . 351

Table des matières Tome XXV (1987) . . . . . 371

## L'INSTAURATION DES RÉGIMES RÉPUBLICAINS DANS LES PAYS DU SUD-EST EUROPÉEN

CONSTANTIN IORDAN

La capitulation de l'Allemagne nazie a marqué la fin d'un cauchemar qui a duré plus de cinq années. Dans le Sud-Est du continent, la guerre commencée en avril 1939, lorsque l'Albanie a été envahie par l'Italie fasciste, s'est terminée en automne 1949, avec la fin de la guerre civile en Grèce. Une décennie entière les armées en action furent l'argument de la politique, un poids terrible sur la vie quotidienne des peuples de la zone, même si par ses intensités et degrés variables. Cette guerre a repris les expériences néfastes d'une autre conflagration qui avait marqué cette partie de l'Europe dans les années 1912—1922.

En Mai 1945, le Sud-Est européen traversait une période de changements fondamentaux où des nouvelles expériences se projetaient ou étaient en train de s'achever. Des individus, des groupes, des collectivités, des peuples recapitulaient le passé récent, en réfléchissant à ce « lendemain » parfois confus, parfois plein d'espoir, certains avec la nostalgie des temps révolus, d'autres saisis par le désir de forger un autre monde, radicalement opposé à celui qui avait engendré le carnage, autrement organisé que celui qui n'avait pas réussi ou n'avait pas voulu s'opposer à la catastrophe dirigée.

« La victoire » a été une œuvre grandiose, mais le jour de la victoire a été extrêmement bref. Le monde n'a pas eu le temps pour des bilans ; des armées d'experts s'efforcent depuis d'inventorier le nombre des victimes, des blessés, des déracinés, d'évaluer les destructions matérielles au sens le plus large du mot, mais sans réussir, les statistiques sont incomplètes. Ce qui n'a pas pu être estimé a été la ruine morale, les convulsions psychiques.

L'une des préoccupations essentielles de l'homme libéré du cauchemar de l'occupation, des bombardements, du camouflage, des réquisitions, des cartes pour la nourriture, des nouvelles du front, du sort des parents et des amis — otages, prisonniers, détenus ou porteurs de l'étoile de David — a été de trouver des réponses claires à certaines questions : pourquoi les choses se sont-elles passées ? qui sont les coupables ? qui a le droit, sinon l'obligation, d'assurer à la nation un autre avenir ? Les réponses n'étaient pas du tout simples, les dilemmes étaient nombreux en fonction des affinités politiques, de l'implication sociale pendant la guerre, des conceptions-idéologiques, de l'impact humain, matériel et moral de la conflagration sur chaque individu, groupe ou collectivité, d'une multitude de facteurs et de motivations, explicites ou occultes. La guerre a provoqué de nombreuses petites « révolutions » personnelles

où la peur et le courage, la lâcheté et la dignité, le fanatisme et la lucidité, l'arrogance et l'humilité, l'anachronisme et le réalisme ont joué dans la pensée et/ou dans l'action pratique des rôles différents et ont marqué d'une manière ou d'une autre la destinée des hommes.

L'option politique nette, ouverte, engageante était devenue, vers la fin de la guerre, une obligation dont personne ne pouvait se soustraire. Dans ce combat acharné, qui avait comme objet, en première ou en dernière instance, le pouvoir, se heurtaient des forces variées, avec des convictions différentes, opposées ou apparentées, avec des projections radicales, libérales ou anarchiques. A chaque pas, on opérait avec des mots nouveaux ou relativement récents, mais consacrés par les années de la guerre par des définitions concordant avec le temps : « résistant », « maquisards », « communiste », « collaborationniste », « fantoche », « traître », des étiquettes qu'on appliquait avec ou sans discernement.

Après la libération, le problème du pouvoir a été cardinal ; il a préoccupé les milieux politiques et militaires, et naturellement les forces de la résistance qui cherchaient des solutions stables, en concordance avec le pouls et le sens de l'histoire, avec le rapport des forces sur l'échiquier politique. Elles ont été déterminées par le facteur intérieur, par le degré d'organisation et la base sociale des forces politiques de la résistance, se trouvant ou non dans la compétition et influencées aussi par le facteur extérieur, les décisions des Alliés, la présence des troupes étrangères etc. Evidemment, le statut différent des pays du Sud-Est européen pendant la guerre a créé des conditions particulières de manifestations à l'opposition, de développement de la lutte de résistance, a imprimé des évolutions spécifiques. La Roumanie et la Bulgarie ont adhéré au Pacte Tripartite, la Grèce et la Yougoslavie avaient des gouvernements en exil reconnus par les Alliés, mais des différentes parties de ces Etats démembrés par les invasions étrangères étaient formellement dirigées par des cabinets « quisling » imposés par l'Axe : le même était le cas de l'Albanie<sup>1</sup>.



Parmi les problèmes fondamentaux de ce « lendemain » désiré par la plupart des membres de chaque société du Sud-Est européen se trouvait sûrement la solution du dilemme : monarchie ou république ?

A l'exception de la Turquie Kémaliste, proclamée république le 29 octobre 1923, au début de la guerre, donc en 1939, tous les autres Etats de la région avaient en tête des dynasties avec ou sans histoire.

Zog I<sup>er</sup> était « le roi des Albanais » depuis septembre 1928, mais devant l'agression de l'Italie fasciste d'avril 1939, la même Italie sur laquelle

<sup>1</sup> Pour le cadre général du problème, voir les travaux classiques : Hugh Seton-Watson, *The East European Revolution*, third edition, New York, Washington, 1968, p. 49 et suiv. ; Henri Michel, *La seconde guerre mondiale*, t. I — *Les succès de l'Axe (septembre 1939 — janvier 1943)* ; T. II — *La victoire des Aîlés (janvier 1943 — septembre 1945)*, Paris, P.U.F. 1968 — 1969 ; idem, *The Shadow War. Resistance in Europe, 1939 — 1945*. Translated from the French by Richard Barry, London, Corgi Books, 1975 ; voir aussi : Ivan T. Berend, György Ránki, *Economic Development in East-Central Europe in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> Centuries*, Columbia Univ. Press, New York, 1974, p. 319 et suiv. ; l'ouvrage collectif *Regimurile fasciste și totalitare în Europa*, T. I — II, Bucarest, Ed. Militară, 1978 — 1980 ; François Bedarida, Miroslav Kropilak, *Résistance au fascisme, au nazisme et au militarisme japonais jusqu'à 1945*, dans « Rapports I. Grands thèmes, méthodologie, sections chronologiques (I) », Stuttgart, 1985, p. 107 — 145.



il s'était appuyé et dont il avait accepté le quasi-protectorat l'obligea de prendre la voie de l'exile. L'institution monarchique était pratiquement compromise en Albanie <sup>2</sup>.

La dictature monarcho-fasciste en Bulgarie — instaurée en janvier 1935 — n'a pas augmenté le prestige de la royauté. Au contraire : au-delà de son caractère oppressif, le nom de la dynastie de Cobourg était associé aux défaites militaires des années 1913 et 1918. Le tsar Ferdinand, le père du roi Boris III, avait été même obligé d'abdiquer en octobre 1918 après la capitulation de la Bulgarie dans la Première Guerre mondiale, étant considéré le principal responsable de la « catastrophe nationale ». L'adhésion néfaste au Pacte Tripartite (mars 1941), la politique intérieure et extérieure de Boris III pendant la dernière conflagration (jusqu'à sa mort, en août 1943) avait laissé l'image d'une monarchie détestée par le peuple bulgare <sup>3</sup>.

Le roi George II de Grèce — toujours représentant d'une famille étrangère — revenu au pays en novembre 1935, après l'expérience républicaine hellénique commencée en mars 1924, ne jouissait d'aucune autorité, son nom étant lié depuis 1936 à celui du dictateur fasciste Ioannis Metaxas. D'autre part, il était le fils du roi Constantin dont la politique pendant la Première Guerre mondiale avait provoqué le « schisme » national, ce qui l'avait obligé de s'exiler en juin 1917, en revenant au trône en décembre 1920 ; le désastre militaire de la Grèce dans la campagne d'Asie Mineure avait déterminé son abdication en septembre 1922.

Exilé à Londres après l'occupation de la Grèce par les troupes de l'Axe en avril-mai 1941, le roi George II s'est tenu à l'écart du mouvement de résistance. L'esprit monarchiste était toutefois puissant dans les milieux politiques helléniques, la solidarité de la Grande Bretagne jouant un rôle important dans ce sens <sup>4</sup>.

La Yougoslavie de l'entre-deux-guerres était le seul pays de la région dirigé effectivement par une dynastie autochtone, ayant des origines montant au début du XIX<sup>e</sup> siècle dans la famille serbe Karadjordjević. Sous son sceptre s'était constitué l'Etat yougoslave en 1918, en partant de l'idée de la « Grande Serbie », en défaveur de l'idée fédéraliste. Ce fait a eu des conséquences particulièrement graves. Après l'assassinat du roi Alexandre I<sup>er</sup> (octobre 1934), le prince régent Paul (cousin du défunt) n'a pas réussi à trouver une solution adéquate au profond litige serbo-croate engendré par le centralisme dominateur de la politique des autorités de Belgrade. De même, il n'a pas réussi d'éviter l'influence accablante de l'Axe, la régence étant abolie par le coup d'Etat de mars 1941. Proclamé roi, le jeune Pierre II (né en 1922) était contraint, après dix

<sup>2</sup> Voir T. Zavalani, *Albanian Nationalism*, dans Peter F. Sugar, Ivo J. Lederer (eds.), « Nationalism in Eastern Europe », Univ. of Washington Press, Seattle, London, 1969, p. 83 et suiv.

<sup>3</sup> Ilico Dimitrov, *Bălgarskata demokratična obtelstvenost, fašizmăt i vojnata, 1934—1939* (L'opinion publique démocratique bulgare, le fascisme et la guerre, 1934—1939), Sofia, 1976 ; *Istoriya na antifasistkata borba v Bălgariya (1939—1944)* (L'histoire de la lutte antifasciste en Bulgarie, 1939—1944, T. I—II, Sofia, 1976.

<sup>4</sup> Voir : *Istoria tou ellinikou ethnous. Neoterou ellinismos apo 1913 os 1941* (L'histoire du peuple grec. L'hellénisme contemporain depuis 1913 jusqu'à 1941), Athinai, 1978 ; John Louis Hondros, *Occupation and Resistance. The Greek Agony, 1941—1944*, New York, Pella, 1983.

jours, de se réfugier, toujours à Londres, abandonnant un pays divisé en proie à l'occupation ennemie<sup>5</sup>.

En Roumanie, la dynastie de Hohenzollern jouissait d'une certaine autorité dans les milieux de l'élite politique traditionnelle. Au nom du prince Charles, devenu roi en 1881, se liait la conquête et la reconnaissance de l'indépendance absolue d'Etat en 1877—1878, de celui du roi Ferdinand, la réalisation de la Grande Union en 1918. La faillite du règne de Charles II — il a instauré même une dictature personnelle en février 1938 mais il a été obligé d'abdiquer en septembre 1940 après les amputations territoriales imposées au pays dans l'été de la même année — a sensiblement diminué le prestige de la dynastie, mais le problème d'abolir l'institution monarchique ne s'est pas posé. On pourrait parler même d'un début de sa réhabilitation, déterminé par le rôle joué par les milieux du palais et par le jeune roi Michel (né en 1921) dans l'achèvement de l'acte historique du 23 Août 1944 et du ralliement de la Roumanie à la coalition des Nations Unies<sup>6</sup>.

Ce sont quelques repères qui mettent en lumière les différents niveaux du prestige politique réel de l'institution monarchique dans la vie des sociétés du Sud-Est européen à la fin de la guerre.

L'analyse nous oblige d'observer, d'autre part, que les idées républicaines avaient une histoire suffisamment dessinée dans la zone, et que leurs manifestations pratiques sur la scène politique ont connu une grande diversité.

On sait bien que dans le cadre des révolutions bourgeoises-démocratiques du siècle passé, la diffusion des idées républicaines a enregistré des progrès notables. De même, les forces politiques des mouvements ouvrier, socialiste et communiste ont constamment milité pour l'instauration du régime républicain. On peut parler même d'expériences pratiques ayant des motivations immédiates plus ou moins similaires.

Dans le cas de l'Albanie, le programme de la Ligue de Prizren (1878—1881) a préparé le progrès de l'idée républicaine, et, au moment de la proclamation de l'indépendance, le 28 novembre 1912, Ismaïl Qemali était élu président du gouvernement provisoire. De même, après le succès de la révolution bourgeoise-démocratique de mai—juin 1924, Mgr. Fan Noli était investi avec la même fonction. Poursuivant évidemment d'autres intérêts, Ahmed Zogu a proclamé la république en janvier 1925 et s'est fait élire le premier président, même si en septembre 1928 il n'hésitait pas de s'arroger le titre de « roi des Albanais ».

En Bulgarie, les idées des apôtres du mouvement de libération nationale du XIX<sup>e</sup> siècle — Vassil Léovski et Hristo Botev — étaient par excellence républicaines, mais on connaît aussi l'existence éphémère de la République de Radomir (septembre 1918), proclamée par les soldats insurgents et soutenue par certains leaders agrariens.

<sup>5</sup> Voir: Ferdo Čulinović, *Yugoslavija izmedju dva rata* (La Yougoslavie entre les deux guerres), T. I—II, Zagreb, 1961.

<sup>6</sup> Voir Al. Gh. Savu, *Dictatura regală (1938—1940)*, Bucarest, 1970; Ilie Ceaușescu, Florin Constantiniu, Mihail Ionescu, *200 zile mai devreme. Rolul României în scurtearea celui de al doilea război mondial*, Bucarest, 1985.

En Grèce, après les combats héroïques du temps de la guerre d'indépendance déclenchée en 1821, une assemblée nationale adoptait, en avril 1827, une constitution, élisant comme président du nouvel Etat Ioannis Capodistrias. Après presque un siècle, dans le contexte des grandes agitations internes provoquées par la catastrophe militaire de l'Asie Mineure et l'abdication du roi Constantin (septembre 1922) l'ascendant du parti l'Union Républicaine dirigé par Alexandre Papanastasiou a imposé la proclamation de la République (25 mars 1924), acte sanctionné ultérieurement par un plebiscite national. L'expérience républicaine a résisté seulement jusqu'en novembre 1935.

Dans les territoires yougoslaves ont circulé les idées républicaines du bien connu socialiste serbe Svetozar Marković, et pendant l'insurrection de la Macédoine de l'été 1903, la proclamation de la République de Kruševo a été un acte ayant un large écho. Plus tard, tout de suite après la création de l'Etat yougoslave sous la dynastie de Karadjordjević (décembre 1918), s'est bien remarquable l'activité de la plus puissante force d'opposition — le Parti Républicain Paysan Croate, en tête avec Stjepan Radić, même si le leader, ayant des raisons tactiques pour entrer au ministère, a accepté en 1925 un « compromis historique » — ayant toutefois une brève existence — avec les radicaux serbes monarchistes dirigés par Nikola Pašić !

Dans l'histoire des Roumains, l'idée républicaine a nourri la pensée des révolutionnaires de 1848, mais la solution du « prince étranger » énoncée en 1857, devenue réelle en 1866, ainsi que la position internationale de la Roumanie, surtout après 1878, n'ont pas permis des expériences républicaines. L'institution de la monarchie était puissante, mais contrôlé par l'élite politique, et celle-ci n'acceptait pas que le pays soit agité par des troubles visant le changement du régime.

En partant de cette brève esquisse des rapports de forces à la fin de la dernière conflagration mondiale<sup>7</sup>, nous pouvons nous demander : comment a été résolu ce conflit réel, virtuel ou potentiel ? La solution a dépendu de plusieurs facteurs parmi lesquels très importantes furent les options des mouvements de résistance, les forces politiques qui détenaient le pouvoir, les résultats des premières élections législatives.

En Albanie, le Front de Libération Nationale en tête avec les communistes — a eu le rôle décisif dans le mouvement de résistance et du rétablissement de l'indépendance et de la souveraineté du pays. En l'absence du monarque, compromis et détesté, les premières élections libres pour l'Assemblée Constituante, déroulées le 2 décembre 1945, ont donné la victoire au Front Démocratique (le nom nouveau du Front de Libération Nationale adopté en août la même année) qui a obtenu 93,18% des suffrages. Le 11 janvier 1946 l'Albanie se proclamait République Populaire, et le 14 mars était votée la nouvelle constitution.

En Bulgarie, l'un des premiers actes du gouvernement du Front de la Patrie, la principale force de la résistance, installé le 9 septembre

<sup>7</sup> Voir : Charles and Barbara Jelavich, *The Establishment of the Balkan National States, 1804-1920*, Univ. of Washington Press, Seattle and London, 1977 ; Joseph Rotschild, *East Central Europe between the Two World Wars*, Univ. of Washington Press, Seattle and London, 1974.



1944 au moment du déclenchement de la révolution socialiste — gouvernement contrôlé par le parti communiste — a été le procès des chefs de l'ancien régime pour trahison et crimes de guerre. Dans ce contexte, ont été condamnés à mort les membres de la régence instituée après le décès du tsar Boris III (août 1943) : le prince Cyrille, le professeur Bogdan Filov et le général Mihov. Un nouveau Conseil de régence a été constitué : le professeur Venelin Ganev, Hristo Boboševski et Todor Pavlov. Les élections législatives pour l'Assemblée Populaire, organisées le 18 novembre 1945 se sont conclues par la victoire claire du Front de la Patrie (88,2% des voix). Le référendum national du 8 septembre 1946 concernant le futur régime a relevé le fait que 92,7% des votants se sont prononcés pour l'abolition de la monarchie. Le 15 septembre a été proclamée la République Populaire de Bulgarie, la régence achevait sa mission, et l'ancien prince héritier Siméon et sa mère quittaient le pays. Les nouvelles élections pour la Grande Assemblée Populaire du 27 octobre 1946 marquaient une nouvelle victoire du Front de la Patrie (78,3% des voix). Le 4 décembre 1947, on adoptait la nouvelle constitution du pays.

En Yougoslavie, le Front de Libération Nationale, la force de choc de la résistance de l'intérieur, en tête avec les communistes avait organisé, dès 1943, les structures du pouvoir dans les territoires libérés. En novembre 1943, la Veče Antifasciste de Libération Nationale se constituait dans le Comité National de Libération, accomplissant les fonctions d'un gouvernement provisoire conduit par Iosip Broz Tito, et adoptait, dans un bref délai, une constitution fédérative. D'autre part, le gouvernement en exile à Londres avait en tête, dès juin 1944, le dr. Ivan Subašić. En novembre 1944, dans Belgrade libéré, le maréchal Tito et Subašić signaient un accord concernant la constitution d'un gouvernement unique ; on stipulait, parmi les autres, l'institution d'une régence de trois membres jusqu'à la solution du problème du régime. Le 29 janvier 1945, le roi Pierre II, qui se trouvait à Londres, acceptait que la régence assume ses prérogatives. Le 7 mars était formé le premier ministère unique, présidé par Tito et ayant comme titulaire aux Affaires étrangères le dr. Subašić. En août le Front de Libération Nationale se transformait en Front Populaire. Les élections pour l'Assemblée Constituante du 11 novembre 1945 consacraient la victoire du Front Populaire (96% des voix). Le 29 novembre l'Assemblée Constituante proclamait la République Populaire Fédérative de Yougoslavie, et le 31 janvier 1946 était votée la nouvelle Constitution.

En Roumanie, la formation du gouvernement de large concentration démocratique dr. Petru Groza, le 6 mars 1945, a signifié une victoire historique des forces de gauche conduites par le Parti Communiste Roumain. La position du roi Michel pendant la préparation de l'acte du 23 Août 1944 a créé une situation spécifique et a déterminé une solution différente du dilemme monarchie ou république. Le souverain a évidemment été l'adversaire des changements radicaux du pays et a même essayé a s'y opposer, sommant la démission du gouvernement dr. Petru Groza, et au refus de celui-ci, de recourir à la soi-disant « grève royale », en août 1945 (la décision de ne pas sanctionner les decrets-lois), forme de protestation abandonnée en janvier 1946. En mai, la même année, se constituait l'alliance électorale entre les communistes, les socialistes et certains grou-

pes bourgeois — le Bloc des Partis Démocratiques, qui gagnait une victoire claire contre les anciens partis « historiques » (les libéraux et les agrariens) dans les élections générales du 19 novembre 1946 (76,6% des voix).

Le rôle de plus en plus puissant du Parti Communiste Roumain dans la vie sociale et politique du pays, la compromission des partis « historiques » par une série d'actions contre le cours général des options populaires ont créé à la dynastie une situation difficile. Dans ces circonstances, le roi a abdiqué, et le 30 décembre 1947 fut proclamée la République Populaire Roumaine. La Grande Assemblée Nationale issue des élections du 28 mars 1948 promulguait, le 13 avril, la nouvelle constitution du pays<sup>8</sup>.

En Grèce, la situation fut beaucoup plus compliquée à cause des rivalités entre les forces de résistance et des ingérences étrangères, surtout de la Grande Bretagne. Pendant les violences d'Athènes de décembre 1944 entre les forces E.A.M. — E.L.A.S., d'une part, les troupes anglaises et les éléments de droite, de l'autre, le roi George II, encore à Londres, acceptait la nomination de l'archevêque d'Athènes, Damaskinos, comme régent. En février 1945 a été conclu le bien connu accord de Varkiza entre les forces de la résistance communiste et le gouvernement. Les représentants E.A.M. — E.L.A.S. ont consenti à déposer les armes pour éviter de nouvelles confrontations, recevant l'assurance que le problème du régime sera résolu par un plébiscite après lequel on organisera des élections pour l'Assemblée Constituante. La peur de l'influence des communistes et l'évident manque de popularité du roi George II ont déterminé les gouvernements anglais et américain d'intervenir (septembre 1945) pour que la date des élections générales précède le plébiscite. C'est ainsi que l'électorat a été appelé aux urnes le 31 mars 1946, mais les élections ont été boycottées par E.A.M. et d'autres groupes de gauche. La conséquence fut la victoire du Parti Populiste (monarchiste) et la formation du ministre K. Tsaldaris (18 avril). Le 1<sup>er</sup> septembre de la même année s'est déroulé le plébiscite : 69% des voix pour la restauration de George II, 10,5% pour la république et 20,5% contre le roi George II, mais pour la monarchie. Le 27 septembre, le roi revenait de l'exile, mais décédait le 1<sup>er</sup> avril 1947; la succession étant assurée par son frère Paul.

Les conditions du déroulement du plébiscite et ses résultats ont provoqué l'éclat de la guerre civile : la constitution de l'Armée Démocratique (28 octobre 1946) et la proclamation par E.L.A.S. du gouvernement de la Grèce libre qui agissait dans les montagnes Grammos (décembre) et qui a résisté devant les forces gouvernementales jusqu'en automne 1949. Le bilan des confrontations a été tragique : 80 000 morts, 20 000 condamnés dont 5 000 exécutés, 700 000 réfugiés (10% de la population).

L'idée républicaine a vaincu plus tard. Après l'instauration de la dictature militaire (avril 1967) et l'exile du roi Constantin II, en juin 1973, le colonel George Papadopoulos proclamait la création d'une « république présidentielle parlementaire » ; ensuite, il était élu, dans des con-

<sup>8</sup> Hugh Seton-Watson, *op. cit.*, p. 167 et suiv. ; Mihai Fătu, 1946. *Din istoria politică a României contemporane*. Bucarest, 1968 ; idem, *Sfârșit fără glorie. Partidul Național-Țărănesc (Maniu) și Partidul Național-Liberal (Brătianu) în anii 1944—1947*, Bucarest, 1972 ; Gh. Ghimeș, *Ideea de republică la români*, Bucarest, 1972.

ditions de terreur, comme président avec 78 % des voix. Après le rétablissement de la démocratie (juillet 1974), dans le cadre du référendum libre du 8 décembre, la même année, le peuple grec s'est prononcé en proportion de 69 % des voix en faveur de l'institution de la république<sup>9</sup>.

Dans la période 1945—1947, l'institution de la monarchie a disparu de la vie politique des sociétés du Sud-Est européen, à l'exception de la Grèce, bien que, dans ce dernier cas, le prestige de la dynastie régnante à Athènes a été sérieusement ébranlé. Les monarchies étaient devenues des corps étrangers pour ces sociétés, leur maintien était anachronique puisque leur mission historique était finie ; le progrès réel appartenait dorénavant au régime républicain.

<sup>9</sup> Voir : Dominique Eudes, *Les Kapetanios. La guerre civile grecque de 1943 à 1949*, Paris, Fayard, 1970 ; Richard Clogg, *A Short History of Modern Greece*, Cambridge Univ. Press, London, 1979.

## THE OTTOMAN MILITARY DEMAND AND THE ROMANIAN MARKET. A CASE STUDY: 1672

BOGDAN MURGESCU

The fact that the Ottoman domination was one of the most powerful modelling elements of South-Eastern Europe is by now common knowledge. The military presence and activity of the empire was, if not the only, the main component of this domination. War has been an almost permanent structure in Ottoman history and implicitly in the history of the peoples under the Porte's authority or influence.

But war is not just a series of battles and heroic acts ; it has always meant concentrating vast quantities of material and human resources, sustained efforts made by the conflicting societies. We have endeavoured in our study to make a research of the way the Romanian Principalities — territories with a high degree of state autonomy within the Ottoman system<sup>1</sup> — were coerced to support economically the military effort of the suzerain power. We have also dealt with the impact of the Turkish requirements both on the Romanian economy and society.

To begin with, it is necessary to comment on the type of military presence we are interested in. Thus, the "ordinary" military presence was different from the great campaigns periodically initiated by the Porte along one or another of its frontiers. As regards the first type, one of the main characteristics of the Romanian Principalities was their not being under Ottoman military occupation. They were of course surrounded by a network of Ottoman strongholds, but their garrisons were quite small up to the end of the 18th century<sup>2</sup>. Almost entirely provided for by the immediately neighbouring rural areas, usually adapted to this specific function<sup>3</sup>, these need not employ larger territories. As an exception to the rule, Kamenets had in the last quarter of the 17th century a much larger garrison and was hindered by the military situation in establishing a satisfactory economical basis<sup>4</sup>. Its unusual status was nevertheless

<sup>1</sup> For a recent synthesis see Mihai Maxim, *Le statut des Pays Roumains envers la Porte Ottomane aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles*, "Revue roumaine d'histoire", XXIV, 1985, nos 1—2, p. 29—50 (with a bibliography on the problem).

<sup>2</sup> Suggestive lists edited by Ömer Lütfi Barkan, *1079—1080 (1669—1670) Malt Yalına Ait Bir Osmanlı Bülgesi*, "İstanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası", XVII, 1955—1956, nos. 1—4, p. 272—274.

<sup>3</sup> Mihai Maxim, *Teritoriile românești sub administrație otomană în secolul al XVI-lea*, "Revista de istorie", 36, 1983, no. 8, p. 811—812.

<sup>4</sup> Zygmunt Abrahamowicz, *Die türkische Herrschaft in Podolien (1672—1699)*, "Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européennes", III, Sofia, 1969, p. 777—780 ; idem., *Die türkische Herrschaft in Podolien (1672—1699)*, "Habsburgisch-osmanische Beziehungen", Hrsg. von Andreas Tietze, Wien, 1985, p. 187—192.

determined by the perpetual conflict with Poland and therefore it cannot be classified as "ordinary" military presence.

When great military campaigns were initiated, all territories under the Porte's domination had to pay some special contributions, usually known as *nüzül* and *sürsat*<sup>5</sup>. Naturally, the Ottomans would get their supplies from territories neighbouring the combat zone or within possible easy communication, rather than make long inefficient cartings when they did not really have to. When the battlefield was located farther away, the Porte preferred to transform these tributes from kind to cash. In this case, new sums were added to the usual ones paid by the Romanian Principalities. This leakage in precious metals deepened the lack of currency in the Romanian Principalities, offering thus the merchants in the big Ottoman cities, owners of large capitals, much greater opportunities of obtaining profits. At the same time, the Romanian Principalities had to ensure a larger part of the products needed by the Ottoman cities, which were forced to do without the resources of the regions involved in supplying the army<sup>6</sup>.

The geographical location of the Romanian Principalities was the reason why they had often to contribute in kind to the military efforts of the Porte. Romanian products were needed to complete the provisions of the Ottoman armies when they were fighting over a vast area including the left bank of the Danube, the north side of the Black Sea, the Caucasus and even Morea (1715)<sup>7</sup>.

For a better understanding of the way an Ottoman army got its food supplies, we shall analyse the 1672 campaign for the conquest of the Kamenets fortress. We shall only consider the span of time during which the sultan's army was on the northern bank of the Danube (June 26th — November 3rd), for previously the Ottoman troops had been concentrated in Isaccea moving in several columns within their own territory, which had simplified their logistic problems. However, during the 130 days here taken into consideration, the Ottoman army acted as a compact unit outside the frontiers of the empire, getting gradually farther from its headquarters, encountering more and more problems in providing the necessary materials.

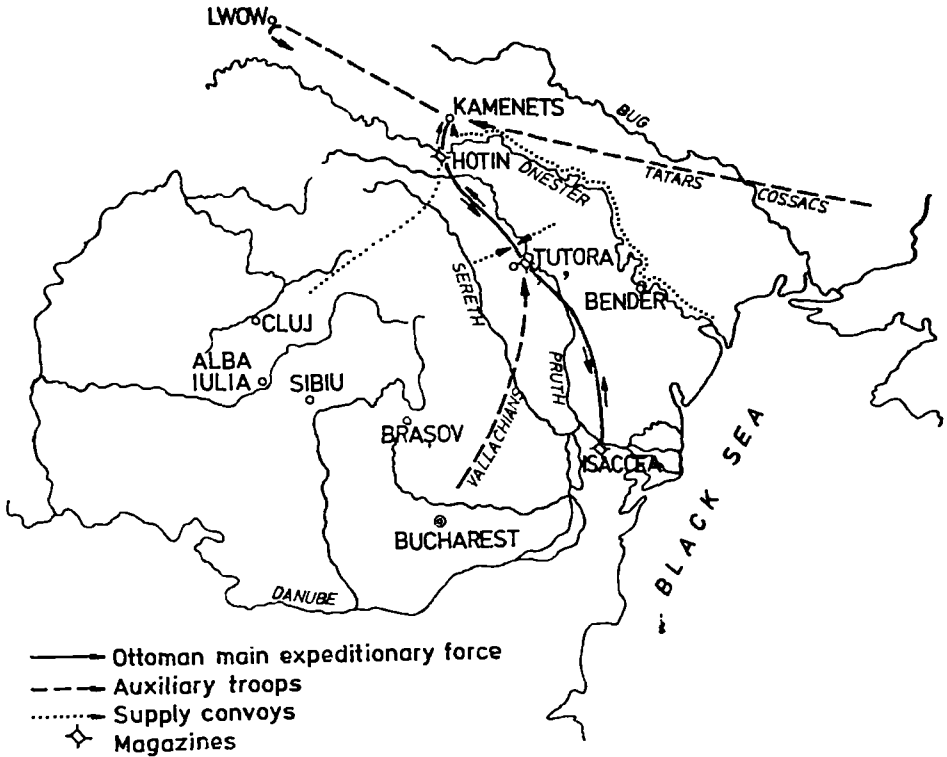
<sup>5</sup> More recently, Bruce McGowan, *Economic Life in Ottoman Europe. Taxation, trade and struggle for land, 1600—1800*, Cambridge—Paris, 1981, p. 105—112, and Caroline Ballingal Finkel, *The Provisioning of the Ottoman Army during the Campaigns of 1593—1606*, "Habsburgisch-osmanische Beziehungen", p. 108—109.

<sup>6</sup> Mihai Maxim, *Les Pays Roumains et les relations Habsbourg-ottomanes dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*, "Habsburgisch-osmanische Beziehungen", p. 98—100.

<sup>7</sup> Further studies will be needed to define the exact limits and the evolution in time of the geographical area within which the Romanian territories contributed to the provisioning of the Ottoman army. For more recently published documents on the Romanian supplies, see Mustafa Ali Mehmet, *Documente turcești privind istoria României*, vol. I—III, București, 1976—1986, Tahsin Gemil, *Relațiile Țărilor Române cu Poarta Otomană în documente turcești (1601—1712)*, București, 1984, Valeriu Veliman, *Relații româno-otomane 1711—1821. Documente turcești*, București, 1984, *Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol (30 august 1741—decembrie 1742). Rapoartele inedite ale agenților lui Constantin Mavrocordat* (edited by Ariadna Camariano-Cioran), București, 1985. As regards Morea, see Constantin Diichiti, *Cronica expediției turcilor în Morea, 1715* (edited by Nicolae Iorga), București, 1913.



As regards the total number of men, in Hacı Ali's *ruzname* (day-book) 34825 nefers are mentioned having been paid in Tuțora<sup>8</sup>. This piece of information mentions only the *kapıkulu* troops, directly paid from the Ottoman treasure. Yet we know that during this campaign a large number of *beylerbeyi* from Rumelia or even Anatolia also took part leading troops from their provinces. Consequently, the number



considered by the French ambassador Nointel — 120,000 warriors sieging Kamenets<sup>9</sup> — is probably closer to truth. We should abstract from this figure the Tatars (16,000)<sup>10</sup> and the Cossaks (approximately 12,000)<sup>11</sup> who reached the combat zone along other routes and got their supplies separately from the main expeditionary force. We have still taken into account the Valachians and the Moldavians who acted beside the sultan's army for most of the time. Although self-supported, the Romanians had the same supply areas with the main corps. A total number of approximately 90,000 men is obtained (Nointel's possible but improbable exaggerations

<sup>8</sup> *Cronici turcești privind Țările române. Extrase*, vol. II (edited by Mihail Guboglu), București, 1974, p. 215.

<sup>9</sup> *Documente privitoare la istoria românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki* (hereinafter *Hurmuzaki*), supl. I, vol. I, doc. CCCLXXXVIII, p. 262.

<sup>10</sup> *Ibidem*.

<sup>11</sup> Aurel Decei, *Kamaniçe*, "Islam Ansiklopedisi", 6, cilt, Istanbul, 1955, p. 145.

are counterbalanced by our not taking into consideration the auxiliary people who usually added to the combatant effectives a 1.5 coefficient)<sup>12</sup>. Since the losses during this campaign were insignificant, we believe the above-mentioned figure to be accurate for the whole span of time under consideration.

Such a large mass of people called for the gathering of considerable quantities of material means (money, food, transport means, building materials, etc.). Not having a complete record of those means, we are not in a position to give a comprehensive evaluation of the needs of the Ottoman army. The knowledge on its effectives enables us to find out more precisely the food quantities indispensable to its existence. Of course, the soldiers' menu could vary; still, two of the many kinds of food were preponderant and practically irreplaceable: meat and grain.

Official data regarding the garrison of Timișoara inform us that a Turkish soldier at the end of the 17th century ate around 260 g of meat daily.<sup>13</sup> Therefore, for this expedition a quantity of more than 3,000,000 kg was needed, which means 15,000 good-quality oxen (in case of sheep or of a poorer quality cattle the number must have been much greater). At that time Moldavia had a good tradition in animal husbandry and it was one of the main European cattle exporters; this, together with the possibility of bringing the cattle from more distant areas or capturing some of it in Poland made the supplying of the troops with meat a comparatively easier task for the Ottoman headquarters.

The problem of grain was different. It is generally accepted that each soldier needed a daily ratio of 750g in wheat or other kind of grain.<sup>14</sup> (Here, we shall deal with grain as a generic term since caloric differences are small enough to be left aside.) The conclusion is that only for the men of the main army corps a quantity of 8,775,000 kg of grain was needed.

Moreover, the Ottoman army had a large number of horses and other beasts of draught, which had also to be fed. It is difficult to estimate their total number; if we are to accept the coefficient advanced by Geza Perjés of 2/3 to the human element,<sup>15</sup> we shall obtain a number of 60,000 animals (mostly horses). Before harvesting time, those animals could be left to graze along the road, although it is hard to believe that such

<sup>12</sup> Geza Perjés, *Army Provisioning, Logistics and Strategy in the Second Half of the 17th Century*, "Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae", XVI, 1970, nos. 1–2, p. 5.

<sup>13</sup> Our estimate are based on data furnished by Sztéfan Andreev, *Török iratok Temesvár XVII–XVIII. századi történeléről a Nemzeti Könyvtárban*, "Levéltári Közlemények", 1978, doc. 33, 35 and 40, p. 204–205 (I am grateful to Nagy Pienaru who kindly informed me on the existence of these documents). The order issued by Mahmud I in 1739 that each infantryman should be given 1/2 oka of beef daily (more than 600 g) reflects a desideratum rather than a state of fact. Besides, the same document (Valeriu Veliman, *op. cit.*, doc. 86, p. 228–230) specifies that a cavalryman's daily ratio was of 1/5 oka of mutton, closer to the figures we have already advanced. In Europe the generally accepted military ratio was of 250–350g of meat daily (see Geza Perjés, *op. cit.*, p. 12 and István N. Kiss, *Fleischversorgung und Fleischkonsum im Ungarn des XVI–XVII. Jh. Das innere Markt und die Exportbasis*, "Wirtschaftskräfte und Wirtschaftswege. II. Wirtschaftskräfte in der europäischen Expansion. Festschrift für Hermann Kellenbenz", Klett-Cotta, 1978, p. 83–84).

<sup>14</sup> Geza Perjés, *op. cit.*, p. 5.

<sup>15</sup> *Ibidem.*, p. 14.

a large number of animals could be entirely fed in this way. Besides, the great variations in the price of a troughful of barley on the way to Kamenets show that even during this period the Ottomans needed dry fodder in addition to their animals' food. The need increased after harvesting, when there was nothing much left to be grazed. A medium horse ratio amounted to 2 kg of barley or oats, 5 kg of hay and 3 kg of straw daily.<sup>16</sup> Therefore, the feeding of animals raised the problem of stocking even larger quantities than the feeding of men.

Even without attempting a global evaluation which would necessarily be vague, we may conclude that these quantities of grain and fodder posed a serious challenge to the Ottoman headquarters. In fact, the Porte did have great surpluses in storage; the real problem was whether they could be brought at the right moment at the right place. Up to Isaccea (the main Ottoman basis and the starting point of the expedition as such), the task was quite simple. After crossing the Danube the difficulties increased. And since a supply convoy of such proportions could not possibly be used<sup>17</sup>, a large range of additional means had to be employed. There is not much information regarding this item but, nevertheless, it enables us to build a relatively complex and veridical image of what those means must have been.

It seems that the Ottomans did not make compulsory requisitions in the Romanian Principalities during the first part of the campaign.<sup>18</sup> This can be explained by their realising that such a procedure would have had the producers fleeing and hiding their provisions. Therefore the Ottomans tried to buy Moldavian grain *à l'amiable* and early enough to be able to store it in Tuțora,<sup>19</sup> one of the main staples on their way to Kamenets. In spite of the huge figures offered by two anonymous letters from Iași, the results were rather insatisfactory, leaving serious gaps in the supply of the Ottoman army during the first part of the campaign. The causes of this failure shall be analysed further on.

A short time after crossing the Danube, the sultan ordered 1000 carts to be requisitioned from the Silistra sancak; they were each to bring 40 *kile* of barley from the Isaccea magazines.<sup>20</sup> The same document mentions carts being ordered for also from the Nikopol sancak, but without specifying their number. It is improbable that cartage means were requisitioned from more distant regions. This convoy could not be too big since the animals of the main expeditionary force had left nothing much to be grazed along the almost 500 km way from Isaccea to Kamenets.<sup>21</sup> Therefore we may suppose the number of carts brought by official request from across the Danube to have been of no more than 2000 (with a maximum capacity of 2,000,000 kg of grain).

Once in Podolia, the Turkish army could use the food shipped earlier upstream the Dnester<sup>21</sup>; unfortunately, it is impossible to estimate

<sup>16</sup> *Ibidem.*, p. 14–17.

<sup>17</sup> *Ibidem.*, 10–11.

<sup>18</sup> Tahsin Gemil, *op. cit.* doc., 154, p. 340–341.

<sup>19</sup> Hurmuzaki, *supl.* I, vol. I, doc. CCCLXXXI and CCCLXXXIII, p. 258–259.

<sup>20</sup> Tahsin Gemil, *op. cit.*, doc. 152, p. 338–340; the capacity of about 1,000 kg per cart is confirmed by Geza Perjés (*op. cit.*, p. 10).

<sup>21</sup> Hurmuzaki, *supl.* I, vol. I, doc. CCCLXXXI, p. 258.

these quantities. 500 carts loaded with *zahire* (the kind of *zahire* not mentioned) arrived in Kamenets from Transylvania at the beginning of September<sup>22</sup>. Probably they had been previously ordered to prince Mihail Apafy. Their capacity was of about 500,000 kg of food.

At the same time, from the Kamenets camp an order was issued that Valachia should send out of the new crop 80,000 *kile* of barley and Moldavia should send 60,000 *kile*<sup>23</sup>. As happened usually in similar cases according to the *havale*-system, their price was to be abstracted from the tribute due to the Porte,<sup>24</sup> a procedure which led to many subsequent frauds. The Moldavian delivery came at the end of October, but there are no exact data regarding quantities<sup>25</sup>. As for the Valachian one, it probably did not reach the army before the beginning of November, when the Ottomans had already crossed back the Danube. A reference element is to be found in the evolution of prices for barley, as it was mentioned in Hacı Ali's day-book. Following this evolution, we must notice that every new transport brought about a considerable fall in prices (see plot). On the way back, the price got as low as 15 akçe per trough in Tuțora from 40—50 akçe near Lwow (the effect of Moldavian supply), to rise again even to 70 akçe per trough on November 1st and finally fall again near the Isaccea magazines. The Valachian barley is not perceptible.

The lack of information and the unreliability of the figures we have at our disposal allow us to make no quantitative estimate. It is nevertheless obvious that the requisitioned products were only partially sufficient. The great fluctuations of the prices (10 : 1 in flour, more than 7 : 1 in barley and biscuit etc.)<sup>26</sup> prove that the Ottomans were not at ease with their supplying system.

Confronted with such a problem, the Ottoman headquarters were forced to rely on the local owners. Dispersing the troops in an attempt of obtaining the goods *manu militari* was not in the least convenient for it would have brought about the lengthening and compromising of a campaign for which the empire had already made considerable efforts. The only realistic solution was to play on the "free market" and offer good prices to those who were willing to sell. This explains the fair conduct of the Ottomans echoed in most of the Moldavian chronicles: "This year has brought us a large crop all over the country and whoever went to the Turkish army sold their flour, honey, barley or butter for cash; having no trouble with the Turks everyone could sell his victuals."<sup>27</sup> The immediate effects of the Ottomans' behaviour are also underlined by the French ambassador Nointel: "les paysans les (provisions — B.M.) apportant sans risque et s'en retournant fort satisfaits du paiement."<sup>28</sup> The pay-

<sup>22</sup> *Cronici turcești* . . . , vol. II, p. 222.

<sup>23</sup> See note 18.

<sup>24</sup> Dimitrie Cantemir also mentions this rule: "but all the expenses are abstracted from the annual tribute" (*Descriptio antiqui et hodierni status Moldaviae*, București, 1973, p. 272).

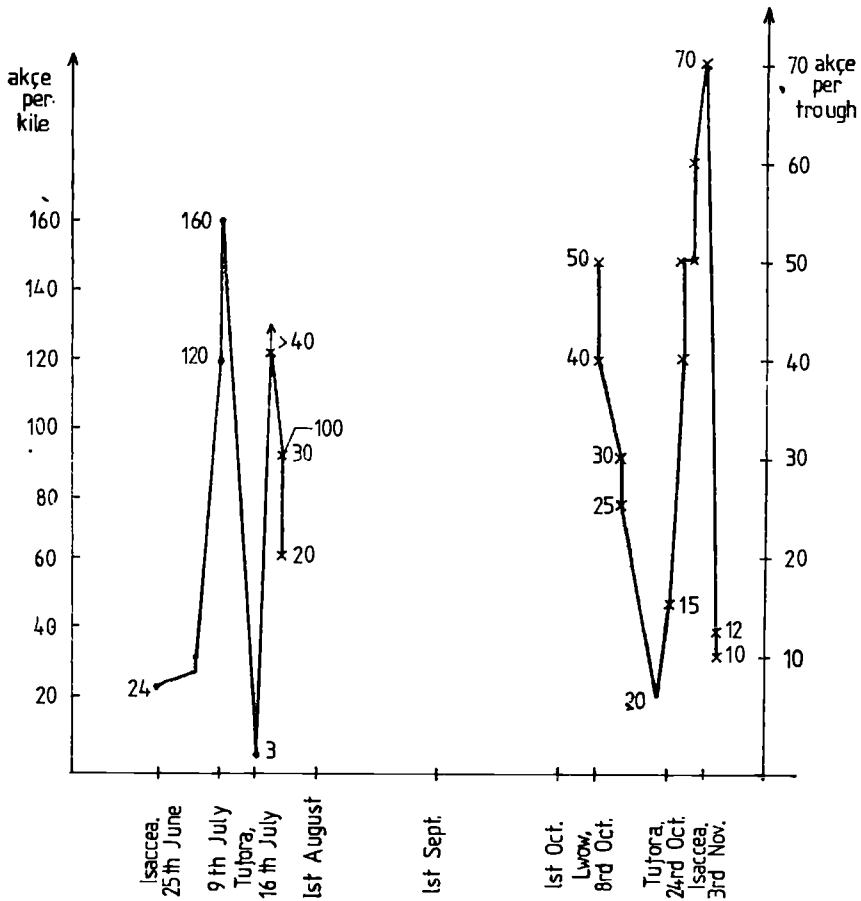
<sup>25</sup> *Cronici turcești* . . . , vol. II, p. 226.

<sup>26</sup> *Ibidem.*, p. 210—228.

<sup>27</sup> *Letopiseful Țării Moldovei de la Istratie Dabița pînă la domnia a doua a lui Antioh Cantemir (1661—1705)*, (edited by Constantin Giurescu), București, 1913, p. 60; Ion Neculce adds: "people got plenty of money" (*Opere*, edited by Gabriel Strempel, București, 1982, p. 217).

<sup>28</sup> See note 9.

ment in cash for the products in question — which, according to Montecucoli, was a rule with the Ottomans<sup>29</sup> — was a great attraction for the sellers, especially in a country such as Moldavia, where currency was rather scarce.



The price of barley in 1672

- the price in the Ottoman camp; a) --- mentioned in akçe/kile  
 - - - the price in Istanbul (30 akçe/kile) b) -x- mentioned in akçe/trough  
 - . . . the price offered to the princes of Moldavia and Valachia  
 (40 akçe/kile)

Sources: *Cronici turcești...*, vol. II, p. 210—228; Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle...*, p. 273; Tahsin Genil, *Relațiile...*, doc. 154, p. 340—341.

However, the mechanisms of the “free market” could easily lead to an explosive raise in prices. In order to avoid this and limit the dependence to the “free” acquisitions, the Ottoman headquarters tried to

<sup>29</sup> Raimondo Montecucoli, *Mémoires...*, Paris, 1751, p. 289.



schedule as best as possible the arrival of the various convoys and to prepare a number of magazines in Isaccea, Tușora and Hotin. In spite of all these efforts, the military demand was too large and too urgent not to make room for ample speculative transactions. It was only natural that well-informed capital owners should try to accumulate great quantities of victuals just to sell them later at a bigger profit. It was too tempting a situation not to be exploited by the Moldavian boyars, the local merchants and especially those arrived from the big Ottoman cities. Still, the best monopolist facilities were those of the Moldavian prince. Gheorghe Duca, an ex-merchant himself, being closely in touch with the Istanbul businessmen, could not give up such a chance. Probably his occult inferences were the ones to block the efforts made by the Porte to buy earlier (and at smaller prices) food from Moldavia. But it seems that Duca played a hard hand in forcing the prices up and monopolizing the profits. Well-informed by some "well-wishing" boyars who wanted to get rid of a disagreeable prince, pressured by a nervous army and by the Moslem merchants, the Ottoman authorities reacted violently. The sultan's first impulse was to order the execution of the prince. Duca was saved by a well-timed gift and the interested help of the grand vezier Ahmed Köprülü Pasha, one of whose reliable clients Duca was. The plea of the grand vezier is interesting: he claimed that Duca alone could ensure an efficient food supply for the army and therefore his punishment should be postponed until the Ottomans have crossed the Dnester getting out of Moldavia.<sup>30</sup> There seems to be little doubt that the prince controlled most of the food stocks in Moldavia and that the victuals could reach the Ottoman camp more quickly and safely if he were maintained on the throne but knew nevertheless that his life depended on the proper food supply for the sultan's army. And immediately after his being admonished by the sultan and the kaymakam Kara Mustafa Pasha, supplies started reaching the Ottoman camp.

In the end of this attempt to reconstruct a piece of a much larger picture, a few conclusions can be drawn regarding the type of military demand earlier described (big campaigns developing in an area relatively close to the Romanian Principalities):

1) The structural limits of the means of transport and the need of using their effectives mainly for operational purposes forced the Ottomans to use the "free market" and offer favourable conditions to the food suppliers. The Ottoman headquarters could only try to limit its dependence towards the "free market" fluctuations by scheduling the food supplying convoys as suitable as possible and take charge when this business tended to overspread and endanger the whole campaign.

2) The „tyranny" of the demand-supply ratio was more pronounced the bigger the Turkish effectives.

3) In spite of the efforts made by the Ottoman headquarters to control the development of the "free market", the necessity of concentrating great quantities of materials inevitably generated a high-price area around the big Turkish armies. Official dealings are included, the

<sup>30</sup> Ion Neculce, *op. cit.*, p. 216.

price offered for the newly cropped barley from the Romanian Principalities (40 akçe/kile)<sup>31</sup> being considerably higher than the one in Istanbul in the same period (30 akçe/kile)<sup>32</sup>. As a consequence, many of the products changed their traditional destination because of the more advantageous prices offered by the Ottomans.

4) The commercial boom generated by the proximity of big Ottoman armies led to a new distribution of wealth inside the Romanian society. The direct producers only seldom profited by it, being more often the ones who suffered from the destructions inherent to the passage of such a number of armed people. Also affected were all those who relied on buying their food from the internal market (the miners, the mountain area population, the city craftsmen). The great profits were for those who mediated — and thus controlled — the large-scale operations: boyars, merchants, not so much the local ones but those from the Ottoman cities, and especially the prince.

In the long run, the effects of war were negative. The impact of Ottoman military demand was limited to commerce. The military demand was far too irregular to be a strong enough stimulus for enlarging the agricultural investments. On the contrary, if the war lasted for a longer period, the military forces and the inherent losses ended by driving the population away and annihilating the Romanian Principalities' capacity of supporting the great war. We can take as an example the situation of Moldavia at the end of the 17th century: caught in the conflict between the Ottoman Empire on the one hand, and Poland and Russia on the other, in a short time it could support no more offensive attempts from either of the combatant powers. The Ottoman orders and repeated requests<sup>33</sup> for a larger agricultural output were ineffective since it was difficult to complete the human element and the technical conditions were stagnant.

Neither were the profits obtained due to temporary favourable commercial conditions a viable means of accumulating capital. The great payments imposed by the Porte to the Romanian Principalities made most of these profits to run to Istanbul, the core of the Ottoman world-empire.

<sup>31</sup> See note 18.

<sup>32</sup> Cf. Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris, 1962, p. 273.

<sup>33</sup> A typical order — as regards its tone and the absence of efficient positive stimuli — in Valeriu Veliman, *op. cit.*, doc. 81, p. 218–221.

LES «VLAQUES» DANS LES SOURCES BYZANTINES  
CONCERNANT LES DÉBUTS DE L'ÉTAT DES ASÉNIDES.  
TERMINOLOGIE ETHNIQUE ET IDÉOLOGIE  
POLITIQUE. II

STELIAN BREZEANU

Nicéas Choniate est le témoin des événements dramatiques que traverse Byzance dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et les deux premières décennies du siècle suivant<sup>47</sup>. Né vers 1150/55 à Chonai dans l'Asie Mineure, Nicéas fait ses hautes études à Constantinople, dans l'atmosphère d'enthousiasme des succès de Manuel 1<sup>er</sup> Comnène en Orient pendant la première partie de son règne; mais suivirent bientôt les déceptions provoquées par la politique occidentale de l'empereur, dont les visées étaient que les frontières de l'empire atteignissent les Colonnes d'Hercule et qu'il réussisse là où avait échoué Justinien<sup>48</sup>. C'est aux dernières années du règne de Manuel 1<sup>er</sup> qu'on voit Nicéas commencer aussi sa carrière dans l'administration impériale. Interrompue au temps du règne d'Andronic 1<sup>er</sup> Comnène, il la reprend au début du gouvernement d'Isaac II Ange (1185—1195), quand on le trouve secrétaire impérial (βασιλικός γραμματικός), qualité en laquelle il avait à rédiger les ordres et les rapports de son souverain. Dès lors et jusqu'en 1204, Nicéas gravira les échelons d'une brillante carrière, devenant l'un des plus hauts dignitaires de l'État, sous le règne d'Alexis III Ange (1195—1203)<sup>49</sup>. A cette période, il commence à prendre intensément contact avec les réalités ethniques et géographiques des Balkans. En septembre-octobre 1187 il accompagne l'empereur, en qualité de secrétaire impérial, dans la campagne contre les Vlaco-Bulgares du nord des Balkans<sup>50</sup>, et en 1189 il est gouverneur du thème à Philippopolis, où il dut tenir tête à l'armée des croisés allemands sous la commande de Frédéric 1<sup>er</sup> Barberousse<sup>51</sup>. Après la chute de Constantinople en 1204, Choniate fut contraint de se réfugier, de même que d'autres membres de l'aristocratie byzantine, sur le littoral thracique de la Mer Noire, à Selymbria, où il demeurera deux ans en contact avec

<sup>47</sup> Pour la biographie de Choniate, les études de G. Stadtmüller sont fondamentales (*Michael Choniates*, « Orientalia Christiana », 33 (1934) n° 2, p. 128—202; Idem, *Zur Biographie des Niketas Choniates*, « Byzantinische Forschungen », I (1966), p. 321—333), Jan-Louis van Dieten (*Niketas Choniates. Erläuterungen zu den Reden und Briefen nebst einer Biographie*, Berlin, 1971) et H. Hunger (*Hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, München, 1977, p. 429—441).

<sup>48</sup> H. Ahrweiler, *op. cit.*, p. 85—86.

<sup>49</sup> J. L. v. Dieten, *Niketas Choniates*, p. 22—51.

<sup>50</sup> N. Choniates, *Historia*, p. 397.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 402.

les événements de la scène politique des Balkans. A la fin de l'année 1206 ou au début de 1207, il réussit à se rendre à la cour de Théodore 1<sup>er</sup> Lascaris de Nicée, qui était devenu dès à présent le plus important centre de la résistance grecque face à l'agression latine. C'est là que Nicéas Choniates vivra encore quelques années. Il rendit son âme en 1215/16 <sup>52</sup>.

Son *Histoire*, qui occupe une place de premier ordre dans la littérature historico-politique byzantine, fut rédigée en plusieurs étapes. La première partie de son œuvre, qui couvre la période d'entre 1118–1202, a été écrite avant l'année 1204 de sorte que le manuscrit a pu être mis à l'abri par l'auteur. A Selymbria, il continue l'ouvrage avec les événements qui ont précédé la conquête latine de Constantinople et depuis 1205. Enfin, à la cour de Nicée, il rédige la dernière partie du travail, qui comprend l'année 1206 et le début de 1207. Nicéas consacre les dernières années de sa vie à donner une nouvelle élaboration à son oeuvre historique, surtout en ce qui concerne la partie couvrant la période d'après l'année 1180 <sup>53</sup>. Cette ultime élaboration de l'ouvrage porte le sceau de l'expérience amère des années 1203–1204 vécue par l'auteur, qui se voit obligé de prendre attitude critique envers les représentants de la dynastie des Anges, ceux-ci étant, aux yeux de Choniates, les principaux responsables pour les infortunes supportées par la société byzantine pendant les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle.

Par conséquent, c'est de la perspective de cette ultime évolution du monde byzantin qu'est élaborée l'œuvre historique de Nicéas et cela est d'une importance capitale pour la compréhension du sens attribué par l'historien aux événements déroulés dans les Balkans à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Son univers politique reste l'empire œcuménique des basileis, avec le centre à Constantinople, où, virtuellement, tous les peuples devaient occuper une place. En tant que représentant de l'idéologie traditionnelle byzantine, il interprète les événements tragiques traversés par l'empire à la charnière des XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles telle une punition divine que le « nouveau peuple élu » doit subir pour ses péchés. Mais il ne perd pas l'espoir de la restauration de la monarchie byzantine dans des cadres universels <sup>54</sup>. A la lumière de cet idéal, il interprète le mouvement d'émancipation politique des peuples balkaniques, dans un espace sur lequel les basileis considéraient comme légitime leur domination, telle une « apostasie » face à « l'ordre cosmique » représenté par l'empire de Constantinople. Plus que jamais dans l'histoire byzantine, « la théologie politique » (E. Peterson) et « la religion impériale » (L. Bréhier) ont laissé de profondes traces sur la littérature historique byzantine, d'où aussi son caractère subjectif, tendancieux. Chez Choniates, comme chez d'autres historiens de l'époque, on rencontre de flagrantes déformations des faits par leur sélection et interprétation à la lumière d'une idéologie conservatrice, qui milite pour le maintien d'un empire devenu anachronique dans les nouvelles circonstances historiques. Plus grave encore, au nom de la même idéologie, dans ses œuvres rhétoriques le ton panégyrique artificiel couvre

<sup>52</sup> J. L. v. Dieten, *Niketas Choniates*, p. 46–51.

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 48–49.

<sup>54</sup> Voir les discours écrits par lui à la période nicéenne, N. Choniates, *Orationes et Epistulae*, ed. J. -L. van Dieten, New-York, 1972. Cf. J. L. van Dieten, *Niketas Choniates*, p. 140–155, 161–165.

complètement les données réelles des événements. L'histoire des jeunes peuples balkaniques est réduite à leurs rapports avec l'empire et interprétée en fonction des intérêts impériaux<sup>55</sup>.

De ces données de la biographie et de l'œuvre de Choniate, deux conclusions se détachent pour l'analyse de sa terminologie ethnique et de son idéologie politique. Notons tout d'abord que Nicétas est, à côté de Kekaumenos, le meilleur connaisseur de la société vlaque des Balkans. Sa participation, en qualité de secrétaire impérial, aux campagnes militaires byzantines contre les Vlaco-Bulgares et sa présence à long terme en qualité de gouverneur de thème à Philippopolis — ville à proximité de laquelle a été identifiée récemment l'une des nombreuses « Vlachies » sud-danubiennes<sup>56</sup> — ont permis à l'auteur d'avoir des contacts directs avec les populations du Haemus. En second lieu, comme les peuples des Balkans sont pour lui des sujets « rebelles », Nicétas définit ces réalités ethniques *de l'intérieur*, ce pour quoi le témoignage doit être interprété d'après les critères de sources internes.

L'attitude de Georgios Acropolite face aux événements des Balkans de la fin du XII<sup>e</sup> siècle est empreinte de l'évolution de l'horizon politique byzantin au XIII<sup>e</sup> siècle, mais également des mutations survenues dans le royaume des Asénides qui se traduisent dans le titre de ses souverains.

Attardons-nous, en premier lieu, sur l'évolution de l'horizon politique byzantin au XIII<sup>e</sup> siècle. Les presque six décennies qui séparent la prise de Constantinople par les Latins de la reconquête par Michel VIII Paléologue sont complètement différentes de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Les conflits entre l'Empire latin de Constantinople et les Etats de résistance byzantine, principalement l'Empire de Nicée, et l'antagonisme d'intérêts qui divise les petits Etats grecs dans la lutte pour l'hégémonie ont profondément marqué la société byzantine du temps. Confrontés avec les problèmes de leur existence immédiate, les Etats de résistance grecque s'éloignent du monde d'idées politiques de leurs prédécesseurs Comnènes. Dans la nouvelle situation créée par la conquête latine de 1204, les ambitions byzantines visant à l'hégémonie universelle s'anéantissent, de même qu'étaient abandonnées leurs prétentions aux territoires des Balkans perdus à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Le programme politique des empereurs nicéens, annoncé par Théodore 1<sup>er</sup> Lascaris, le fondateur de l'Etat et de la dynastie — « qu'il y ait à nouveau un troupeau et un berger »<sup>57</sup> ne dépassait pas les limites d'un empire « national » grec<sup>58</sup>. Les empereurs byzantins de Nicée ne pouvaient faire entrer dans leurs plans politiques une reconquête des territoires des Balkans, où étaient apparus, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les deux Etats sud-slaves. Par ailleurs, sous la pression des événements de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Empire de Nicée a établi du temps déjà de Théodore 1<sup>er</sup> Lascaris et Johannitsa des rapports d'alliance politique avec le « tsarat » de Tirnovo face au péril latin qui menaçait également les deux Etats. Ces rapports se verront

<sup>55</sup> Pour le cas serbe, voir l'étude, déjà citée, signée par J. Kalić.

<sup>56</sup> E. P. Naumov, *K voprosu o značenii termina « Blahija » v hronike tak nazyvaemogo Ansberta*, in vol. *Etničeskaja istorija vostočnyh Romantzen*, Moskva 1979, p. 191–203.

<sup>57</sup> N. Choniate, *Orationes et Epistulae*, p. 128 : καὶ γρηθήσεται μίλα πολίμνη, εἰς ποιμέν.

<sup>58</sup> S. Brezeanu, *La fonction de l'idée d'imperium unicum chez les Byzantins de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle*, « R.E.S.E.E. », XVI (1978), n° 1, p. 57–64.



renforcés sous Jean III Vatatzes et Jean Asên II, qui ont formé une coalition orthodoxe, ayant pour objectif de chasser les Latins des territoires de l'ancienne monarchie byzantine<sup>59</sup>. Cette alliance politique a certainement eu comme prémisse le fait que l'Empire nicéen a renoncé à ses prétentions sur le territoire d'entre le Danube et les Balkans et que Théodore 1<sup>er</sup> Lascaris et son successeur ont reconnu le royaume balkanique.

La reprise de Constantinople en 1261 modifiait radicalement l'horizon politique de l'empire, qui avait été dominé dans la première moitié du siècle par la lutte pour survivre et ensuite pour reconquérir. Michel VIII Paléologue, qui se proclame « le Nouveau Constantin » et met en annexe du titre le nom de toutes les anciennes dynasties — Comnène, Doukas, Ange — éprouvant le besoin de légitimer son pouvoir acquis par suite de l'usurpation du trône au détriment de la dynastie Lascaris, revient à une politique occidentale qui est, de loin, la plus importante de ses préoccupations externes<sup>60</sup>. Byzance restauré, faisant pour peu de temps figure de grande puissance, se voit imposer cette politique par la coalition des facteurs politiques occidentaux réunis par Charles d'Anjou sous le flambeau de la croisade *contra Graecos*<sup>61</sup>. On assistait ainsi à un retour, dans d'autres circonstances et par d'autres moyens, à la politique de Manuel 1<sup>er</sup> Comnène, tant en ce qui concerne l'esprit de celle-ci que ses résultats néfastes. Mais, cette fois-ci, nul ne pouvait plus se leurrer du rêve de puissance universelle dans l'empire des Paléologues. A cette occasion, les intellectuels byzantins sentaient s'éveiller en eux, comme en témoignent leurs écrits, la nostalgie des temps où la domination de Constantinople s'étendait du Danube en Egypte et de Messopotamie en Italie et en Espagne<sup>62</sup>.

Le second facteur qui a pu exercer une influence sur la position d'Acropolite dans le récit des débuts de l'Etat des Asénides se rapporte à l'évolution de celui-ci dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et, en premier lieu, à celle du titre de ses souverains. Si dans les premières années du siècle, Johannitsa-Kaloïan se proclame *imperator Bulgarorum et Blachorum*, un quart de siècle plus tard Jean Asên II apparaît dans ses diplômes de 1230 comme « tsar des Bulgares » ou « tsar des Bulgares et des Grecs »<sup>63</sup>, titre qui sera durable sous la forme « tsar des Bulgares » pour ses successeurs. Ne disposant d'aucun renseignement concernant l'évolution du titre des souverains de Tirnovo au cours de ce quart de siècle, on ne peut établir avec précision le moment où a lieu le passage de la formule de l'Etat dualiste bulgaro-vlaque à celle de l'Etat bulgare. Les recherches modernes ont évoqué l'importance des contestations du titre des souverains balkaniques qui parvenaient, déjà au temps du règne de Johannitsa, de la part de la royauté arpadienne et des empereurs latins de Constantinople, qui ont obligé les tsars de Tirnovo à se réfugier dans la tradition politique du premier Etat bulgare, qui conférait une base

<sup>59</sup> G. Ostrogorski, *Geschichte*, p. 359—361.

<sup>60</sup> Pour la politique occidentale de Michel VIII Paléologue, voir D. J. Geanakoplos, *Emperor Michael Palaeologue and the West*, Cambridge, Mass., 1959.

<sup>61</sup> H. Ahrweiler, *L'idéologie politique*, p. 115—119.

<sup>62</sup> Georgios Pachymeres ed. Bonn, I, p. 222—223.

<sup>63</sup> M. Lascaris, *Le diplôme du tsar Ivan Asen II*, Sofia, 1930, p. 5; Hurmuzaki, *Documente*, I, 2, p. 781.

historique et juridique à leur fondation étatique<sup>64</sup>. En tout cas, sous Jean Asèn II toutes les conditions étaient remplies pour que la ligne politique de Johannitsa soit abandonnée : l'intensification du conflit avec le royaume hongrois, la conquête de la plus grande partie de la Péninsule Balkanique et le déplacement du centre de gravité vers l'intérieur, dans les régions du nord et du centre de la Macédoine, face auxquelles le « noyau vlaque » d'où était parti le mouvement libérateur demeure périphérique, la renaissance des ambitions de conquête de Constantinople et d'annexion de l'entier héritage impérial byzantin, programme qui trouvait de puissants appuis dans la politique des souverains du premier « tsarat », l'approfondissement de la féodalité de l'Etat, processus grâce auquel l'élément bulgare majoritaire allait s'imposer une primauté incontestable sur la scène politique du « tsarat », l'augmentation de l'influence de l'église et de la culture slaves dans la vie politique, institutions porteuses de l'ancienne tradition bulgare d'Etat et, non pas en dernier lieu, la rupture des liaisons politiques et religieuses avec Romé<sup>65</sup>. Il a même été question dernièrement d'une réélaboration de la doctrine politique du « tsarat » de Tirnovo sous le gouvernement de Jean Asèn II dans l'esprit de retrouver la tradition politique du premier « tsarat » bulgare et de l'orthodoxie byzantine, tout en sacrifiant la romanité du Haemus liée à Rome catholique, doctrine à laquelle la plume d'Acropolite<sup>66</sup> a frayé un chemin dans la littérature historique byzantine.

Il reste à établir la mesure dans laquelle les mutations de l'idéologie politique nicéenne et de la doctrine d'Etat des souverains bulgares du XIII<sup>e</sup> siècle ont trouvé leur écho dans l'œuvre historique d'Acropolite.

Né en 1217 à Constantinople, occupée par les Latins à cette date, ses parents l'envoient étudier à Nicée, où il apprendra avec les plus grands savants du temps. Dès à présent, Acropolite est reçu à la cour impériale, pour en devenir l'un des favoris dans la seconde partie du règne de Jean III Vatazès. Il accompagne l'empereur dans la campagne des Balkans en 1246 ayant à rédiger la correspondance impériale, et en 1252 il fait partie de la mission nicéenne à la cour du despote d'Epire Michel II Ange. Sous le règne de Théodore II Lascaris (1254—1258), Acropolite est promu au rang de grand logothète, qualité en laquelle il conduit la mission impériale aux pourparlers de paix entre Nicée et le tsar bulgare Michel Caliman (1256)<sup>67</sup>. Sous Michel VIII Paléologue, Acropolite deviendra l'une des principales personnalités de la vie politique. Parmi les nombreuses missions officielles remplies par Acropolite à cette période, retenons celle qu'il conduisit à la cour du tsar bulgare Constantin Tich (novembre 1260)<sup>68</sup> et sa présence dans la légation byzantine qui signa l'union de Lyon (1274). Il s'éteint en 1282, la même année que Michel VIII Paléologue<sup>69</sup>.

<sup>64</sup> K. von R. Höfler, *op. cit.*, p. 242; Gh. I. Brătianu, *Tradiția istorică*, p. 78—81.

<sup>65</sup> S. Brezeanu, *Imperator Bulgariae et Vlachiae*, p. 662—663.

<sup>66</sup> N. S. Tanașoca, *Din nou despre geneza și caracterul statului Asăneștilor*, « Revista de istorie », 34(1981), nr. 7, p. 1308—1310.

<sup>67</sup> Acropolites, *Historia*, ed. A. Heisenberg, *Idem, Opera*, I, Leipzig, 1903, p. 117—132.

<sup>68</sup> *Ibidem*, p. 175—176.

<sup>69</sup> Pour les principales données de la biographie du chroniqueur nicéen, voir, récemment, H. Ilunger, *op. cit.* I, p. 442—447.

Sa chronique, qui expose les événements des années de l'exil nicéen (1203—1261), est élaborée dans Constantinople repris aux Latins en 1261. Représentant de la noblesse byzantine, Georgios Acropolite est un ennemi déclaré de la politique anti-aristocratique promue par Théodore II Lascaris et partisan de la politique sociale de Michel VIII Paléologue, qui était à ses yeux l'homme providentiel <sup>70</sup>. Mais l'adhésion d'Acropolite à la politique de Michel Paléologue s'arrête seulement à son côté interne. Bien que son œuvre soit écrite au cours des années où la politique occidentale de son souverain est en plein déroulement, le chroniqueur lui-même ayant à y jouer un rôle de premier plan, par la sobriété du style de la chronique et grâce à sa vision politique l'auteur demeure attaché à un empire national grec. L'espace d'au-delà des frontières de cet empire, qui apparaît chez Théodore II Lascaris dans une double acception — entité politique et communauté ethnique — sous le nom de τὸ ἑλληνικόν se trouve peuplé d'Etats indépendants <sup>71</sup>. Conséquent dans cette attitude, seulement les facteurs politiques grecs de la région occidentale de l'ancienne monarchie byzantine — l'empire de Thessalonique de Théodore Doukas Ange et le despotat d'Epire — et ceux de son extrémité orientale — l'empire des Grands Comnènes de Trébizonde — sont considérés « apostasiés » à l'égard des empereurs de Nicée et, plus tard, de Constantinople <sup>72</sup>. Au contraire, les Etats non grecs constitués dans les Balkans et en Asie Mineure dans des territoires qui ont appartenu à un moment donné à Constantinople font partie d'un espace qui n'entre pas dans la sphère des prétentions de l'empire. C'est là le cas de la Serbie, ayant en tête son « cral » <sup>73</sup>, ou celui du sultanat seldjoukide d'Asie Mineure <sup>74</sup>. On voit apparaître plus clairement encore la position d'Acropolite envers le « tsarat » de Tirnovo, formé lui aussi dans un territoire de droit impérial, selon l'ancienne doctrine. Dans une lettre adressée par les prélats d'Epire au patriarche nicéen, on reprochait à Jean III Vatatzès qu'il reconnait le titre de basileus « au Scythe Asèn » (Jean Asèn II) et que le même titre est refusé à leur maître, Théodore Doukas Ange, l'empereur de Thessalonique <sup>75</sup>. Position significative, mais absolument logique de la perspective de l'idéal politique du monde nicéen, position qui caractérise d'ailleurs l'oeuvre d'Acropolite. Asèn et Johannitsa sont désignés par le chroniqueur *basileis* <sup>76</sup>, bien que ce titre ne leur ait pas été reconnu par l'empire avant l'an 1204. C'est avec le même titre qu'apparaît aussi le grand souverain bulgare Jean Asèn II <sup>77</sup>. Pour des raisons sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas ici, Acropolite a refusé d'attribuer ce titre aux descendants de celui-ci, qu'il désigne seulement comme « archontes » <sup>78</sup>.

<sup>70</sup> *Ibidem*, p. 443; Cf. Fr. Dölger, *Regesten*, 1888.

<sup>71</sup> N. Festa, *Theodori Ducae Epistulae CCXVII*, Firenze, 1898, n° 44, p. 58.

<sup>72</sup> Acropolites, *Opera*, I, p. 142, 146, 148, 149, 150, 151, 157, 163, 165, 172 etc.

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 9.

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 14, 15, 68—71.

<sup>75</sup> V. G. Vasilievski, *Epirotica saeculi XIII*, « Vizantijskij Vremmenik », III (1896), p. 292.

<sup>76</sup> Acropolites, *Opera*, I, p. 20—22, 32—33, 39.

<sup>77</sup> *Ibidem*, p. 21, 24, 41, 42, 44, 48, 51, 52, 54, 56 etc.

<sup>78</sup> *Ibidem*, 73 76, 107, 112, 125, 126, 127, 129 etc.

Partant de ces données, essayons d'expliquer le silence de l'auteur nicéen sur la participation vlaque aux événements des débuts de l'histoire de l'Etat des Asénides. Il nous faut retenir tout d'abord qu'Acropolite est une *source externe* par rapport aux événements qui ont eu lieu des décennies auparavant dans le territoire d'entre les Balkans et le Danube. D'autre part, le chroniqueur vient en contact avec la doctrine politique des tsars de Tirnovo, réélaborée sous Jean Asén II, dès sa jeunesse. Présent à la cour de Nicée depuis déjà 1233/34, il est fort probable que le futur historien ait assisté aux pourparlers entre Nicée et Tirnovo, qui ont abouti à la conclusion de l'alliance orthodoxe entre Jean III Vatatzès et Jean Asén II <sup>79</sup>, et, par conséquent, il a connu très tôt la nouvelle doctrine politique du « tsarat », exprimée, entre autres, dans le titre de Jean Asén II et dans l'exclusion de Pierre de la liste des empereurs vlacobulgares <sup>80</sup>. Mais ce qui est certain, c'est qu'il connaît cette doctrine des contacts directs avec la cour des souverains de Tirnovo lors des missions qu'il a conduites ici en 1256 et 1260. Il désigne donc Jean Asén II et ses successeurs par le titre qu'ils s'attribuent eux-mêmes : « tsars des Bulgares » ou, leur refusant à certains d'entre eux le qualificatif de basileis, seulement « archontes des Bulgares ». Sciemment ou pas, il projette pourtant cette doctrine dans l'histoire des débuts du « tsarat » de Tirnovo, en faisant d'Asén et de Johannitsa « basileis des Bulgares » <sup>81</sup>. Mais l'anachronisme de l'historien nicéen ne s'arrête pas là, d'autres données de l'histoire des débuts de l'Etat des Asénides étant modifiées par lui, à savoir : Pierre est exclu de la liste des souverains de Tirnovo, les acteurs des événements des Balkans à la fin du XII<sup>e</sup> siècle ne sont plus « les Vlaques et les Bulgares », tels qu'ils apparaissaient à la lumière de toutes les sources contemporaines, mais seulement « les Bulgares », quant aux fondateurs de la dynastie, ils ne sont plus « Vlaques » mais « Bulgares ». Acropolite créait par là une version déformée des débuts du « tsarat » des Asénides, qui trouvera son écho dans la littérature historique byzantine, mais surtout dans la recherche moderne spécialisée.



En conclusion, les auteurs byzantins qui devaient s'occuper après Acropolite des débuts du « tsarat » balkanique se trouvaient en présence de deux versions des événements : l'une contemporaine, présente dans *l'Histoire* de Choniate, qui fait de l'Etat des Asénides l'œuvre commune des Vlaques et des Bulgares, et des fondateurs de la dynastie les descendants de la population vlaque du Haemus ; l'autre version tardive, due au chroniqueur nicéen, qui interprète les réalités ethniques des Balkans de la fin du XII<sup>e</sup> siècle à la lumière des connaissances de son époque, attribuant aux « Bulgares » le mouvement libérateur et la création du « tsarat » sud-danubien. Pour leur position, les cas les plus caractéristiques nous sont offerts par Théodore Scutariote et Ephraïm.

Le premier, qui vit dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et écrit quelques années seulement après Acropolite, est l'auteur d'une chronique

<sup>79</sup> *Ibidem*, p. 48—57.

<sup>80</sup> *Ibidem*, p. 20—21.

<sup>81</sup> *Ibidem*, p. 20—22, 32 33.

universelle qui relate les événements depuis la Genèse jusqu'à 1261<sup>82</sup>. Dans la dernière partie de sa chronique, Scutariote<sup>83</sup> suit l'*Histoire* de Choniate, l'œuvre d'Acropolite et un ouvrage inconnu, qui a été pris pour modèle par Zonaras aussi. L'auteur copie, en y ajoutant quelques notes personnelles, des pages entières des travaux dont il s'est servi comme sources pour son œuvre. Bien que Choniate et Acropolite relatent parfois les mêmes événements, leur narration contenant aussi souvent des contradictions flagrantes, le compilateur ne cherche pas à concilier les faits évoqués. Par exemple, les événements des années 1203—1207 se trouvent relatés par les deux sources byzantines. Dans ce cas, Scutariote ne tente pas de donner une version propre, partant des deux sources utilisées, mais après avoir reproduit la relation des faits par Choniate, il copie, presque sans modifications<sup>84</sup>, la narration des mêmes événements par l'historien nicéen.

L'exemple le plus significatif nous est offert par les événements des Balkans qui ont conduit à la formation du « tsarat » de Tirnovo. Tout d'abord, il copie fidèlement, à l'exception d'un addendum personnel sur lequel nous reviendrons, l'entière narration des débuts de l'Etat des Asénides d'après l'*Histoire* de Choniate. Ainsi, Pierre et Asène dressent à la lutte la nation entière des Vlaques et des Bulgares<sup>85</sup>, les Vlaques en alliance avec les Scythes (Coumans) pillent les plaines de la Thrace<sup>86</sup>, les Vlaques figurent dans l'établissement de Basile II légué au monastère Sosthenios<sup>87</sup> et ce sont toujours eux qui se sont efforcés d'unir « le règne des Mésiens et des Bulgares » en un seul comme dans le passé<sup>88</sup>. Enfin, les Vlaques ont une langue propre<sup>89</sup>. Quand il finit la narration de Nicéas, Scutariote reprend, sans modifications, le récit des mêmes événements dans la version d'Acropolite en dépit des répétitions et des contradictions évidentes entre les deux modèles suivis. Dans cette dernière version, les acteurs des événements sur la scène politique de Tirnovo sont les « Bulgares » et non pas « les Vlaques et les Bulgares », quant à Asèn et Johannitsa, ils sont « basileis des Bulgares »<sup>90</sup>. Plus encore, si en suivant la narration de Choniate le compilateur parle du couronnement comme empereur au début du mouvement de Pierre, le frère aîné des Asénides<sup>91</sup>, quelques pages plus loin, fidèle à la relation d'Acropolite, il souligne que seuls Asèn et Johannitsa ont été basileis des Bulgares, Pierre étant exclu du trône et devant se contenter d'une principauté propre dans le Haemus<sup>92</sup>. Tenant compte de sa méthode de travail, la

<sup>82</sup> Sur la personnalité de Scutariote, H. Hunger, *op. cit.*, p. 477—478.

<sup>83</sup> La chronique de Scutariote a été éditée par Constantin Sathas dans *Mesaionike Bibliothéke*, vol. VII, Paris-Venise, 1894, p. 1—556. La personnalité du compilateur a été identifiée par A. Heisenberg (*Analecta Mitteilungen aus italienischen Handschriften byzantinischer Chronographen*, München, 1901, p. 7—18).

<sup>84</sup> Les adjonctions de Scutariote à la relation d'Acropolite ont été signalées par Heisenberg à l'édition critique du chroniqueur nicéen (Ge. Acropolites, *Opera*, I, p. 277—302).

<sup>85</sup> G. Sathas, *op. cit.* p. 370—372.

<sup>86</sup> *Ibidem*, p. 386, 403, 406, 411.

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 373.

<sup>88</sup> *Ibidem*.

<sup>89</sup> *Ibidem*, p. 416.

<sup>90</sup> *Ibidem*, p. 457—460, 468.

<sup>91</sup> *Ibidem*, p. 372.

<sup>92</sup> *Ibidem*, p. 457—458.



chronique de Scutariote, dans son ensemble, n'a pas une valeur de document pour les événements déroulés dans les Balkans à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Cependant, ainsi que nous en faisons la remarque plus haut, Scutariote introduit un addendum significatif en rapport avec la narration de Choniata. Le passage de l'auteur de Chonai « les barbares du mont Haemus, qui se nommaient jadis Mésiens, et s'appellent à présent Vlaques » τούς κατὰ τὸν Αἴμον τὸ ὄρος βαρβάρους, οἱ Μυσοὶ πρότερον ὠνομάζοντο, νυνὶ δὲ Βλάχοι κικλήσκονται)<sup>93</sup> apparaît chez le compilateur « les barbares du Haemus, qui s'appelaient jadis Mésiens, mais maintenant Vlaques et Bulgares » τούς κατὰ τὸν Αἴμον βαρβάρους, οἱ Μυσοὶ, μὲν ὠνομάζοντο πρότερον, Βλάχοι δὲ νῦν καὶ Βούλγαροι)<sup>94</sup>. Par conséquent, à presque un siècle distance de Choniata, Scutariote identifie les Mésiens non pas avec les Vlaques, mais avec les « Vlaques et les Bulgares ». Il est à observer que dans les autres passages de sa compilation où apparaissent les « Mésiens », il ne tient pas compte de cette modification de sens et, suivant à la lettre l'écrit de Nicéas, ses « Mésiens » semblent partout être « Vlaques ». Un seul exemple est concluant. Lorsqu'il se réfère à l'intention des Vlaques d'unir en un seul leur royaume et celui des Bulgares, Scutariote copie d'après Choniata sans modification ; « et d'unir comme dans le passé le royaume des Mésiens et des Bulgares en un seul » ἐν ὧς πάλαι ποτὲ, τὴν τῶν Μυσῶν καὶ Βουλγάρων δυναστείαν συνάψουσιν)<sup>95</sup>, raison pour laquelle nous devons donner ici au terme de « Mésiens » le sens de « Vlaques » comme chez Choniata.

Pour la recherche moderne, la correction faite par Scutariote au texte de Choniata est devenue un argument à l'appui de la thèse selon laquelle Nicéas désignait lui aussi par « Mésiens » les deux populations de l'ancienne province romano-byzantine et que le terme « Vlaques » pourrait avoir aussi une acception socio-professionnelle<sup>96</sup>. Assurément, une telle interprétation est dépourvue de tout fondement, étant donné qu'on ne saurait juger le terme de « Mésiens » de l'œuvre de Choniata à travers le prisme de l'image que s'en faisait le compilateur un siècle plus tard. Il me semble que, dans ce cas, une autre interprétation de la correction de Scutariote s'impose. Chez Choniata, le terme « Mésiens » avait certainement un sens ethnique et non pas territorial, désignant les anciens descendants romanisés de la population thrace de Mésie. Un siècle plus tard, Scutariote suit l'autre tradition historique introduite dans le monde byzantin par Léon le Diacre, tradition qui donne au terme de « Mésiens » également une acception territoriale-politique, désignant l'entière population de la Bulgarie, mais prenant également chez certains auteurs byzantins un sens explicitement ethnique, étant identifiés avec les Bulgares. Chez Scutariote, en tant que *source externe*, le terme « Mésiens » a une signification territoriale et désigne la totalité de la population du Haemus, c'est-à-dire les « Vlaques » et les « Bulgares ». Donc, en ce qui concerne le passage de Choniata qui identifiait les « Mésiens » avec les « Vlaques »

<sup>93</sup> N. Choniata, *Historia*, p. 368, 50—52.

<sup>94</sup> C. Sathas, *op. cit.* p. 370, 18—19.

<sup>95</sup> *Ibidem*, p. 374.

<sup>96</sup> G. Ostrogorski, *Geschichte*, p. 333, n. 5 ; B. Primov, *op. cit.*, p. 36—37.

du Haemus, le compilateur considérait incompatible le sens donné au terme de « Mésiens » par son modèle en rapport avec les réalités de son temps, et il actualise la signification du terme qui, au cours du siècle séparant Choniate de Scutariote avait changé, prenant un sens territorial. Mais, ainsi qu'on le remarquait, le chroniqueur ne demeure pas conséquent jusqu'à la fin avec la modification du sens du terme, gardant dans tous les autres passages où revient la notion « Mésiens » le sens que lui attribua son modèle du XII<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi la chronique de Scutariote est dénuée de valeur pour la connaissance des participants au mouvement des Asénides de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, mais elle garde toute la signification par la correction apportée par l'auteur au texte de Choniate — elle aussi inconséquente si l'on tient compte qu'elle n'a pas été opérée partout — pour l'évolution du sens du terme de « Mésiens » à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

Pour ce qui est de la personnalité d'Ephraïm, la seconde source qui nous intéresse dans ce qui suit, l'auteur d'une chronique versifiée, nous n'en savons que peu de choses : qu'il vit à la charnière des XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles et qu'il écrit son ouvrage probablement vers 1323<sup>97</sup>. Sa chronique en vers s'occupe des faits historiques depuis l'empereur romain Caligula jusqu'à l'année 1261 et s'inspire dans la dernière partie du travail, la plus étendue d'ailleurs, des mêmes sources que Scutariote : Zonaras, Choniate et Acropolite. Pour les événements historiques de la charnière des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, il paraphrase Choniate et Acropolite, mais sans répétition, comme l'avait fait Scutariote ; l'auteur réussit à donner une version personnelle à la narration des événements communs aux deux sources des années 1203—1207. Il en est de même de la partie relative aux origines de l'Etat des Asénides, où il suit, dans l'ensemble, Choniate, sans plus reprendre la narration des mêmes événements quand il passe à la chronique de l'historien nicéen.

Ainsi, le versificateur ayant, pour les événements de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, comme source de base Nicétas, demeure fidèle, avec peu de modifications, à la version de l'auteur de Chonai. Les rebelles du Haemus sont « Mésiens », dénommés aussi « Vlaques », qui forment un *peuple* (ἔθνος)<sup>98</sup>. Les dirigeants du mouvement sont Asên et Pierre, eux aussi Mésiens d'après la *nation* (γένος)<sup>99</sup>. Ils entraînent leur peuple à la lutte, invoquant aussi l'appui divin dans la libération « de la nation des Mésiens et des Bulgares » (Μυσῶν τε καὶ Βουλγάρων γένος)<sup>100</sup>. Ephraïm décrit, en s'inspirant de Choniate, toutes les actions des Mésiens — à maintes reprises le terme est remplacé par celui de « Vlaque »<sup>101</sup> — en alliance avec les Scythes (Coumans) contre l'empire<sup>102</sup>, occasion pour le versificateur de dire, plus violemment que son modèle, toute sa haine pour les « barbares du Haemus ». Il parle du couronnement de Pierre comme em-

<sup>97</sup> H. Hunger, *op. cit.*, p. 478—480.

<sup>98</sup> Ephraïmus, ed. Bonn, 5763—5764 : ὦν χάριν Μυσῶν ἐκταραχθέν πως ἔθνος κατ' Αἴμον οἰκούν, οἱ κικλήσκονται Βλάχοι. Voir aussi dans un autre contexte ἔθνος Μυσῶν (*Ibidem*, 5883).

<sup>99</sup> Ivancu, le meurtrier d'Asên, est Μυσῶν ἐκ γένους (*Ibidem*, 5770) et « la nation des Mésiens », revient aussi ailleurs (*Ibidem*, 6541 : Μυσῶν γένος).

<sup>100</sup> *Ibidem*, 5782.

<sup>101</sup> *Ibidem*, 5808, 6072, 6152, 6452, 7371.

<sup>102</sup> *Ibidem*, 6068, 6169, 6184, 6399.

pereur <sup>103</sup>, ainsi que de « Mysia » comme patrie d'Asên et de Pierre <sup>104</sup>. De sa chronique, manquent l'épisode relatif à l'établissement légué par Basile II au monastère Sosthenios et la mention de l'action des « Mésiens » d'unir sous une seule dynastie les « Mésiens » et les « Bulgares » comme dans le passé. Dans le même temps, le versificateur n'actualise pas le sens du terme de « Mésiens », ainsi qu'avait procédé quelques décennies auparavant Scutariote en lui donnant un sens politico-territorial, mais demeure fidèle à la narration de son modèle, gardant pour « Mésiens » un sens exclusivement ethnique (ἔθνος et γένος) et en identifiant ceux-ci avec les « Vlaques ». Enfin, il reproduit d'après Choniate l'épisode relatif au couronnement de Pierre dans la première phase du mouvement, celui-ci étant ici le premier souverain de Tirnovo, puis il signale également son second règne après la mort d'Asên <sup>105</sup>, se différenciant donc nettement d'Acropolite et de Scutariote qui éliminent Pierre de la liste des tsars des Balkans ; le versificateur paye pourtant tribut à la doctrine politique officielle bulgare, modifiée déjà du temps de Jean Asên II, qui fait d'Asên le fondateur de la première dynastie et de l'Etat de Tirnovo, lorsque, nommant les deux dirigeants du mouvement libérateur, il les place toujours Asên d'abord puis Pierre <sup>106</sup> après, même si l'ordre était inverse chez son modèle. En liaison avec les événements du printemps de l'année 1205, qui ont précédé le combat d'Andrinople, Ephraïm abandonne la narration de Choniate pour prendre Acropolite comme modèle. Dès lors on ne voit plus apparaître dans sa chronique « les Mésiens » et « les Vlaques », mais seulement « les Bulgares » <sup>107</sup>, quant à Johannitsa, jusque là souverain des « Mésiens » <sup>108</sup>, il devient « archonte des Bulgares » <sup>109</sup>. De la chronique de l'historien nicéen il retient les plus nombreuses données relatives à l'histoire de l'Etat de Tirnovo de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, mais sans plus reprendre la version d'Acropolite sur les débuts du « tsarat ».

Après avoir suivi la manière dont les deux auteurs byzantins tardifs ont entendu concilier les deux versions si différentes sur les acteurs de la scène politique de Tirnovo de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, fournies par Choniate et Acropolite, il nous reste à nous arrêter, dans ce qui suit, sur une ultime source byzantine qui s'occupe des débuts de l'Etat des Asénides. Il s'agit de la chronique universelle attribuée à Pseudo-Codinos, qui est en réalité un recueil de brèves chroniques et listes d'empereurs. Récemment, Peter Schreiner en a publié une nouvelle édition critiquée dans ses *Kleinchroniken*, sur la base de tous les manuscrits conservés qui datent de la fin du XV<sup>e</sup> siècle suivant <sup>110</sup>. Le nouvel éditeur a établi pour la première fois que l'ouvrage comprend quatre parties principales élaborées par des auteurs différents : l'une allant de Constantin le Grand jusqu'à Constantin IV (685), la deuxième de Justinien II (685) jusqu'à Alexis II Comnène (1182), la troisième allant d'Andronic 1<sup>er</sup> Comnène (1182)

<sup>103</sup> *Ibidem*, 5796—5797.

<sup>104</sup> *Ibidem*, 5811.

<sup>105</sup> *Ibidem*, 5796—5797, 6386.

<sup>106</sup> *Ibidem*, 5769, 5800, 6276, 6617, 7341.

<sup>107</sup> *Ibidem*, 7393, 7665, 7698, 7763, 7767 etc.

<sup>108</sup> *Ibidem*, 6388, 6616, 7340.

<sup>109</sup> *Ibidem*, 7393.

<sup>110</sup> P. Schreiner, *Die Byzantinischen Kleinchroniken*, I, Wien, 1975, p. 121—155.

jusqu'à la conquête latine de Constantinople (1204) et la dernière partie qui est en fait une simple liste d'empereurs, qui va de Théodore 1<sup>er</sup> Lascaris (1204) jusqu'à la chute de l'empire <sup>111</sup>. Selon P. Schreiner, la seconde partie est l'oeuvre d'un contemporain de Manuel Comnène, fait établi sur la base d'un détail du texte de celle-ci <sup>112</sup>. En ce qui concerne la troisième partie, qui contient des renseignements ayant trait au mouvement des Asénides, l'éditeur repousse l'idée selon laquelle la chronique de Choniate ou celle de Scutariote <sup>113</sup> aurait exercé une influence sur son auteur. Plus encore, nous pourrions ajouter que l'impression de fraîcheur du renseignement relatif aux faits évoqués de même que l'attitude nettement hostile de l'auteur envers la dynastie des Anges, nous poussent à croire que cette troisième partie est écrite par un contemporain des événements des années 1182—1204. Enfin, le style de l'auteur de cette partie est simple, populaire, dénué d'ethnonymes archaisants tels que « Mésiens » et « Scytes », présents chez Choniate et chez Scutariote, ceux-ci étant remplacés par des termes populaires tels que « Vlaques », « Bulgares » et « Coumans ». Il nous faut souligner aussi le fait que cette partie de la chronique de Pseudo-Codinos est la seule source narrative byzantine qui désigne le troisième souverain de Tirnovo par le nom de Johannitsa (Ἰωαννίτζα) <sup>114</sup>, nom issu du même milieu populaire et que le tsar se donne également dans les actes officiels de sa chancellerie dans sa correspondance avec Rome, toutes les autres sources byzantines — contemporaines ou tardives — le désignant par Jean ou Caloian. C'est là un détail supplémentaire qui vient plaider à l'appui du caractère contemporain de la source.

Que nous dit la chronique au sujet du mouvement des Asénides ? Dans la vision de notre source, « l'apostasie de Zagora » est l'oeuvre commune des « Vlaques et des Bulgares » <sup>115</sup>. A cause de son caractère fort concis, elle passe sous silence les dirigeants du mouvement, relatant par contre les campagnes de conquête entreprises par les « Vlaques » en alliance avec les « Coumans » dans les régions d'ouest de la péninsule et sur le littoral pontique <sup>116</sup>. Cette source confirme donc intégralement, en ses termes très concis, la version de Choniate sur le mouvement des Asénides.



A l'issue de cette enquête au sujet des renseignements puisés aux sources byzantines concernant les débuts de l'Etat des Asénides, essayons d'en détacher quelques conclusions sur leur valeur historique en ce qui concerne la nature ethnique des participants à ces événements.

La première de cette série de sources est l'*Histoire* de Choniate, dont la valeur a été mise en évidence par les recherches qui, jusqu'à présent sont parties du fait que l'auteur est contemporain avec les événements

<sup>111</sup> *Ibidem*, p. 127—128.

<sup>112</sup> *Ibidem*, p. 127.

<sup>113</sup> *Ibidem*.

<sup>114</sup> *Ibidem*, p. 149, 7.

<sup>115</sup> *Ibidem*, p. 148, 1—3: ἔσχεν ἀρχάν ἢ ἐν ταῖς Ζαγοραῖς Βλάχων καὶ Βουλγάρων κατὰ τῶν Χριστιανῶν Ῥωμαίων ἐπανάστασις. Cf. *Ibidem*, II, Wien, 1977, p. 181.

<sup>116</sup> *Ibidem*, vol. I, p. 149, 5—6: αἱ χῶράι τῆς Δυσεως λεία Βλάχων γεγόνασι καὶ Κομάνων

relatés. Cette valeur se trouve accrue par le caractère interne de la source en rapport avec les faits évoqués, par les contacts étroits de l'historien avec les réalités ethniques des Balkans de même que par l'idéologie politique de Nicéas, l'un des derniers représentants de l'idée universelle byzantine. Dans son oeuvre les « Vlaques » forment une ethnie (ἔθνος) et une nation (γένος), comme toutes les autres populations du sud-est de l'Europe Bulgares, Serbes, Coumans et Hongrois. L'autre ethnonyme dont nous avons fait mention, « Mésiens », est chez Choniate un double savant du terme « Vlaques ». Grâce à sa culture historique, Nicéas identifie les Vlaques du Haemus avec les antiques « Mésiens », de même que Kekaumenos identifie les Vlaques du Pinde avec les « Daces » et les « Besses » danubiens ou le géographe anonyme désigne les « Blazi » par les termes de « Pannoniens » et « bergers des Romains ». Une autre source, qui ressemble à tous points de vue à l'*Histoire* de Choniate, est la brève chronique constituant la troisième partie de l'oeuvre de Pseudo-Codinos. Très probablement contemporain des événements décrits, son auteur fait du mouvement des Asénides l'oeuvre commune des « Vlaques et des Bulgares » et des « Vlaques » une *catégorie ethnique*.

La chronique d'Acropolite offre une version différente du mouvement des Asénides. Les recherches effectuées jusqu'à ce jour ont souligné à juste titre, son manque de valeur dans la connaissance de la nature ethnique des participants au mouvement, à cause du caractère tardif de la source. L'enquête présente a relevé le caractère externe de la source et, particulièrement, l'idéologie totalement différente de l'auteur de la chronique, par rapport à celle de Choniate, résultat des contraintes historiques où évolue le monde byzantin après 1204. Ces circonstances, auxquelles s'ajoutent les contacts certains de l'historien nicéen avec la doctrine politique du « tsarat » des Balkans modifiée sous Jean Asén II, expliquent l'interprétation différente qui est présente dans son oeuvre aux données de l'histoire des débuts de l'Etat des Asénides à la lumière des réalités politiques de son temps éliminant les Vlaques des participants au mouvement et Pierre de la liste des premiers souverains de Tirnovo.

Les deux dernières sources tardives — Scutariote et Ephraïm — qui s'occupent des événements des Balkans de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et qui ne sont que de simples paraphrases des oeuvres de Choniate et d'Acropolite n'ont pas une valeur indépendante dans le problème de la nature ethnique des participants au mouvement. Néanmoins, il faut faire une remarque en ce qui concerne la chronique de Scutariote : le compilateur byzantin actualise le sens du terme de Mésiens, en lui donnant une interprétation territoriale-politique et en l'identifiant avec la population de l'entier « tsarat » de son temps — Vlaques et Bulgares — bien que chez son modèle ce terme avait un sens ethnique et définissait les Vlaques de l'ancienne province romano-byzantine.

## L'Académicien EMIL CONDURACHI

L'académicien Emil Condurachi nous a quittés au milieu du mois d'août, en pleine activité, après avoir consacré entièrement la troisième partie de sa vie à une noble cause — l'intensification des liaisons d'amitié et de coopération scientifique entre les peuples du Sud-Est européen.

Le colloque international de civilisations balkaniques tenu à Sinaia du 8 au 14 juillet 1962, avec la participation d'éminents spécialistes de 16 pays, et la fondation de l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes, une année plus tard, ont offert au savant, au professeur, à l'homme qui aimait le dialogue une excellente occasion de travailler intensément. Le futur biographe du savant qui essayera d'établir la place occupée dans sa vie par l'érudition, par l'activité pédagogique et par celle consacrée aux relations internationales sera surpris par l'importance acquise par cette dernière ; mais il constatera sans peine que le professeur Condurachi a assuré la continuité et le développement d'une Association qui, en 1963, ne semblait pas avoir des chances certaines. Seul un participant aux réunions scientifiques organisées en 1966 à Athènes et Tirana, à Sofia et à Sarajevo saura mesurer le rôle de l'académicien Condurachi dans la consolidation d'une coopération tellement nécessaire pour tous les peuples balkaniques. Un quart de siècle plus tard, l'Association peut regarder avec sérénité une œuvre accumulée par l'apport de toutes les écoles scientifiques de ce coin du monde et des spécialistes venus de tous les coins du monde, une œuvre qui justifie l'initiative de 1963 et qui garantit la continuité d'une activité impulsée par son illustre secrétaire général. La revue scientifique publiée par l'Association, les beaux volumes édités, les cinq congrès internationaux tenus dans les capitales des pays du Sud-Est, les colloques et les réunions des groupes de travail voilà autant de témoignages d'une volonté commune ayant comme but la collaboration et la paix.

L'académicien Condurachi venait d'accomplir 75 années. Né le 3 janvier 1912 au village de Scnteia, en Moldavie, il avait fait ses études dans la capitale de cette province, à l'Université de Iași. Nommé assistant à cette Université, il a reçu une bourse pour l'Ecole de Rome (1935—1937) qui a marqué son existence, car c'est là qu'il a rédigé sa thèse sur les *Basiliques chrétiennes de l'Illyricum* qui met en lumière une direction privilégiée de son œuvre scientifique — l'archéologie du Bas Empire. Il a bénéficié, ensuite, d'une bourse pour l'Ecole Roumaine de Fontenay-aux-Roses. Directeur de l'Institut d'Archéologie de Bucarest (1956—1970), professeur d'histoire antique et doyen de la Faculté d'Histoire, le savant a publié des travaux sur Histria et a formé des générations d'élèves. Membre de l'Institut archéologique allemand, des Académies Serbes, Bulgares et de Bosnie-Herzégovine, lauréat du prix d'Etat et, en 1980, du Prix Herder, décoré par l'Etat roumain et par l'Italie, le professeur a joui d'une notoriété internationale. Nombreux sont les savants qui ont voulu inscrire leur nom sur la 'Tabula gratulatoria' mise en tête de l'Hommage que la 'Revue Roumaine d'Histoire' a fait paraître en 1981.

Toute évocation de la personnalité du grand professeur rappellera l'enthousiasme avec lequel il a servi la bonne cause de l'Association et des études sud-est européennes et qui se fondait sur une parfaite connaissance du passé de cette région du continent et sur une profonde sympathie pour les nobles aspirations des peuples du Sud-Est européen. De plus, il a su associer aux projets scientifiques de jeunes chercheurs qui lui seront toujours reconnaissants pour l'aide discrète et compétente qu'il leur a donnée. Son nom restera associé à cette Revue qui a bénéficié de ses conseils et de sa collaboration.

Virgil Căndea



## ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES DE L'INSTITUT JUN 1986 — JUN 1987

### 1. ÉTUDES ET RECHERCHES ACHEVÉES EN 1986

Olga Cicanci a rédigé l'étude *Les relations des Pays Roumains avec le peuple grec (XV<sup>e</sup> siècle—début du XVIII<sup>e</sup>)* qui fait partie de l'ouvrage collectif *Les relations des Pays Roumains avec les peuples sud-danubiens au moyen-âge* (achevé en 1985).

Sous l'égide de l'Institut ou ayant comme auteurs certains membres de l'Institut, dans la période sus-mentionnée ont paru les suivants livres : *Cercetări de istoric și civilizație sud-est europeană* (Recherches d'histoire et de civilisation sud-est européenne), II, Bucarest, 1986, Centre d'Information et de Documentation de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, volume qui comprend les synthèses des travaux prévus dans le plan scientifique de l'Institut pour 1985 (par les soins de Zamfira Mihail, avec une préface signée par le Pr Dr. Gh. I. Ioniță, directeur de l'Institut).

Le Pr. Dr. Gh. I. Ioniță a collaboré aux volumes suivants : *Jocul periculos al falsificării istoriei* (Le jeu dangereux de la falsification de l'histoire), Bucarest, Ed. științifică și enciclopedică, 1986 ; *P.C.R. — inițiatorul și conducătorul procesului revoluționar de fărurare a noii istorii a patriei. Contribuția holărtitoare a tovarășului Nicolae Ceaușescu în organizarea și conducerea mișcării revoluționare de tineret din România (1921—1986)* (Le Parti Communiste Roumain — l'initiateur et le dirigeant du processus révolutionnaire de l'édification d'une nouvelle histoire de la patrie. La contribution décisive du président Nicolae Ceaușescu à l'organisation et la direction du mouvement révolutionnaire de la jeunesse de Roumanie (1921—1986)), Bucarest, 1986.

Lidia Demény, en collaboration avec Ludovic Demény, a publié le volume *Carte, țipar și societate la români în secolul al XVI-lea* (Livre, imprimerie et société chez les Roumains au XVI<sup>e</sup> siècle), Bucarest, Kriterion, 1986.

Alexandru Duțu est l'auteur du livre *Dimensiunea umană a istoriei. Direcții în istoria mentalităților* (La dimension humaine de l'histoire. Nouvelles directions dans l'histoire des mentalités), Bucarest, Meridiane, 1986 et de l'étude *Conștiința europeană în scrierile române din secolele XVI—XVII* (La conscience européenne dans les écrits roumains des XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles), in : *Aspecte ale civilizației românești în secolele XIII—XVII* (Aspects de la civilisation roumaine aux XIII<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles), Succava, Muzeul Județean, 1986.

Andrei Pippidi, *Mihai Viteazul în arta epocii sale* (Michael der Tapfere in der Kunst seiner Zeit), Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1987.

C. Paraschiv, *Diplomația României în Balcani în timpul crizei bosniace* (La diplomatie roumaine dans les Balkans pendant la crise bosniaque), in : *România în istoria universală* (Les Roumains dans l'histoire universelle), Iași, 1986.

Elena Siupiuș, *The Training of Intellectuals in South-East Europe during the 19<sup>th</sup> Century. The Romanian Model*, in : *Anuarul Institutului de istorie și arheologie « A. D. Xenopol »*, Iași, 1986.

Nous mentionnons ci-dessous, prenant les risques de quelques éventuelles omissions, la participation des chercheurs de l'Institut aux différents volumes et publications périodiques de l'étranger. Alexandru Duțu : *Trois Iphigénies ou la métamorphose des thèmes et du canon littéraire*, « Komparatistische Hefte », Bayreuth, 13, 1986 ; *Livres populaires français et allemands dans l'Europe du Sud-Est*, « Dix-Huitième Siècle », Paris, 18, 1986. De même, il a collaboré à plusieurs volumes : *Das Bild des Österreichers und des Deutschen in den rumänischen Volkskalendern und Zeitschriften*, in : *Zeitschriften und Zeitungen des 18. und 19. Jahrhundert in Mittel- und Osteuropa*, Berlin, Ulrich Clemen Verlag ; *Man of letters, historians and « the other »*. *Anglo-Romanian Literary Relations in the Inter-war Period*, in : *Sensus communis: Festschrift für Henry Remak*, Tübingen, Günter Narr Verlag, 1986 ; *Le déclin du modèle antique et l'individualisation de l'imaginaire. Production et réception des images à l'époque du Néoclassicisme et Romanisme*, in : *Zum Problem der Geschichtlichkeit ästhetischer Normen. Die Antike im Wandel des Urteils des 19. J.*, Berlin, Akademie Verlag, 1986 ; *Mentalités et exigences économiques à la fin de l'Ancien Régime*, in : *Actes du II<sup>e</sup> Colloque International d'Histoire III*, Athènes, 1986.

Dans ce dernier volume mentionné ci-dessus, Cornelia Papacostea-Danielopolu signe l'étude *Une citoyenneté empirique : le statut des marchands étrangers en Valachie (1829—1859)*.

Cristina Fcneșan a rédigé la bibliographie annuelle des travaux roumains de turcologie pour *Turkologischer Anzeiger*, publié par Orientalisches Institut der Universität Wien.

Liviu Marcu signe l'étude *Quelques aspects de l'ancienne organisation des communautés villageoises dans le Sud-Est de l'Europe (jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> s.)*, in : *Les Communautés rurales*, Paris, 1986.

Dans les *Actes du premier congrès international Mevlana (Konya, mai 1987)* Mustafa Ali Mehmet a publié : *La survivance des idées de tolérance et d'humanité de Mevlana* (dans la Dobroudja pendant la domination ottomane).

Etudes sous presse : Maria Alexandrescu-Vianu, *La sculpture à Histria*, in : *Histria*, Université de Konstanz ; *Art et société à Tomis à l'époque romaine*, in : *Les villes romaines de la Mésie Inférieure*. Solia ; *Notes de prosopographie histrienne*, dans le volume hommagial dédié à Pierre Leveque. Besançon. Constantin Iordan, *La Roumanie et l'Union de la Roumélie Orientale avec la Bulgarie (1885), neutralité ou soutien?* in : *Actes du Symposium international consacré au Centenaire de l'Union de la Roumélie Orientale avec la Bulgarie (Sofia, 1985)* ; A. Pippidi, *Nicholas Iorga*, in *The Dictionary of Historians*, Oxford, ed. John Cannon ; Andrei Sanda, *Der Status der rumänischen Grenzgebiete in Siebenbürgen am Ende des 18. Jh.*, dans le volume de la Société Allemande pour l'étude de la Transylvanie : Tudor Teoteoi, *Le Metropoleite Dosoftei et Mazimos Margounios. La signification d'un texte hagiographique*, in : *Actes du V<sup>e</sup> Congrès international d'études panioniennes* ; Olga Cicanci, *Le rôle des intellectuels ioniens et les relations entre les Pays Roumains et Venise*, dans le même volume.

Le Pr Dr. Gh. I. Ioniță a publié des études dans : « *Analele Universității București. Seria istorie* », XXXV (1986), « *Revista de pedagogie* » 7/1986 ; « *Revue des études sud-est européennes* » 3/1986 ; « *Symposia Thracologica* », IV/1986, Oradea ; « *Lupta Intregului popor*, 1/1987 ; « *Revista muzeelor și monumentelor* », 1/1987 ; « *Revista de istoric* », 2/1987 ; « *Viitorul social* » 3/1987.

## II. SÉANCES DE COMMUNICATIONS

### • A Débats thématiques

Mars 1987 : un débat consacré aux deux volumes concernant les *Problèmes fondamentaux de l'histoire du Sud-Est européen* ayant comme thème les « *Prémises de la conscience nationale chez les peuples sud-est européens* » (vol. I) et « *La conscience nationale dans le Sud-Est de l'Europe* » (vol. II). Les deux coordinateurs des volumes, Pr Eugen Ștănescu et Constantin Iordan ont présenté de textes qui ont fourni le sujet des discussions ultérieures. Ont présenté des commentaires en marge du thème mentionné : Olga Cicanci, Lidia Demény, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Mustafa Mehmet, Cătălina Vătășescu, Gh. Zbucnea.

Juin 1987 : le débat *La Romanité sud-danubienne dans la recherche scientifique roumaine et étrangère*, organisé et soutenu par les trois auteurs de cet ouvrage collectif : N. S. Tanașoca, Elena Scărlătoiu, Anca Tanașoca.

### B. Séances extraordinaires de communications

organisées par l'Institut ou par de différentes institutions scientifiques roumaines, avec la participation des membres de l'Institut :

Le 12 novembre 1986, « 350 années depuis la naissance de Nicholas Milescu, le Spathaire », sous l'égide de l'Université de Bucarest, de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, organisée à l'Institut (par les soins de Zamfira Mihail), en collaboration avec l'Institut d'histoire et de théorie littéraire G. Călinescu, la Société des Sciences philologiques de la R. S. de Roumanie, la Société d'études historiques, la Bibliothèque Centrale Universitaire (qui a organisé une exposition de livre par les soins de Corina Mihăilescu). L'allocution d'ouverture prononcée par le Pr Dr. Gh. I. Ioniță a été suivie par les communications : I. C. Chițimia, *Nicolas Milescu le Spathaire — confluences roumano-européennes* ; D. Almaș, *Nicolas Milescu et la découverte de routes nouvelles* ; Dan Horia Mazilu, *Nicolas Milescu et le baroque littéraire est-européen* ; Liviu Onu, *Valeurs expressives dans la langue des œuvres de Nicolas Milescu* ; Al. Mareș, *Une traduction inconnue en roumain de Nicolas Milescu* ; St. Gorovci, *Nicolas Milescu le Spathaire — controverses* ; M. Moraru, *Les Sources et la signification des „traits d'esthétique” de Nicolas Milescu* ; Zamfira Mihail, *L'œuvre de Nicolas Milescu dans la conscience des contemporains et de la postérité*.

Le 31 mars 1987 : « *L'indépendance de la Roumanie — histoire et contemporanéité (concernant surtout la place et le rôle de la lutte pour l'indépendance des Roumains dans l'histoire du Sud-Est européen)* », symposium dédié au 110<sup>e</sup> anniversaire de l'Indépendance

absolue de la Roumanie, organisé par l'Institut en collaboration avec la Bibliothèque Centrale Universitaire (exposition de livre par les soins de Corina Mihăilescu) : L'Allocution d'ouverture, prononcée par le Pr Sanda Ghimpu, vice-recteur de l'Université de Bucarest, a été suivie des communications : Pr Dr. Gh. I. Ioniță, *Les luttes permanentes pour la conquête et la défense de l'indépendance des pays du sud-est de l'Europe. La contribution des Roumains à ces mémorables luttes*; Maria Totu, *L'affirmation de l'indépendance absolue de l'Etat roumain sur le champ de bataille*; C. Paraschiv, *L'indépendance de la Roumanie et le mouvement national des Roumains de Transylvanie, Banat et Bucovine*; Anca Ghiță, *Le retour de la Dobroudja à la Roumanie. Contributions inédites*; Liviu Marcu, *Aspects juridiques concernant l'indépendance d'Etat de la Roumanie*; Vasile Hurmuz, *La problématique de la guerre d'indépendance de la Roumanie réflétée par l'historiographie soviétique*; C. Iordan, *La guerre d'indépendance de la Roumanie dans l'historiographie bulgare des dernières deux décennies*; Eugenia Ioan, *La guerre d'indépendance de la Roumanie réflétée dans la littérature yougoslave*; Olga Cicanci et Cornelia Papacostea-Danielopolu, *La guerre d'indépendance de la Roumanie et l'opinion publique grecque*; Cătălina Vătășescu, *Les événements de la Roumanie des années 1877-78 réflétés dans l'historiographie albanaise*.

Ajoutons à ces actions la contribution des membres de l'Institut aux différentes sessions scientifiques extraordinaires organisées par d'autres institutions :

Les 28-30 Août 1987 : « Le 125<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'ASTRA » (L'Association Transylvaine) organisée à Sibiu : Zamfira Mihail et Lidia Simion, *Echos de la Révolution Française dans un manuscrit inédit de la Bibliothèque ASTRA*; Elena Scărlătoiu, *La romanité balkanique réflétée dans la recherche linguistique de l'école de Cluj*; Elena Siupiur, *Intellectuels roumains transylvains au XIX<sup>e</sup> siècle*.

Le 27 septembre 1986 : « Le 600<sup>e</sup> anniversaire depuis l'avènement au trône de Mircea le Grand », Pitești : Pr Dr. Gh. I. Ioniță, *La lutte pour l'indépendance, l'unité et un avenir heureux — permanence de l'histoire du peuple roumain. Le rôle de Mircea le Grand dans l'histoire de la Roumanie*; Cristina Feneșan, *Mircea le Grand dans le contexte politique sud-est européen*.

Septembre 1986 : « Les relations de la Valachie à l'époque de Mircea le Grand avec les autres pays roumains », au Musée d'histoire de la municipalité de Bucarest : Anca Ghiță, *La signification du règne de Mircea le Grand dans le développement historique du peuple roumain*.

Le 24 septembre 1986 : Symposium consacré au règne de Mircea le Grand, organisé à Călărași : Anca Ghiță, *La signification géographique et historique du titre de Mircea le Grand*; Eugenia Ioan, *Mircea le Grand dans la littérature sud-slave*; Tudor Teotcoi, *La dimension européenne de la personnalité européenne de Mircea le Grand*.

Les 22-23 avril 1987 : « L'Indépendance de la Roumanie — histoire et contemporanéité ; 110 ans depuis la conquête de l'Indépendance d'Etat de la Roumanie », organisé à Constanța par la Faculté d'histoire et philosophie, le Laboratoire d'études ottomanes (de Bucarest). La division pour l'enseignement du département de Constanța, Le musée d'histoire et d'archéologie de Constanța : Pr Dr. Gh. I. Ioniță, *L'indépendance de la Roumanie — histoire et contemporanéité*; Olga Cicanci, *L'historiographie grecque au sujet de la guerre d'indépendance de la Roumanie*; Eugenia Ioan, *La guerre d'indépendance de la Roumanie réflétée dans la littérature yougoslave*; Zamfira Mihail, *Témoignages ethnographiques concernant la continuité des Roumains en Dobroudja*; C. Paraschiv, *L'indépendance de la Roumanie et le mouvement national des Roumains de l'Autriche-Hongrie*; Anca Ghiță, *Nouvelles recherches d'histoire et de démographie concernant la Dobroudja médiévale et moderne*.

Les 26-28 juin 1987 : « 70 années depuis les luttes de Mărășești — Oituz », Focșani : C. Iordan, *Le contexte politico-militaire sud-est européen des confrontations de l'armée roumaine en été 1917*; A. Sanda, *Les luttes de l'armée roumaine — été 1917 — pour la défense de la dignité du pays, réflétées dans l'historiographie allemande*.

Autres sessions extraordinaires auxquelles ont participé des membres de l'Institut :

Pr Dr. Gh. I. Ioniță : « Le procès des militants communistes et antifascistes de Brașov » (Râmnicu-Vilcea, 4 juin 1986); « Le 42<sup>e</sup> anniversaire de l'acte du 23 Août 1944 » (Călărași, 15 août 1986); « La lutte de Mircea le Grand pour l'indépendance et l'unité de l'Etat » (Itrgoviste, 18 septembre 1986); « 2500 ans depuis la première attestation documentaire des Géo-Daces » (Bucarest, 4 décembre 1986); « Le symposium organisé par l'Université de Bucarest à l'occasion de l'anniversaire du président Nicolae Ceaușescu » (18 janvier 1987); « Les paysans — éléments essentiels du progrès, de la lutte pour la justice sociale et l'unité nationale » (Direction Générale des Archives de l'Etat, 12 mars 1977); « Le 65<sup>e</sup> anniversaire de la création de l'Union de la Jeunesse Communiste » (Lugoj, 14 mars 1987); « 110 ans depuis la conquête de l'Indépendance d'Etat de la Roumanie » (Faculté d'histoire et de philosophie, 7 mai 1987); « Eroica '77 » (Slobozia, 6 mai 1987); « 110 ans depuis la conquête de l'Indépendance d'Etat de la Roumanie » (Itrgoviste, 8 mai 1987).

Dr. Alexandru Duțu : *L'indépendance d'Etat de la Roumanie dans le contexte sud-est européen* (session organisée à la Maison du Corps Enseignant, Pitești 9 mai 1987).

Anca Ghiață : « 600 ans depuis l'avènement au trône de Mircea le Grand » (Slobozia, septembre 1986), avec la communication *Mircea le Grand, défenseur du territoire des ancêtres*; « 2500 ans depuis les luttes pour la défense de la liberté des Geto-Daces » (Oradea, octobre 1986), *Eléments de continuité dans la toponymie de la Dobroudja dans le contexte de l'unité car-pato-danubio-pontique*.

Zamfira Mihail : „350<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Nicolas Milescu” (Curtea de Argeș, 13 décembre 1986) : *Permanences de l'œuvre de Nicolas Milescu*.

### C. Séances ordinaires de communications :

La séance annuelle de l'Institut, 25—26 novembre 1986 : Allocution d'ouverture prononcée par le Pr Dr. Gh. I. Ioniță. Ont suivi les communications : Maria Alexandrescu, *Monuments romains du I<sup>er</sup> s. en Moesie Inférieure*; Elcna Scărlătoiu *La contribution de la linguistique à une meilleure connaissance de l'histoire de la romanité balkanique*; N. S. Tanașoca, *Travaux récents sur la romanité balkanique et le deuxième royaume bulgare*; L. Marcu, *Le système de la législation de Dușan*; A. Pippidi, *Brèves réflexions au sujet de Mircea I, voïevode de Valachie*; Cristina Feneșan, *L'exploitation du salpêtre dans l'eyalet Timișoara dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*; Olga Cicanci *Le statut socio-juridique des Grecs „naturalisés” (XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> ss.)*; Alexandru Duțu, *Nouveaux points de vue au sujet de la culture populaire*; Anca Tanașoca, *Sur les acceptions du terme „vlah” dans l'historiographie yougoslave*; Emanuela Mihuiț, *Nouvelles données sur la circulation de l'« Ecloga » dans les Pays Roumains*; Lidia Demény, *La portée des livres en langues sud-slaves imprimées dans les Pays Roumains par rapport à la production de livre de l'Europe Centrale et du Sud-Est (XVIII<sup>e</sup>—début XIX<sup>e</sup> ss.)*; I. Matei, *Les Roumains dans l'Empire Ottoman. Problèmes généraux*; Cornelia Papacoste-Danielopolu, *Critères et problèmes dans l'édition d'un volume de documents concernant l'apport des Pays Roumains à la modernisation de la culture grecque*; Cătălina Vătășescu, *Quelques aspects de la pénétration des idées de la Révolution Française dans les écrits des intellectuels albanais pendant la Renaissance nationale*; Lidia Simion, *Idées de la Révolution Française chez Costache Conachi*; Elena-Natalia Ionescu, *Répères de la modernisation de la vie littéraire pendant le Tanzimat*; Robert Păiușan, *Points de vue sud-est européens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au sujet de la pénétration du capital étranger*; Constantin Iordan, *Le rôle des petits Etats du Sud-Est européen dans les relations internationales durant les premières décennies du XX<sup>e</sup> s.*; Vasile Hurmuz, *L'activité de la Roumanie socialiste et la transformation des Balkans dans une zone de paix, sans armes nucléaires et chimiques*; Ștefan Vilcu, *La sécurité balkanique : directions et préoccupations de la diplomatie roumaine (1965—1975)*; A. Sanda, *La Roumanie et quelques aspects de la collaboration culturelle-scientifique entre les Etats du Sud-Est européen dans les deux dernières décennies*.

Le 24 juin 1987 Elena Siupiur a présenté la communication : *Les intellectuels roumains au XIX<sup>e</sup> siècle et le pouvoir politique*.

Le groupe d'études sud-est européennes, animé par A. Pippidi, a continué ses séances de travail : le 14 octobre 1986 — Pr Eugen Stănescu et T. Tcoteoi ont informé sur les travaux du V<sup>e</sup> Congrès international d'études panioniennes (Cephalonie, mai 1986); Pr Eugen Stănescu a informé aussi sur le symposium «Baba Novac» (Dolni Milanovac, Yougoslavie, 15—18 septembre 1986) et Liviu Marcu sur le colloque de la Société Nationale Française d'Ethnologie (Aix-en-Provence, mai 1986). Le 2 mars 1987 Al. Duțu a fait un exposé sur les résultats de son voyage d'études aux Etats-Unis (janvier 1987); le 4 mai 1987 ont eu lieu des discussions sur la méthodologie de deux livres : la traduction roumaine du livre de P. Chaunu, *La civilisation européenne au siècle des lumières* et celui d'Al. Duțu, *Dimensiunea umană a istoriei* (La dimension humaine de l'histoire), Bucarest, 1986. Ont participé aux discussions : A. Pippidi, Al. Duțu, Cătălina Velculescu, A. Paleolog, N. S. Tanașoca, C. Danielopolu, I. Matei, Zamfira Mihail, Olga Cicanci.

### III. PARTICIPATION À DES RÉUNIONS SCIENTIFIQUES ORGANISÉES EN ROUMANIE

Le Pr Dr. Gh. I. Ioniță a présenté des communications aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> éditions du Symposium annuel des professeurs d'histoire du département Caraș-Severin (Moldova Nouă, juin 1986 et Caransebeș, juin 1987); Le symposium organisé par la Division d'enseignement du départe-

ment Tulcea (Tulcea, juin 1986) ; le symposium organisé par la Division d'enseignement du département Caraș Severin (Reșița, novembre 1986) ; la III<sup>e</sup> édition de la session des enseignants de la municipalité de Bucarest et de la Commission municipale des Syndicats des enseignants (17 mars 1987) ; le symposium „L'éducation patriotique militante-révolutionnaire des étudiants” (Bucarest, le 21 avril 1987) ; la session annuelle de l'Académie pour l'enseignement social et politique (Bucarest, le 5 mai 1987).

Aux cours d'été pour les étudiants étrangers (Cluj-Napoca, juillet 1986) ont donné des conférences : Andrei Pippidi, *Préoccupations roumaines pour l'histoire du Sud-Est européen* et N. S. Tanașoca, *Le rôle de la civilisation byzantine dans le Sud-Est de l'Europe*.

L'activité de la Société d'études byzantines et post-byzantines : Andrei Pippidi, *L'inscription grecque de Mircea l'Ancien à Siliștra* (12 déc. 1986) ; Eugen Stănescu, *La littérature byzantine à propos des Vlaques des Balkans* (17 juin 1987).

La commission d'anthropologie de l'Académie Roumaine (déc. 1986) : Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Th. Burada et ses voyages dans les Balkans*.

Al. Dușu : *Quelques réflexions sur le „gentleman”* (La session jubilaire de la Chaire de langue et littérature anglaises de l'Université de Bucarest, 14 novembre 1986) ; *L'histoire des mentalités et les recherches interdisciplinaires* (Association des Hommes de Science, 26 novembre 1986).

Le laboratoire d'études ottomanes : Al. Dușu, *Les Ottomans entre le mirage et la léthargie de l'Orient* (18 février 1987) ; Cristina Feneșan, *Les sites humains du Banat pendant la domination ottomane* (mars 1987).

Table ronde, « Les traductions des littératures sud-est européennes en roumain » (Université culturelle-scientifique, 10 février 1987), animée par Zamfira Mihail. Participants : Cornelia Papacostea-Danielopolu, Elena-Natalia Ionescu, Elena Siupiur, Cătălina Vătășescu.

Alexandru Dușu, *Le printemps dans la musique et la peinture ; Folklore, littérature et peinture dans la culture roumaine* (Musée d'art de la R. S. Roumanie, 14 avril 1987 et 18 juin 1987) ; *L'humanisme roumain* (Bibliothèque Centrale Universitaire, 5 mai 1987) ; *Les Roumains au siècle des nationalités* (Les journées de Mânjina, 17 mai 1987).

Le symposium concernant le rôle éducatif de l'histoire (La division pour l'enseignement du département Argeș, L'Institut d'études sud-est européennes, Pitești, 6 juin 1987) : Al. Dușu, *Les recherches d'histoire des mentalités et les plus récentes données de l'historiographie* ; Zamfira Mihail, *Nouvelles recherches concernant la civilisation matérielle rurale roumaine* ; Andrei Pippidi, *Deux monuments du département Argeș et des événements qui les concernent* ; Tudor Teoteoi, *Éléments de facture byzantine dans L'historiographie médiévale roumaine* ; Roxana Sorescu (Inst. « G. Călinescu »), *Histoire et littérature* ; Cătălina Vătășescu, *Echos de la Révolution Française dans le mouvement albanais de libération nationale*.

Le VI<sup>e</sup> symposium de démographie historique (Bucarest, juin 1987) : Auca Ghiață, *La contribution de Ion Ionescu de la Brad aux études de démographie historique*.

Le groupe d'études classiques (Faculté de philologie, Université de Bucarest) : N. S. Tanașoca, *Problèmes de l'humanisme classique dans le monde byzantin et chez les Roumains* (8 juin 1987).

Le cénacle « G. Murnu » (juin 1987) : Liviu Marcu, *Les Vlaques balkaniques à la lumière de l'anthropologie sociale*.

#### IV. ACTIVITÉS À L'ÉTRANGER

##### A. Réunions scientifiques internationales

Les participations sont présentées en ordre chronologique :

Le symposium « Baba Novac (Dolni Milanovac, yougoslavie, 15—18 septembre 1986) : Eugen Stănescu, *Le rôle de Baba Novac dans les campagnes de Michel le Brave au sud du Danube*.

Le Congrès de l'Association des folkloristes de Yougoslavie (septembre 1986) : Liviu Marcu, *Le processus de modernisation du folklore des Vlaques balkaniques*.

A Leipzig (« Deutsche Bücherei »), en septembre 1986, Andrei Sanda a présenté la communication *Partis politiques dans le Sud-Est de l'Europe, 1804—1945*.

Le Pr Dr. Gh. I. Ioniță, directeur de l'Institut, doyen de la Faculté d'histoire et philosophie de l'Université de Bucarest, a participé aux travaux de la XII<sup>e</sup> Réunion de la Commission mixte d'histoire roumano-soviétique (Moscou, 28—30 octobre 1986) où il a présenté la communication : *Le rôle du Parti Communiste Roumain dans l'étape actuelle du développement*



de la Roumanie Socialiste conformément aux directives du XIII<sup>e</sup> Congrès du parti. De même, le Pr Dr. Gh. I. Ioniță a participé, en tant que chef de la délégation du Ministère de l'Éducation et de l'Enseignement, aux travaux de la Commission roumano-soviétique pour les manuels scolaires d'histoire et de géographie (Moscou, 24—28 décembre 1987), présentant un rapport *Sur les programmes et les manuels d'histoire destinés à l'enseignement scolaire en Roumanie*.

Alexandru Duțu a participé au Congrès des historiens américains (Chicago, 27—29 décembre 1986) avec la communication *L'époque des lumières dans le Sud-Est européen*.

Zamfira Mihail a envoyé au III<sup>e</sup> Congrès de la Société Internationale d'Ethnologie (Zürich, 8—12 avril 1987) la communication : *Intergeneration spread and reception*; Liviu Marcu, pour le même Congrès : *Le cycle de vie et le statut personnel dans les anciennes communautés vicinales roumaines*.

Au Congrès consacré à la personnalité du philosophe humaniste et tolérant Mevlana (Konya, Turquie, 3—5 mai 1987), Eugen Stăncescu a présenté la communication *Mevlana et l'esprit contemporain de tolérance religieuse*.

Al. Duțu a fait partie (mai 1987) de la Commission pour la sélection des communications destinées au XII<sup>e</sup> Congrès International de Littérature Comparée.

Au Congrès de la Société d'Histoire comparée des institutions « Jean Bodin » (Barcelona, mai 1987), Liviu Marcu a envoyé le rapport général *La sanction pénale dans les systèmes juridiques des Slaves du sud jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle*.

A la Conférence internationale « 150 ans depuis la naissance de Vasil Levski » (Sofia, 17—20 juin 1987), Elena Siupiu a envoyé la communication *Le rôle politique de l'émigration intellectuelle bulgare en Roumanie dans le mouvement d'émancipation nationale bulgare (1856—1878)*.

#### B. Voyages d'études et de documentation

Zamfira Mihail a entrepris un voyage d'études en Bulgarie (13 novembre — 3 décembre 1986) dans le cadre des échanges interacadémiques.

Alexandru Duțu a été le bénéficiaire d'une bourse IREX (janvier 1987) pour des recherches dans les bibliothèques de New York, Princeton, Baltimore et Washington.

Andrei Sanda et Cătălina Vătășescu ont entrepris des voyages d'études en R. D. Allemande dans le même cadre des échanges académiques (A. Sanda, Deutsche Bücherei, Leipzig, septembre 1986; C. Vătășescu, Institut Central de Linguistique, Berlin, et Deutsche Bücherei Leipzig, janvier—février 1987).

Cătălina Vătășescu



## CONSTANTIN VELICHI À 75 ANS

Membre du Conseil scientifique de l'Institut, collaborateur à la Revue, le professeur Velichi participe activement à la vie de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest depuis sa fondation. En 1963, lorsque les études sud-est européennes reprenaient leur cours, le professeur Velichi jouissait d'une autorité reconnue dans ce domaine; son expérience et sa sagesse s'avéraient très utiles à un moment où une tradition savante était appelée à intervenir dans les débats intellectuels concernant le passé et le futur d'une zone de confluences culturelles et politiques.

Né le 6 octobre 1912 à Galați, Constantin N. Velichi avait fait ses études à Bucarest où il a été attiré par la paléographie slave : sa première publication a été un recueil de documents slaves issus de la chancellerie de la Moldavie. Son intérêt pour les documents de l'époque a été très tôt complété par la préoccupation comparatiste, car avant d'accomplir ses 30 années, il commença à travailler comme enseignant à Sofia. En 1945, il a ouvert les cours de langue et littérature roumaine à l'Université de Sofia avec une leçon magistrale qui a été rapidement imprimée par le Ministère bulgare des Informations : *Liaisons culturelles entre Roumains et Bulgares au début de la Renaissance bulgare*. Le professeur a depuis fait paraître de nombreuses études dans lesquelles il unit heureusement l'histoire politique à l'histoire culturelle, et la saveur du document inédit à l'analyse précise et pénétrante. Les relations avec les Bulgares forment une dominante parmi ses recherches : en 1958, il publiait, en roumain, un livre sur les mouvements révolutionnaires de Brăila (*Mișcările revoluționare de la Brăila*, 429 p.) qui étaient évoqués, en 1968, en bulgare dans une version parue chez les Editions de l'Académie de Sofia, et en 1970 il donnait un livre fondamental sur *La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850)*. Editions de l'Académie de la R. S. de Roumanie. Une synthèse sur le pays voisin, *Republica Populară Bulgară* (Editions Encyclopédiques, 1973) a été suivie par un livre qui présentait les relations roumano-bulgares jusqu'au moment de l'indépendance de la Bulgarie et qui continuait le travail fait en 1970 : *La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale (1850—1878)*, Editions de l'Académie de la R. S. de Roumanie, 1979, 231 p. Le livre connaissait une version bulgare, trois années plus tard (Sofia, Editions Ot. Front, 1982, 245 p.), pendant qu'en langue roumaine paraissait, en 1980, *România și Renașterea bulgară*. Nombreuses sont les publications du professeur parsemées dans les revues roumaines et bulgares ou dans les hommages dédiés aux savants bulgares.

Cette constante dans l'activité du professeur Velichi a dirigé souvent l'attention de l'auteur vers d'autres pays balkaniques ou vers les aspects généraux. En 1958, par exemple, le professeur a fait paraître une belle synthèse dans « Romanoslavica » : *Bulgares, Serbes, Grecs et Roumains dans le mouvement révolutionnaire de Brăila de 1841*, pendant qu'en 1963, il analysait les relations roumano-turques de 1866 à un moment où le Comité central secret bulgare déployait son activité à Bucarest (article paru, en roumain, dans la revue « Studii », tome XVI). D'ailleurs, les relations diplomatiques ont toujours attiré l'intérêt du professeur et les volumes sur les représentations diplomatiques de la Roumanie à l'étranger contiennent des études de C. Velichi sur la représentation roumaine à Sofia, à Athènes, en Albanie (1967, 1970). De telles analyses sont issues les contributions qui embrassent le Sud-Est européen dans son entier, comme le rapport donné au Congrès de Sofia — *La Roumanie et les mouvements nationaux des Balkans (1840—1877)*, 1969 — et qui trouve son penchant dans la substantielle contribution parue dans le volume *România în Sud-Estul Europei* (Editura Politică, 1979) : *România în Sud-Estul Europei, 1800—1912*.

La présence du professeur a été marquée non seulement par ses nombreuses études qui dans une bibliographie publiée dans « Romanoslavica », en 1984, dépassaient la centaine (tome XXII, pp. 449—463) ; C. Velichi aime les choses bien faites, la promotion des valeurs, les travaux solides, les paroles bien pesées. Le professeur aime les jeunes et tous les chercheurs de l'Institut lui doivent un renseignement, un conseil, une aide venue à temps. L'homme qui respecte le travail et qui cultive l'érudition sait trouver toujours le mot qui transmet la chaleur humaine. Car il ne faut pas oublier que l'auteur qui s'est penché sur les dures luttes pour la libération des peuples a cultivé les lettres et a publié de nombreuses traductions d'œuvres littéraires bulgares, depuis Ivan Vazov à Vera Mutafchieva, et de Karaslavov à N. Zidarov. Le professeur Velichi cultive l'art de la traduction parce qu'il aime les contacts humains, tout comme il combine la recherche avec le dialogue vif. Sa présence bénéfique parmi nous est devenue une constante dans la vie de l'Institut qui lui adresse les plus sincères vœux de bonheur, de santé et de succès à l'occasion de ce beau anniversaire.

Alexandru Dufu

LA NOZIONE DI « ROMANO », TRA CITTADINANZA E UNIVERSALITÀ. *Da Roma alla Terza Roma, II. Documenti e studi*, Edizioni Scientifiche Italiane, Napoli, 1984, 568 p.

L'heureuse initiative du professeur Pierangelo Catalano, organisateur inlassable des Séminaires internationaux « De Rome à la troisième Rome », continue à aiguiller les études sur l'enchaînement des structures idéologiques qui ont servi à construire le monde moderne. Pour chaque anniversaire du « Natalis Romae », des savants se réunissent pour faire avancer ces études et la publication de leurs travaux va bon train. Au moment où j'écris, on prépare déjà la septième rencontre de cette série et le troisième volume des Actes, imprimé en 1986, a apporté encore une lourde moisson. Avec un inévitable retard, ce compte-rendu voudrait dire combien la confiance que j'exprimais à la fin des pages où j'avais examiné le premier tome (RESEE, XXII, 1984, 3, pp. 286—289) se trouve comblée par le second. Cette fois aussi, il ne sera pas possible de relever toutes les contributions, entre lesquelles il faudra faire un choix, dans un ordre parfois différent de celui fixé par les éditeurs du recueil.

Le thème central est celui de la signification acquise en divers temps et lieux par les concepts de « Rome » et de « romain », surtout en ce qui concerne les rapports de dépendance à l'Empire (ou à une République, soit Rome elle-même, soit imitée de Rome). Le prof. Catalano retrace l'évolution qui, partant des « iura populi Romani », aboutit au « ius Romanum », (l'expression apparaît déjà dans l'historiographie latine à l'époque d'Auguste pour devenir fréquente dans la codification de Dioclétien et de ses successeurs). Ce mot clé permet de reconnaître l'uniformisation du statut juridique déclenchée par la *Constitutio Antoniniana*.

A l'appui de cette interprétation, deux textes éclairants : une étude du professeur Jean Gaudemet sur les *peregrini, dediticii, foederati* etc (en un mot, les « autres » dont la coexistence avec les Romains a dû être assurée sans porter atteinte à l'unité morale de l'Empire) et un remarquable article de l'épigraphiste de Sassari Attilio Mastino, sur la titulature impériale de Caracalla (*kosmokrator, soter Magnus*) en tant que témoignage de l'idée de monarchie universelle. Des aspects du droit romain sont analysés dans les pages, d'un caractère technique, signées par F. Sitzia et F. Gorla.

Rome et Constantinople vues de loin, de très loin même, font l'objet des contributions ajoutées au dossier par George Nedungatt (enquête menée à travers le sous-continent indien, position d'un Père de l'Église syriaque du I<sup>er</sup> siècle à l'égard des Romains, dont l'origine remonterait au biblique Esaü, tandis que la Perse de Sapor était identifiée à « la bête » de la prophétie de Daniel) et Khalil Samir (étude de sémantique historique sur les termes « Rum » et « Rumi », dans la tradition arabe, où ils ont un sens ethnico-géographique — l'apparition du nom des *Byzantins* n'est pas antérieure au X<sup>e</sup> siècle). Les brèves notes de Michel van Esbroeck sur les rapports entre la légende latine développée autour du baptême de Constantin et celle, équivalente, qui attribue à Grégoire l'Illuminateur la conversion de l'Arménie sous un roi Tiridate poursuivent les adaptations successives de la fiction hagiographique au profit de l'indépendance politique et religieuse de l'Arménie.

Quand il n'est pas question du rayonnement de Rome au-delà de ses frontières, c'est l'idée d'une patric commune qui revient. Elle est étudiée, pour la moitié orientale de la chrétienté médiévale, par Hélène Ahrweiler. Byzance fut un Etat multinational, concédant l'*Isopoliteia* aux étrangers qu'il accueillait à l'intérieur, maintenant à la limite de son territoire une frange de « mixhellènes » et de « mixobarbares », dont l'affinité avec la civilisation grecque, à des degrés différents, aurait dû les qualifier pour le rôle difficile de « tampon » protecteur, et tolérant l'existence des minorités ethnico-religieuses qui étaient des « sous-byzantins ». La hiérarchie établie entre Romains, Latins et Barbares dans la mentalité byzantine est suggérée par Salvatore Impellizzeri dans la perspective d'une analyse du vocabulaire d'Anne Comnène.

D'autres participants au Séminaire ont poussé plus loin les réflexions sur le modèle romain, soit en jalonnant son évolution au cours de l'existence du Saint-Empire (P. Brezzi, L. Prosdocimi, K. O. von Aretin, N. Hammerstein, W. Braundner), soit en définissant ce qui en subsiste dans le droit français (Claude Nicolet, Jean Tulard, S. Schipani, H. P. Benoche). Pour aboutir à la Révolution et à Napoléon, on glisse un peu rapidement sur tout un enseignement juridique à base latine qui a formé les robins de l'Ancien Régime. Par ailleurs, le rapport avec l'Empire romain, même s'il n'était pas évident pour ceux qui étaient censés s'en inspirer, a pu

être signalé par des contemporains auxquels il donnait de l'inquiétude : c'est ainsi que les conquêtes de Louis XIV démontraient pour John Evelyn « his ambition of a fifth universal monarchy » (voir une note de son journal, le 15 juillet 1683).

Quoiqu'on ne s'attendrait guère à trouver dans ce recueil « la référence à Rome dans le débat sur les esclaves noirs avant et pendant la Révolution Française », il faut, en revanche, ajouter que l'étude de Paul M. Martin, consacrée aux progrès de l'idéologie révolutionnaire à Haïti, culminant par la proclamation de la République noire en 1804, est un excellent travail, imbu d'un sens historique très sûr, tel qu'on en rencontre rarement. On observera que les noirs insurgés contre leurs maîtres arboraient la cocarde blanche. A part les causes locales (clivage racial, tension entre colonie et métropole), il y a aussi cette alliance qui s'établit entre la monarchie et les déshérités dans leur opposition commune à la classe moyenne : qu'on pense aux bandes recrutées dans les campagnes par le cardinal Ruffo contre les jacobins de Naples et pour la restauration des Bourbons ou encore aux paysans brésiliens, un siècle plus tard, affrontant l'armée envoyée par la bourgeoisie républicaine des villes dans une résistance acharnée.

A la variété des sujets traités, on voit l'effacement des cloisons traditionnelles. Avec les pages de F. Paschoud nous revenons à une réalité romaine qui est déjà sortie de l'antiquité, à propos de l'œuvre des derniers historiens païens dont l'auteur de *Roma Aeterna* a révélé la complexité. T. C. Lounghis propose une réhabilitation d'Anastase, prédécesseur de Justinien, qui aurait préparé la *reconquista* réalisée ensuite par celui-ci. L'intéressante hypothèse d'un programme impérialiste de la Nouvelle Rome va à l'encontre de ce qu'on a toujours répété au sujet de la politique « prudente » d'Anastase. La fortification du *limes* de Scythie Mineure par cet empereur est à compter au nombre des arguments, encore rares, qui devraient étayer cette interprétation.

La continuité de l'Empire romain jusqu'à la date fatidique de 1453 n'était plus à démontrer. L'exposé sobre, clair, systématique, de D. A. Zakythinos fait siennes quelques idées de N. Iorga à cet égard. L'influence du savant roumain est encore plus marquée dans le résumé de *Byzance après Byzance* fait par J. Trnscher, qui s'arrête aussi tard que 1821. Répondant au défi de la terminologie, les recherches d'Antonio Carile sur la continuation de Rome par les *basileis* prennent note des significations du nom de la *Romania* dans les textes du 14<sup>e</sup> siècle au 15<sup>e</sup> : c'est une enquête érudite, digne des leçons du maître inoubliable que fut Agostino Pertusi. Dans une pénétrante étude de plusieurs épisodes du débat médiéval autour de la « guerre juste », Piero Bellini montre que certains canonistes de la papauté, et non des moindres, ont identifié la croisade en Terre Sainte à une récupération de l'*orbis* par Rome chrétienne.

Le reste des contributions qui forment ce volume en constituent, peut-être, la partie la plus intéressante, pouvant être groupées en deux sections, dont l'une d'études balkaniques et l'autre d'études russes. La première est nettement dominée par le rapport du professeur Valentin Al. Georgescu, *Le terme de « Romanus » et ses équivalents et dérivés dans l'histoire du peuple roumain*. Solidement construit, avec les matériaux fournis par un savoir auquel rien n'échappe, mais aussi avec une science de l'architecture fidèle au style classique, ce texte témoigne de la vitalité de la meilleure tradition historiographique roumaine. L'auteur distingue deux acceptions, ethnique (Roumain) et sociale (serf), du nom « român/ rumân » (à partir de 1680, « rumânic » est également employé dans le sens de langue roumaine). Du désagrégement de l'Empire à l'apparition de l'Etat-nation, l'évolution du cas particulier examiné ici éclaire toute l'histoire européenne. Seul parmi les collaborateurs de ce volume, l'auteur aborde le problème des *Romaniae*, autonomies locales dont N. Iorga avait signalé la présence dans divers territoires abandonnés par Rome, non seulement en Orient, mais aussi en Occident (preuve, ce que le breton Gildas reconnaissait encore au 6<sup>e</sup> siècle de l'empreinte romaine sur son île : « ita ut non Britannia sed Romania censeritur »). Pour la même époque obscure, qui est celle des invasions barbares, Cesare Alzati recueille quelques renseignements dans des sources moins souvent invoquées et il essaie de préciser la situation des communautés rurales de la plaine valaque (avec une bonne bibliographie roumaine).

Par contre, le déroutant imbroglio échafaudé par Dimitris Năstase n'apporte rien de nouveau. Des princes comme Georges Doukas ou Démétrius Cantacuzène, au 17<sup>e</sup> siècle, avaient-ils la moindre idée de Rome ? Seraient-ils, eux, dont le pouvoir n'avait rien d'impérial, ou leurs successeurs phanariotes, responsables du retour d'intérêt des Roumains pour la romanité des origines de leur peuple ?

Quand l'auteur fait allusion, en passant, à ce Constantin Cantacuzène qui écrivit *l'Histoire de la Valachie*, œuvre d'une étonnante érudition, il eût fallu rappeler qu'il était conscient de la différence entre « grec et romain... cependant, ces Grecs ne sont pas des Romains, mais des Hellènes ».

Une attentive analyse de la littérature bulgare médiévale amène Vasilka Tăpkova-Zaimova à s'occuper des passages de la traduction en slavon de Manassès où figurent « les Hellènes occidentaux » et « les Hellènes orientaux ». Ceci, au XIV<sup>e</sup> siècle. Dans une légende de S<sup>te</sup> Hélène, du XI<sup>e</sup> siècle, il est question des « Hellènes romains » qui, par leurs persécutions, auraient obligé la mère de Constantin le Grand à se réfugier en Thrace, là où son fils allait fonder la Nouvelle Rome. Selon le commentaire de M<sup>me</sup> Tăpkova-Zaimova, « il ne fait pas de doute que ces *Hellènes romains* sont bien les sujets de l'Empire d'Orient, dans le sens donné par le traducteur de Manassès ». Je crois, au contraire, qu'il s'agit bien des « occidentaux » (sinon, Hélène se serait enfuie dans la direction opposée) et que la traduction bulgare de Manassès prouve une équivalence déjà établie entre Romains, Rhomées et Hellènes.

D'ailleurs, c'est ce qui ressort également des renseignements offerts par J. N. Ščapov et Nina Sinicyua au sujet d'un chronographe russe, lequel, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, reprend l'information de Manassès, en ajoutant une indication supplémentaire sur « l'Empire des Hellènes occidentaux » qui serait donc Rome. Le rapport des deux auteurs est bien l'étude la plus complète du vocabulaire des textes du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne l'idée que se faisait la société russe de Rome et des Romains. L'aveu que le monde russe a toujours ignoré le *civis romanus* est précieux du point de vue de l'histoire des mentalités. Pour quiconque les lira, ces pages donnent une image claire de l'évolution qui a amené les Russes à un parti-pris antilatin. La rupture ne sera achevée qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'agression des croisés prussiens et des chevaliers Porte-Epée de Livonie entraîne un conflit avec Novgorod et Pskov, suivi par la victoire d'Alexandre Nevski, qui fut comparé de son vivant avec le « tzar romain » Vespasien et canonisé plus tard par l'église orthodoxe russe. Cet exposé abonde en détails qui pourraient servir à une nouvelle lecture de la chronique moldo-russe (premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle), texte fortement influencé par un esprit proche de la conception de Moscou — la troisième Rome. Par exemple, il existe une analogie entre les idées de Philote de Pskov à propos de la destruction (symbolique) de Rome, causée par l'abandon de la vraie foi, et « la ruine de l'Ancienne Rome » dont on trouve la mention dans la *Skazanie* des princes moldaves, rédigée vers la même époque. Le nom de Rome en vieux-roumain (*Rim*) est identique à la forme russe, expliquée par un intermédiaire, soit gothique (IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles), soit « althochdeutsch » (VIII<sup>e</sup>—IX<sup>e</sup> siècles). D'autres détails sont susceptibles d'une interprétation différente de celle suggérée par les savants soviétiques. Ainsi, quand le *Voyage au Concile de Florence* raconte que les peintures d'une église d'Augsbourg représentaient Justinien et d'autres *carî rimskie*, ceux-là ne devaient pas être des empereurs de Constantinople — considérés comme *grečeskie* au XV<sup>e</sup> siècle —, mais Auguste, associé à la Sybille de Tibur, et Constantin.

Ajoutons enfin que l'hypothèse de G. Maniscalco Basile sur le sens du mot *ljudie* dans le Récit de Nestor Iskander, dont une version du XVI<sup>e</sup> siècle semble avoir été remaniée par Ivan Peresvetov, a de fortes chances d'être dans le vrai. Si *ljudie* veut dire « le peuple », celui des villes, les hommes libres, alors la note manuscrite d'un moine de Voronež en 1551 acquiert une signification inattendue (il s'agit des *ljudie* auxquels le prince de Moldavie, Etienne Rareș, a ordonné de quitter l'habit turc introduit par son prédécesseur et de s'armer pour la défense du pays).

A d'autres lecteurs maintenant de juger par eux-mêmes et de glaner ce qu'ils trouveront plus utile, chacun pour soi. Ayant le grand mérite d'intéresser également juristes et historiens, le second volume de la série *Da Roma alla terza Roma* fait honneur à la science italienne et représente un succès de la collaboration internationale que celle-ci sait entretenir autour des grands thèmes de l'histoire universelle.

Andrei Pippidi

POPOLI E SPAZIO ROMANO TRA DIRITTO E PROFEZIA. *Da Roma alla Terza Roma*, III. *Documenti e studi*, Edizioni Scientifiche Italiane, Napoli, 1986, 680 p.

Avec ce troisième volume, le plus étendu de ceux déjà parus, la collection de « documents et études » dirigée par deux professeurs de l'Université de Rome, Pierangelo Catalano et Paolo Siniscalco, acquiert les dimensions et le prestige d'un véritable *corpus*, destiné à l'usage de tous les historiens des formes prises par l'idée de monarchie universelle. C'est un vaste ouvrage dont la construction avance rapidement et dont les grandes lignes sont déjà ébauchées. Inventaire détaillé, foisonnant de renseignements, découvrant une grande variété d'aspects du sujet, il pourra toujours être complété par ce que la diligence des chercheurs ajoutera comme sup-

pléments d'information. On doit remarquer aussi la cohérence des contributions qui, suivant le dessein initial de cette série, plaident conjointement pour la continuité de l'Empire romain jusqu'au seuil de l'époque contemporaine.

En effet, si le pouvoir des empereurs chrétiens d'Orient a perpétué son existence jusqu'en 1453, il faut également reconnaître que l'Église byzantine lui a survécu et même que celle-ci, qui se définit comme partie intégrante de l'Église céleste, ne peut pas disparaître. Cependant une part de l'héritage romain avait été recueillie par le Saint-Empire germanique, ce qui nous amène jusqu'en 1806, à la dissolution de celui-ci, mais on pourrait alléguer que, au delà de cet acte formel, l'État de droit historique édifié autour des Habsbourg n'en subsiste pas moins jusqu'au dernier souverain de la dynastie. Ainsi, l'abdication finale ne serait pas celle de Romulus Augustule en 476, mais celle de Charles 1<sup>er</sup> d'Autriche-Hongrie en 1918. Ou, si l'on veut bien admettre qu'une « troisième Rome » a effectivement existé, c'est seulement la Révolution de Mars (1917) qui aura clos cet autre épilogue d'une très longue histoire. D'ailleurs, à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de l'avènement de Charles Quint, célébré en Sardaigne, terre qui fut longtemps espagnole, le prof. Catalano, dans un essai reproduit à la fin du volume qui nous intéresse, n'a pas oublié de rappeler la transplantation de l'Empire romain au Nouveau Monde, où il a assumé la fonction de modèle. On voit combien ce fascinant jeu de miroirs éloigne l'horizon.

Le thème choisi pour le séminaire de 1983 est de ceux qui multiplient les images en trompe-l'œil. Il touche à la fois à la plus rigoureuse classification des réalités et au rêve débridé, car il juxtapose un temps objectif, celui du *droit*, et un temps subjectif, celui de la *prophétie*.

Aussi trouve-t-on dans ce recueil une dizaine d'excellentes études qui reconstituent minutieusement l'histoire de l'exégèse de la prophétie de Daniel, des oracles sibyllins et de la littérature apocryphe médiévale. C'est normal quand on pense que de tels textes ont nourri pendant des siècles les réflexions sur la succession des empires universels. L'histoire des idées doit-elle en tenir compte? Certes, mais encore faudrait-il tomber d'accord sur ce que l'on entend par « idée » : mythes, propagande, songes, symboles . . .

Le grand spécialiste de Daniel, Mathias Delcor, apporte au débat quelques résultats de ses recherches sur la théologie politique dans les sources rabbiniques et patristiques. L'interprétation d'Hippolyte de Rome, malgré son parti-pris, dû au conflit entre chrétiens et païens, peut fournir un témoignage précieux sur l'Empire de Septime-Sévère (donc un siècle après la conquête de la Dacie) : « Rome n'est pas une nation une, c'est un ramassis de toutes les langues et de toutes les races humaines, c'est une levée de recrues en vue de la guerre, dont l'ensemble s'appelle les Romains, mais qui ne provient pas d'une région unique ».

Cette attitude antiromaine, déjà manifeste dans l'apocalypse de Jean, n'est pas, selon Manlio Simonetti, celle d'Irenée et d'Origène, moins engagés dans l'opposition. En remontant aux origines méditerranéennes, judéo-helléniques, de l'idéologie impériale, Francesco Lucrezi signale la rencontre entre la vision de Daniel et le troisième livre des *Oracula Sibyllina* : ce que l'auteur présente modestement comme une hypothèse, l'influence de l'idée de *basileia* sur la pensée romaine bien avant la victoire du christianisme, est appuyé par une argumentation savante et subtile. La théorie des quatre empires et l'attente du Royaume éternel tiendront une grande place dans l'œuvre des auteurs qui, à la suite de Jérôme et d'Augustin, allaient parler d'une nouvelle Rome, purifiée de l'ancienne idolâtrie (à leur sujet, voir les pages de M. Pavan).

Le R. P. G. Podskalsky, dont on connaît les travaux sur l'eschatologie byzantine, reprend ce laborieux exercice de commenter les commentateurs, le plus souvent, des scholastes obscurs et confus. Fait exception Manuel Holobolos qui, dans son éloge rhétorique de Michel VIII Paléologue, assigne aux symboles bibliques l'identité des principaux ennemis de l'Empire. Ceux-ci étaient les Italiens (le lion), les Serbes (l'ours) et les Tatares, entraînant dans leur sillage les Bulgares et les Roumains (la « quatrième bête »). La référence aux Perses (la panthère) ne doit pas indiquer les Turcs (Seldjouks), mais les Mongols Ilkhanides qui dominaient à l'époque un territoire étendu, comprenant l'Iran, l'Iraq et l'Anatolie. Dans la large bibliographie citée par l'auteur, « Nicola Spataro », n'est autre que Nicolas Milescu, l'érudit moldave qui fit une carrière européenne assez étonnante avant de passer au service du tzar (sa date de naissance, 1636, a été établie avec certitude depuis longtemps). Deux de ses écrits, le *Chresmologion* et la *Narration sur les Sibylles*, datent de 1672, mais il existe aussi un manuscrit du « livre de la quatrième monarchie » qui fut copié pour Pierre le Grand, auquel on croyait, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, pouvoir demander « la délivrance de l'Église grecque et de son Empire » (P.P. Panaitescu, dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1925, 1, pp. 74—76 et 179—180).

Quand les courtisans de Pierre attendaient le triomphe de « l'aigle bicéphale du Nord », ils avaient certainement le souvenir de la prédiction d'Esdras (IV, 11—12) ; pourtant, l'aigle dont il est question dans ce texte apocalyptique, écarté par la tradition canonique, est *tricéphale*. Le livre d'Esdras avait été traduit en russe dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle et C. G. de Michellis le trouve à l'origine des vaticinations de Philothée de Pskov (1523) au sujet de cette dernière



Rome qui serait l'Etat moscovite, identifié à la troisième tête de l'aigle ! A lire les considérations du prof. Valentin Al. Georgescu autour de deux oeuvres de propagande dédiées par Dénétrius Cantemir à Pierre le Grand, on mesure l'hésitation des lumières orientales, qui alors venaient seulement de poindre, à s'écarter des schémas mentaux élaborés au cours des siècles précédents. Pour Cantemir, le destin historique des Etats était réglé selon une théorie de la mécanique cosmique où l'on retrouve des échos d'Aristote et d'Héraclite traduits par Van Helmont, mais, en même temps, le savant prince de Moldavie adaptait judicieusement aux circonstances les révélations de toute une littérature prophétique dans laquelle les peuples sud-est européens cherchaient depuis longtemps des raisons d'espérer le retour de leur liberté. C'est ainsi que l'*Histoire hiéroglyphique*, dont on a souvent fait remarquer le caractère de roman baroque et qui serait plutôt une sorte de mémoires chiffrés, n'en est pas moins, pour une large part, inspirée par les Oracles de Léon le Sage. Ajoutons que, malgré le rôle attribué à la Russie dans la succession des empires, au centre du labyrinthe de la pensée de Cantemir on découvre « le peuple romain », le plus glorieux de tous, identifié avec insistance aux Roumains (« *poporul românesc* »).

A côté des doctrinaires de l'irrécil, historiens et géographes sont appelés à rendre témoignage au sujet de l'espace-temps tel qu'il a été perçu par leur société. Paolo Siniscalco dégage ce qu'il restait encore de contenu dans la notion de « barbare » au V<sup>e</sup> siècle. Ce qu'Isidore, en Espagne, et Bède, en Angleterre, savaient du présent et du passé de Rome est résumé par A. M. Orselli, tandis que les cosmographies de la fin de l'antiquité, grâce à Concetta Molé, qui les a passés au crible, fournissent une image du monde romain plus précise et nuancée qu'on l'eût cru.

Dans le très important rapport du prof. Jadran Ferluga (avec une bibliographie extrêmement abondante), les frontières de l'Empire d'Orient sont évoquées comme signification symbolique et comme réalité sur le terrain. Il faut retenir surtout les observations de l'auteur à propos des « Sklavinies » (formées à partir du VII<sup>e</sup> siècle dans la Péninsule des Balkans, comme une contre-partie des « Romanies »). Une dizaine d'années après avoir consacré une étude spéciale aux *kleissourai* (défilés de montagne) d'Asie Mineure, J. Ferluga fait voir que les aspects sociaux et économiques de l'organisation de ces zones militaires n'ont pas encore été examinés avec toute l'attention nécessaire — ce qui serait du plus haut intérêt pour l'histoire des autonomies vlaques, si l'on veut seulement regarder du côté de Castoria, par exemple.

Ainsi, l'élément institutionnel s'entremêle à l'élément idéologique. Ils sont inséparables dès l'antiquité païenne, époque où le Terme capitolin est érigé en gardien de la destinée de Rome, ce dont Robert Turcan nous persuade par son étude brillamment originale. On peut rapprocher de cette recherche celle de Maria Campolunghi sur l'éternité de la Ville et de l'Empire (le principe en est nettement formulé en 364). Du I<sup>er</sup> au V<sup>e</sup> siècle, une propagande infiniment inventive a multiplié les titres qui devaient signaler aux sujets de l'empereur l'absence de bornes du pouvoir divin auxquels ils étaient soumis. En faisant appel à l'épigraphie, à la papyrologie et à la numismatique, Attilio Mastino réunit une riche collection de ces épithètes sonores. A parcourir la liste, on ne saurait négliger les suggestions offertes par certaines formules, que ce soit pour le programme d'Aurélien, qui tint à être « pacator », « conservator » et même « restitutor » ou pour celui de Trajan, dont l'ambition, inspirée de l'idéal d'Alexandre, fut de contenir le genre humain tout entier entre les limites de son empire.

Après les éclaircissements donnés par F. Lanciotti à propos de la terminologie juridique latine concernant le territoire romain à l'époque de Justinien, on consultera avec profit le beau travail de P. Bellini sur le problème des rapports entre l'Empire d'Occident et les peuples demeurés hors de ses frontières. On connaît la méfiance des Latins à l'égard de la Nouvelle Rome et de son Eglise. Les chrétiens d'Orient « dicunt imperatorem constantinopolitanum esse dominum totius mundi » (Bartolo de Sassoferrato, dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle) : c'est le monde partagé. Même après la conquête normande de la Sicile et de l'Italie méridionale, les sources hagiographiques étudiées par G. Barone-Adesi attestent que les Grecs de cette région maintenaient encore leur lien spirituel avec Constantinople.

Des aspects de la *translatio imperii* au bénéfice des Allemands sont abordés par Karl O. von Aretin, qui essaie de définir l'appartenance au Saint-Empire, et par Notker Hammerstein, qui approfondit les idées de la Réforme et de la Contre-Réforme à ce sujet. La chronique de Carion est mentionnée, mais on ne fait pas état du commentaire de la prophétie de Daniel que Melanchthon dédia en 1543 à Maurice de Saxe. Cependant, il eût fallu rappeler que cette interprétation, qui identifiait l'Empire Romain à « la quatrième bête », dérivait de ce fait la conclusion que les Turcs n'allaient jamais achever la conquête de l'Europe. Le début du déclin ottoman était prudemment renvoyé à un avenir éloigné : « de tempore verba sunt obscura... sed in genere intelligo longum tempus » (*Operum Reverendi Viri Philippi Melanchthonis Pars Secunda*, Wittenberg, 1562, p. 447).



Tandis que les contributions d'A. Carile, J. Irmscher, C. A. Trypanis et S. Impellizzeri poursuivent avec une obstination un peu stérile l'analyse des concepts de *Romania*, *Romios* et *Romiossini*, Vasilka Tăpkova-Zaimova et deux de ses collaboratrices se limitent à signaler la présence des termes « Romain » et « Rhomée » dans la littérature médiévale bulgare, non sans quelques précisions utiles sur la traduction en slavon de certains textes apocryphes (Pseudo-Méthode, par exemple). Nous rencontrons ensuite sur notre route la Romanie génoise et vénitienne, dont Chryssa Maltezou présente les coutumes juridiques et les anciens privilèges. La forme d'organisation sociale qui demeure caractéristique pour cette région, l'ordre légal qui a été accepté par les juristes italiens les plus férus de droit romain, c'est un élément qui, ainsi que la langue et la religion orthodoxe, aura été de ceux autour desquels s'est cristallisée une conscience nationale néo-hellénique. Il nous semble que ces traits communs avec la Grèce continentale, soumise à l'époque à une autre domination étrangère, permettent d'esquisser une comparaison : les Roumains aussi, qu'ils fussent de Transylvanie, où ils étaient intégrés à une société autrement organisée que celle des Principautés, ou de Moldavie et Valachie, n'ont pas cessé de se considérer comme partageant la même identité nationale. Le nom même de la Valachie, en roumain *Țara Românească*, est interprété par Al. Niculescu dans le sens d'une traduction qui remonterait, à travers la formule slavonne officielle *Vlaškoje zemlje à Țara Românilor* (*Terra Romanorum*). Cette déduction dépourvue de preuves documentaires — sauf *Terra Blocorum* de Făgăraș, en 1222, nom donné par la chancellerie papale, car le diplôme royal à la même date est controuvé — ne peut être admise sans réserves, parce que *Țara Ungurească*, la vieille forme roumaine du nom de la Hongrie, ne dérive d'aucun intermédiaire slavon. Tout lecteur des chroniques roumaines connaît également les noms de *Țara Leșască*, pour la Pologne, et même *Țara Nemfească*, pour l'Allemagne. Il est vrai que le terme *țeara* en vieux-roumain, pour „pays” et „terre” (domaine) est attesté en 1515 dans un document slavon de Valachie. On peut, toutefois, supposer qu'un nom d'origine slave donné à la région nord-danubienne habitée par un peuple roman, dès l'époque du Premier Empire bulgare, a été adopté par les Roumains dans leur propre langue, servant ainsi de modèle pour la formation des autres noms de pays. Ceci expliquerait pourquoi la Moldavie, dont la population roumaine n'a pas eu de contact avec les Bulgares, porte un nom différent. Quant à la tentative de D. Năstase de démontrer que les princes roumains, du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIX<sup>e</sup>, ont constamment prétendu à l'empire œcuménique, il suffira de dire que l'auteur s'évertue depuis longtemps à rassembler des preuves pour confirmer ce qui n'est qu'un curieux malentendu. On pourra voir ailleurs (Andrei Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române*, Bucarest, 1983) qu'il s'agissait d'une doctrine de gouvernement, d'un modèle idéologique, et que la relation symbolique avec les empereurs d'Orient rehaussait le prestige de ces princes sans exiger d'eux qu'ils se fissent couronner à Sainte-Sophie !

Pour franchir la distance qui sépare la théorie du pouvoir de sa pratique, il nous faut passer en Russie. J. N. Scapov constate que les codifications russes antérieures au XVII<sup>e</sup> siècle ont puisé au droit romain oriental, traduit du grec. On ne saurait donner une idée de la richesse d'information rénie par N. V. Sinicyna autour de la question de « la troisième Rome » : les origines de cette conception seraient à chercher dans la propagande catholique, contre laquelle on s'est défendu en exaltant la position de Moscou comme capitale de l'orthodoxie. Le refus de la Russie de se laisser engager dans les rangs de la coalition antiottomane ne fut pas le seul échec de la diplomatie pontificale. L'évêque de Vienne Johann Heigerlin (Faber), ayant tâché en 1525 de ramener les Moscovites au giron de l'Eglise romaine, se chargeait, trois ans plus tard, d'une mission en Angleterre pour demander secours à Henri VIII afin de délivrer des Turcs la Transylvanie et la Serbie.

Enfin, les recherches érudites de G. Maniscalco Basile et de Gianfranco Girauda, qui se complètent réciproquement, parviennent à reconnaître au delà du vocabulaire les ressorts de l'idéologie russe du XVI<sup>e</sup> siècle. Le premier de ces auteurs étudie la généalogie forgée pour Vassili III qui le rattachait à Auguste et, encore plus loin, à travers Alexandre et son père, le mage Nektanébo, à Japhet, fils de Noé. L'expression, citée par G. Girauda, *rînskimi nemci*, pour désigner les chevaliers Teutoniques, suggère que Clément VI, en parlant d'*Olachi Romani* (1345), entendait marquer la différence entre Roumains catholiques et orthodoxes, de même que, pour Ivan IV, il y avait des Allemands restés fidèles à Rome, en opposition à ceux gagnés par la Réforme. Dans un autre passage de la correspondance d'Ivan IV (lettre à Andrej Kurbski), les « vlachi i mutjane », donc *les Moldaves et les Valaques*, sont comptés parmi les peuples qui, s'étant détachés de l'Empire « grec », ont élu leurs propres chefs, ce qui équivaut à affirmer l'existence d'une autre « famille de souverains » que celle traditionnelle, présidée par l'empereur byzantin. L'Autriche y figurait au même titre que l'Espagne et la France, les Etats roumains y étant accueillis comme égaux en principe à la Pologne et à la Lithuanie.

Et l'on se retrouve à la fin de ces presque sept cents pages en attendant déjà la suite. Ce n'est pas seulement la Rome de Virgile qui est un « imperium sine fine », c'est aussi l'histoire de sa survivance, sujet prodigieusement touffu, qui pousse sous nos yeux comme une colonie de coraux. On n'échappe pas à l'histoire de la « longue durée ».

*Andrei Pippidi*

*Balkan Society in the Age of Greek Independence.* Richard Clogg, Editor, Totowa, New Jersey, Barnes & Noble Books, 1981.

The Department of Byzantine and Modern Greek Studies at King's College, University of London held a symposium during October 1977 to commemorate the 150th anniversary of the Battle of Navarino, which was fought on October 20, 1827. The scholars in attendance were fully cognizant of the need for original research into Balkan social and economic problems between 1780 and 1830. Richard Clogg participated in the conference and edited the papers of the other conferees for publication in this volume.

Clogg organized the papers around two themes. The most important one is Greek society. This theme is approached by two methods. The first considers Greek society in several geographical areas. The second method analyzes the origins of Greek revolutionary consciousness as an intellectual phenomenon that evolved differently throughout Eastern Europe.

The book's second theme expands the inquiry to include other ethnic groups living in the European parts of the Ottoman Empire. While there is material upon the Romanians, Bulgarians, Serbians, and Montenegrins; the Albanians and Bosnians have been omitted.

The first essay is by C. M. Woodhouse. His account of the Battle of Navarino and its participants is excellent. Woodhouse also explains why the Duke of Wellington was so disconcerted by this victory of the combined British, French, and Russian naval forces over those of the Turks.

The contributions of Yannis Yannoulopoulos, Richard Clogg, and Peter Mackridge constitute the heart of the book. Each study is devoted to an aspect of Greek social development, and its connection with the movement for Greek national independence. Yannoulopoulos' penetrating explication of "Greek Society on the Eve of Independence" concludes that the conditions for capitalism did not exist in pre-revolutionary Greece. The Greek economy was overwhelmingly agrarian, and commerce was oriented toward international trade rather than local needs. There was also very little manufacturing, and what existed was mostly for local consumption. The peasants, the most numerous social group, were plagued by both widespread anarchy and incompetent Ottoman administration.

A more important issue than the plight of the peasants is the greatly misunderstood significance of the merchant class. Yannoulopoulos correctly distinguishes between the Greek merchants and bankers of the diaspora and those residing in Greece. The small commercial bourgeoisie living in Greece was an intermediary between Western Europe, Russia, and Levant markets. Mainland Greeks involved in the shipping business were largely confined to relocating foreign imports and exports to and from lesser ports of the Ottoman Empire and to a large share of the Ottoman Black Sea trade. Profits were high from these activities, but they were not invested in the Greek economy. No attempt is made to apply these facts to the origins of the Greek Revolution. The author's principal goal is to describe Greek society prior to 1830, and to indicate the extensive amount of research remaining before that task can be accomplished.

Richard Clogg, on the other hand, is concerned with political issues in his revisionist article. The thesis attacked by Clogg is "that a radicalised Greek mercantile bourgeoisie acted as a catalyst of the Greek national movement." p. 86. Clogg maintains that the diaspora Greek merchants were more interested in profits than Greek patriotism. They would even exploit other Greeks to enrich themselves. Clogg also disputes the statement that over fifty percent of the Philiki Etairia's members were merchants. The "merchants" of the Etairia were not the successful Greek businessmen, but their clerks, small businessmen, or bankrupt merchants. Clogg's ideas on the nature of the Greek mercantile community are supplemented by Viron Karidis' research on the Greeks living in Odessa. These two essays, but especially Clogg's, indicate that the prosperous merchants were conservative and neither nationalistic nor revolutionary.

The merchants did use their money to promote a Greek intellectual revival. While they knew little about the Greek culture in which they invested, they did contribute to the creation of a Greek intelligentsia, which articulated Greek national demands. Peter Mackridge in his paper assumes the task of describing this Greek intelligentsia. Thirty-six members of it are subjected to statistical analysis, and the author correctly concludes that these men were not receptive to the anti-autocratic tendencies of the Enlightenment. They identified themselves as Orthodox Christians rather than as Greek nationalists. At least in these ways they remained committed to the tenets of Ottoman civilization. It is an exaggeration though to claim that Rhigas Velestinlis, one of the few Greeks truly infected by French Revolutionary ideology, was plotting to create an Orthodox rather than a neo-Byzantine Greek Empire out of the sultan's holdings in Europe and Anatolia.

George Yannouloupoulos studied the Ionian Greeks and concurs with Mackridge that nationalism was poorly developed in the Balkans before the Greek Revolution. Not only were the Ionian Greeks not nationalistic, but they were also not patriotic. The nobles, who concentrated land ownership and political authority in their hands, were pro-Russian and welcomed the Russian occupation of their islands. The middle class was pro-French and hoped to use democratic ideas to destroy the political and economic power of the nobility. The impact of this foreign influence was only upon the governmental structure of the islands and not upon Ionian society.

Although Mackridge correctly assesses the insignificance of nationalism for Balkan society before the Greek Revolution, he overestimates the importance of Greek culture for the development of Romanian culture. It is true that Bucharest and Iași were the centers of Greek cultural and educational life, but the Școala ardeleană was the center of Romanian cultural and intellectual life between 1750 and 1830. Furthermore, French influence was very strong among the boyars, as Denis Deletant properly notes in his chapter on Romanian society. The boyars wished to be accepted as legitimate members of Europe's nobility. To achieve this goal, they emulated French culture for the purpose of stressing the common Latin heritage they shared with the West, and because it was the most prestigious western culture available at that time. The Russians were also a source of French ideas for the Romanians. Deletant is correct to assert that Romanian national regeneration resulted from the fusion of French culture with the Școala ardeleană. Greek education, not Greek culture, played a major role in this process.

Deletant's study of Romanian society also contains a good description of the boyar class. Only the boyars had sufficient income to afford French tutors and books published in Western Europe. Since they were in sole possession of political rights, they led the movement for national regeneration. However, it was the exploitation of the peasants by the boyars, not democratic ideas from the West, that caused Tudor Vladimirescu's revolt in 1821. It is clear that Deletant finds no fault with the thesis that nationalism was not a prominent factor in Romanian politics until after 1830.

In addition to Deletant's synthesis of Romanian society, Clogg has included chapters that concentrate upon the social and economic conditions of the Montenegrins by the late Alan Ferguson, the Serbians by Stevan Pavlowitch, and the Bulgarians by R. J. Crampton. There is only a smattering of information concerning the political histories of these nations. Crampton's essay concentrates exclusively upon Bulgarian land tenure and commercial trade. These complex issues are also skillfully related to Bulgarian society. Ferguson contributes a welcome analysis in English of Montenegrin society between 1800 and 1840. Montenegrin society was prefeudal, politically unorganized, and tormented by vendettas. Serbian society is unevenly discussed by Pavlowitch. His explication of Serbian social history is excellent; however, his conclusions about the reasons for Serbian political instability are not clearly presented.

It is unfortunate that this book lacks a summary, because several conclusions can be drawn from it. The first is that nationalism was not well developed in any Balkan society before the Greek Revolution. In addition, nationalism was not a major causal factor in either the Serbian or the Greek insurrection. Consequently, Balkan political events can be explained completely within the context of domestic social forces. In short, western political ideas had little impact upon Balkan society between 1750 and 1830. Moreover, it is clear that western concepts did not come to the Balkans; people from the Balkans sought out western ideas and adapted them to their own cultures for their own purposes. These concepts are very significant. The authors, by analyzing nationalism socially rather than politically, are able to demonstrate that it, and western ideas in general, were less important for Balkan development than has usually been believed.

The articles comprising this book are well written, accurate, and interesting. Clogg does make a minor error when he refers to Hortolan as the French consul at Bucharest in 1793.

The first French consul to Wallachia did not arrive in Bucharest until 1796. This is not a serious mistake, and it should not detract from what is a very useful book.

Robert Forrest  
(University of Colorado)

*Zeitschriften und Zeitungen des 18. und 19. Jahrhunderts in Mittel- und Osteuropa* (hrsg. von István Fried, Hans Lemberg und Edith Rosenstrauch-Königsberg), Redaktion Heinz Ischreyt, Verlag Ulrich Camen Berlin, 1986, 304 S.

Der achte Band des Studienkreises für Kulturbeziehungen im Mittel- und Osteuropa (Hrsg. Heinz Ischreyt) ist das Ergebnis der 12. Konferenz des Studienkreises (September 1981). Dieser letzte Band, der in drei Hauptgruppen geteilt ist: *Zur Methode und Theorie; Zeitschriftentypus und Information; Zum Wandel im 19. Jahrhundert*, beendet eine Etappe der Forschung die den Schlüsselbegriff *Kontakt* durch die Beschreibung des Phänomens definiert. Der von dem Herausgeber unterschriebene einleitende Beitrag, *Kontakte* stellt Thesen dar, die für die Beschreibung von Kulturkontakten, als Initialkontakten von historisch relevanten Kulturbeziehungen zu betrachten sind. Mit *Tangenten zwischen der Literaturwissenschaft und den Historischen Kulturbeziehungen* bemerkt Günter Mieth die Vielgestaltigkeit der Berührungsmöglichkeiten zwischen der literarhistorischen Forschung und der historischen Kulturbeziehungs-forschung und betont, daß eine interdisziplinäre Forschung sich um die höchste methodologische Bewußtheit bemühen muß. Eine der Schlußfolgerungen auf Grund der bisher vorliegenden Studien ist, daß die historisch-politischen Zeitschriften Quellenpunkte für verschiedene Phänomene bilden können. Alexandru Duţu unterstreicht in *Das Bild des Österreichers und des Deutschen in den rumänischen Volkskalendern und Zeitschriften* die wichtige Rolle der obengenannten Materialien in der Veränderung des Bildes von Fremden, daß sie nicht nur die Mentalität des Lesers, sondern auch die Gedankenweise und die Gefühle aller jener Menschen widerspiegeln, da sie eine andere Betrachtungsweise als amtliche Schriften stellen. Die positive Rezeption der deutschen Literatur in rumänischer Übersetzung so wie die Benützung der deutschen und österreichischen Presse als Informationsquelle wird von dem Autor bemerkenswert betont. In der zweiten Gruppe, berücksichtigt Stanislaw Salomonowicz in *Die Zeitschrifttypen in Polen und ihre Rolle als Förderer der Aufklärung* die wichtigsten Zeitschriften die die Verbreitung der Aufklärung widerspiegeln, versucht eine Periodisierung und gibt im allgemeinen ein Bild von dem Zeitschriftwesen in Polen im 18. Jahrhundert. Erich Donnert stellt ein Bild der Rolle der deutsch-baltischen Zeitungen und Zeitschriften dar; die Rolle der Werke A. W. Hupels so wie die in den „Nordischen Miscellaneen“ veröffentlichten Materialien, von einem großen Leserkreis bekannt, stellen heute noch eine Informationsquelle über die Kulturgeschichte Rußlands und des Baltikums im Zeitalter der Aufklärung dar. Edith Rosenstrauch-Königsberg betont die Rolle der Wiener „Realzeitung“, des wichtigsten publizistischen Organs der Josefianischen Aufklärung und dessen Funktion, als Kommunikationsmittel in der Habsburger Monarchie.

István Fried versucht eine Queruntersuchung der wichtigsten Zeitschriften, die seit den letzten Jahrzehnten des 18. Jahrhunderts in Ungarn erschienen um die Ideen der Aufklärung zu verbreiten. Unter diesen war die „Zeitschrift von und für Ungarn“ das ausspruchvollste Periodicum in Ungarn. Weiter berichtet János Poor über die erste Zeitung in ungarischer Sprache, die „Magyar Hirmondó“ die als erste die ausländischen Ereignisse dem ungarischen Leser in seiner Sprache verständlich erklärt.

In der dritten Gruppe, erläutert Dan Berindei in seinem Beitrag einige Aspekte der Entwicklung der Periodika bei den Rumänen die in der ersten Hälfte des 19. Jahrhundert noch unter verschiedener Fremdherrschaft lebten; die publizistische Tätigkeit der Epoche wird durch die Fortschritte in die Richtung der Modernisierung erklärt. Walter Dausch orientiert seinen Beitrag in die Richtung einer soziologischen Untersuchung und behauptet, daß die deutschsprachige Publizistik Siebenbürgens des Vormärz die Umwandlung der altständischen Gesellschaft in moderne Nationen widerspiegelt die in Vormärz in die entscheidende Phase getreten war. Über zwei deutschsprachige Zeitschriften des Prager Museums, die über das tschechische Kulturleben informierten und die Verbindungen zwischen den verschiedenen Nationalitäten unterstützten berichtet Antonin Mestau. Es handelt sich über die „Monatschrift der Gesellschaft des Vaterländischen Museums in Böhmen“ und „Ost und West“. Die Ziele, ästhetische Orientierung

und Tendenzen eines der wichtigsten Periodika des Vormärz, „Die Grenzboten“ werden von Wolfgang Neuber analysiert. Wolfgang Gessemann's Beitrag über den Beginn des bulgarischen Pressewesens im 19. Jahrhundert erwähnt die verschiedenen Versuche ab 1842, eine moderne Presse für alle Schichten zu schaffen und analysiert den Inhalt und die Wirkung der bulgarischen Presse in ihrem Anfangsstadium. So wie es im Titel genannt wird, studiert E. A. Dudzinskaja die Slawophile Periodika als Quelle für die Erforschung der Kulturbeziehungen Rußlands zu den Völkern West-, Mittel- und Südosteuropas im 19. Jahrhundert. M. N. Kuz'min stellt die pädagogischen Zeitungen in Verbindung mit dem Prozeß der Bildung neuer Klassen her; vor allem auf die deutsche pädagogische Literatur gestützt, helfen sie zur Belichtung des Problems des ausländischen Erziehungssystems. Der letzte Beitrag von Hubertus Jahn gibt ein Bild des „Journal de St. Petersburg“, einer Zeitschrift die unter drei verschiedenen Namen, in zwei Richtungen diente: als Quelle der Nachrichten über Rußland im Westen und gleichzeitig als Quelle der inländischen Herrschaft.

Die gut ausgewählten Beiträge zeigen, daß die Periodika in ihrem Erscheinungszeitraum — einer besonders bewegten Zeit — im Geiste der Aufklärung, neue Komponente der Kultur waren, wichtige Informations- und Kommunikationsträger die in breiten Schichten Verbreitung fanden, und heute Quellenbereiche für die historische Kulturbeziehungsforshungen geworden sind.

Der unter der Leitung von Dr. Heinz Ischreyt erschienene Band VIII ist ein neuer Beweis, daß wir von Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa weitere wertvolle Leistungen auf verschiedenen Gebieten erwarten dürfen.

Lidia Simion

ZOE DUMITRESCU-BUŞULENGA, *Eminescu și romantismul german* (Eminescu und die deutsche Romantik), Bukarest, Editura Eminescu, 1986.

Das vorliegende Buch geht sowohl die gesamteuropäische Romantik und ihre südöstliche Variante als auch die nationale Romantik an und vermittelt Forschungsergebnisse von höchster Bedeutung. Einerseits infolge der Ausnahmestellung, die Eminescu in der rumänischen Literaturgeschichte einnimmt und der ebenfalls außergewöhnlichen Rolle, die die deutsche Kultur im allgemeinen und im besonderen die Romantik für seine geistige Gestaltung gespielt hat, und andererseits in Anbetracht der Tatsache, daß diese Monographie die bisher vollständigste und tiefgehendste Studie über die genetischen und typologischen Beziehungen bildet, die den großen Dichter mit der deutschen romantischen Literatur verbindet. Eingehende Analysen sind Jean Paul, Hölderlin, der Jenaer und der Heidelberger Schule, der 'Spätromantik' gewidmet.

Die fundamentale hermeneutische Prämisse des Werkes die seine gesamte Textur einschließlich der methodologischen Strukturen formt, besteht in dem Gebot einer geschmeidigen Anpassung des Vergleichsvorgehens an das *Objekt*. Und da Eminescu das *Objekt* ist, vermittelt seine Gestalt das Suchen und Finden geeigneter Möglichkeiten für die Anwendung der Kategorien vergleichender Forschung. So wird der Begriff *Einfluß* mit Recht durch den umfassenderen Begriff *Zusammentreffen* ersetzt und gleichzeitig im allgemeinen anstelle der Hypothese *genetischer Verwandtschaft* — sinnvoller — die *typologischen* Beziehung gewählt; die kritische Feinheit des Vorgehens konkretisiert sich sowohl in der tiefgehenden Assimilation der Relativität der verschiedenen plausiblen Interpretationen (die sich nicht unbedingt gegenseitig ausschließen), als auch in der einfachen Annahme der Idee eines ständigen Flusses der vergleichenden Exegese, in der Postulation eines „comparatisme sans rivages“ — so Prof. Zoe Buşulenga wörtlich — der zumindest in Fällen wie Eminescu unentbehrlich ist.

Eines der Grundprinzipien, das Verf. Schritt für Schritt auf dem begangenen Itinerar nachprüft, besteht darin, daß die auf Eminescu einströmenden Wirkungen — nach Blaga — nicht zwingender sondern *katalytischer* Natur waren: „Sie halfen ihm, sich zu entdecken, in originellster Weise er selbst zu werden, und berührten sein innerstes Wesen nur, um den Harmonien des national Spezifischen den reinsten und vollsten Klang zu verleihen“ (S. 8—9).

Natürlich ist die gesamte Beweisführung auf den Pol der *Rezeption* ausgerichtet. Ausgehend aber von den manchmal deutlich ausgeprägten, manchmal nur geahnten Spuren, die das poetische und allgemein geistige Universum der deutschen Romantik in Eminescus Werk hinterlassen konnte, rekonstruiert Verf. — durch umgekehrtes Abrollen — dessen Kraftlinien (ein Kapitel heißt sogar *Kurze Synthese der deutschen Romantik*, mit besonderer Betonung der



Vorläufer: Herders und des Sturm-und-Drangs). Diese Rekonstruktion wird dann Punkt für Punkt ihrem grandiosen Spiegelbild in dem rezeptionierenden Werk gegenübergestellt. Dieses Register schließt den Angriff eines ausgedehnten Netzes von Problemen ein, von denen viele erstmalig aufgeworfen werden, beginnend mit Anregungen bezüglich der Quellen (Titel, Personennamen, Syntagmen, Mythen, Ideen) und bis zu hervorragend entwickelten Paralleluntersuchungen gehend, die unter der Spannung zwischen Verwandtschaft einerseits und spezifischen Unterschieden andererseits stehen.

Einer der bedeutendsten Vorzüge der vorliegenden Untersuchung im Vergleich zu den bisherigen Eminescu-Forschungen (einschließlich derjenigen von G. Călinescu) besteht in Eminescus Eingliederung — durch vielfältige Verknüpfungen und mittels nicht etwa heliehriger, sondern unfehlbarer Argumente — in das Bezugssystem der großen deutschen Romantik (Hölderlin, Jean Paul, Novalis, Tieck), jedoch ohne Vernachlässigung des beträchtlichen konkreten Beitrags auch Romantiker geringerer Bedeutung (Geibel, Lingg u.a.), wehmütig epigonischer Bewahrer der Themen ihrer großen Vorgänger. In diesem Zusammenhang sind auch die scharfsinnig präzisen Beweisführungen zu erwähnen, wie etwa diejenige, die hervorhebt, daß Jean Pauls Werk für Eminescu nicht nur eine Quelle poetischer Elemente mannigfaltiger Kategorien, sondern auch — tief assimiliert — das *Modell* einer großangelegten kulturellen Synthese bildete, oder auch die Art, wie Eminescu in der symbolischen Behandlung — in Konvergenz zu Hölderlin — den großen Themen 'goldenes Zeitalter', 'Titanengeschick', 'Sakralcharakter der Natur' gegenübersteht.

Eine weitere wichtige Ausrichtung — aus anderer Sicht — betrifft die deutsche Literatur selbst. Illustriert ist sie durch exemplarische Textanalysen mit ausgedehntem Horizont, wie etwa die Identifizierung einer von Jean Paul formulierten Definition („Der Witz — das Anagramm der Natur“) im Grunde genommen als Algorithmus, als 'Schlüssel' des ganzen Schaffens des fränkischen Dichters. Das Hauptverdienst dieses Buchteils besteht jedoch darin, daß er das bisher bekannte panoramische Bild der Verbreitung deutscher Romantik jenseits der Grenzen, hier auf Eminescu bezogen, ergänzt, wodurch ein grundlegender Beitrag zu einer zukünftigen allgemeinen Geschichte der Ausstrahlungskraft deutscher Literatur nach außen, die einmal geschrieben werden muß, geschaffen ist.

Das mit Leidenschaft, mit dem intensiven Feuer der Idee geschriebene Buch verpflichtet erfolgreich das natürliche menschliche Zögern vor dem Ungewissen, wenn manchmal das über jeden Zweifel erhabene Argument fehlt, das die als gewiß intuitierten Affinitäten objektiv bestätigen könnte, mit der Entschlossenheit des Geistes und der Würde der Kompetenz.

Viorica Nişcov

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL: *HISTORICITÉ DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE*, Athènes, 1—5 octobre 1984; Archives historiques de la Jeunesse grecque — Secrétariat général à la Jeunesse, 6, Athènes, 1986, pp. 708

Il s'agit d'une manifestation scientifique organisée par l'Association des Etudes Néohelléniques, sur l'initiative du Comité des Archives historiques de la Jeunesse grecque, organisme fondé en 1983, près le Secrétariat général à la Jeunesse du Ministère de la Culture et des Sciences de Grèce. Pendant sept demi-journées, du 1<sup>er</sup> au 5 octobre 1984, un nombre important de spécialistes (environ 150 personnes) ont présenté des exposés ou discuté en marge de ces exposés portant sur la problématique encore inédite du colloque. A part les diverses disciplines humaines, d'autres domaines y ont été représentés dans la personne des enseignants, médecins, écrivains, juristes, économistes, architectes, étudiants, etc., qui ont fourni un apport précieux joint à celui des historiens (historiens de l'art et des littératures y compris), des sociologues, des pédagogues, des psychologues et contribué de la sorte à faire de cette rencontre « un exemple d'interdisciplinarité » (selon la remarque de Jacques Le Goff dans son allocution à la séance inaugurale — p. 32).

Vu les dimensions de ce débat particulièrement enrichissant justement du fait de son interdisciplinarité, il nous faut essayer seulement de le « survoler » dans les lignes suivantes, en renonçant de présenter ne fût-ce que sommairement les contributions et les discussions qui en firent la substance. Toutefois, pour mieux en saisir la portée, relevons le vaste et si intéressant programme de recherches dressé par le Comité des archives historiques de la jeunesse grecque susmentionné, programme publié à la fin du tome réunissant les « Actes du Colloque » (p. 625—633) et dont « l'ambition » — comme le note Philippe Iliou dans sa parole introductive



— est de « couvrir des domaines historiques qui n'ont pas encore été systématiquement traités par les chercheurs ». Or, l'un des buts du Colloque consistait dans la présentation des premiers résultats obtenus par les spécialistes grecs engagés dans ce programme de recherches. Son propos était de leur permettre une confrontation avec des spécialistes grecs travaillant en-dehors de ce programme et des spécialistes étrangers dont les activités poursuivaient des buts analogues (à en juger d'après la liste de ces participants étrangers, il semble que les organisateurs du colloque se sont rapportés en premier lieu aux pays riverains de la Méditerranée européenne et surtout à la France et à l'Italie).

Sans entrer donc dans le détail des travaux, il convient de noter au moins les thèmes-cadres des sept séances au cours desquelles ils se sont déroulés. Une brève séance inaugurale a permis à son président, Philippe Iliou, ainsi qu'à Costas Laliotis, Sous-Secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, à Costas Lappas, Président de l'Association des Etudes Néohelléniques, à Spyros Asdrachas, Représentant du Comité d'histoire auprès du Sous-Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports et à Jacques Le Goff, porte-parole des participants étrangers, de fixer quelques repères des débats. Les séances suivantes ont porté sur : *La multiplicité des approches* (I — président Spyros Asdrachas; II — président Vassilis Panayotopoulos); *Dans le temps long : pratiques, mentalités et représentations* (président — José Gentil Da Silva); *Le travail et l'apprentissage* (président — Yannis Yannouloupoulos); *Diffusion des idéologies et enseignement* (président — Alexis Politis); *Diffusion des idéologies : politique et littérature* (président — Triantafyllos Sclavenitis); *Généralisations et Avant-gardes* (président — Philippe Iliou). Pour ce qui est des *Commentaires sur les travaux du Colloque*, ils appartiennent à Jacques Le Goff, José Gentil Da Silva et Spyros Asdrachas.

Pour avoir un aperçu tant soit peu clair de ces travaux, il convient de mentionner au moins le rapport introductif de José Gentil Da Silva, intitulé *L'historicité de l'enfance et de la jeunesse dans la production historique récente*. L'auteur traite (partant des fiches de la *Bibliographie internationale des sciences historiques* qui se rapportent à l'enfance et à la jeunesse) des résultats obtenus par l'historiographie dans ce domaine pendant les dernières vingt années. Son point de vue nous semble, du reste, justifié : « En ce qui concerne les enfants et les jeunes, plus que de leur place dans l'Histoire, il est question de leur rôle dans la société ». La production historique reflète les préoccupations en ce sens, préoccupations susceptibles d'être rangées en trois chapitres principaux, à savoir : « 1) la reproduction humaine et la situation de l'enfant dans son milieu, 2) l'éducation comme formation et contrôle social et politique, 3) l'insertion des enfants et des jeunes dans la cité, y compris par le travail et l'action politique ». Et, l'auteur d'ajouter : « A propos de chacun de ces trois chapitres il s'agit de situer les problèmes à l'aide de la bibliographie réunie que nous ne prétendons certes pas exhaustive ». Complétons, pour notre part, que cette bibliographie, bien que sélective, comporte toutefois 1147 titres. Elle figure, sous le nom de l'auteur et sous le titre de *Fichier bibliographique* à la fin de ce volume des « Actes » (cf. pp. 635—704) et s'avère un véritable instrument de travail pour celui qui désire avoir une vue d'ensemble du thème débattu.

Il est vraiment regrettable de ne pouvoir mentionner toutes les contributions d'un grand intérêt soit par les informations inédites qu'elles comportent, soit par la nouveauté des interprétations ou de leur approche. Notons aussi que bien que la plupart des dites contributions se rapportent surtout aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les références aux grandes périodes précédentes ne manquent pas, mettant en cause le Moyen-Âge occidental, ainsi que l'époque byzantine ou post-byzantine (notamment la période néohellénique dans l'espace grec et dans la diaspora — XVI<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles).

Certaines conclusions se dégagent des commentaires qui ont mis le point final à ces travaux. En voici quelques-uns : « Nous savons maintenant — dit Jacques Le Goff — que l'enfant est un nouvel objet de l'histoire ». Or, ajoute José Gentil Da Silva : « L'Histoire est aussi difficile, nécessite une et même plusieurs spécialisations... Spécialiste d'un moment historique, d'un aspect de la vie des gens, d'un type même de documentation », l'Historien risque de rester indéfiniment dans le champ des « solutions de courte vue. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, il nous faut faire la démarche qui nous a été proposée ici, s'intéresser à l'ensemble des explications et des expressions ».

Cette sorte de conclusions représentent en fait des ouvertures vers une recherche plus poussée. C'est ce que suggèrent aussi, dans un autre paragraphe, le commentaire de Jacques Le Goff : « Pourquoi l'enfant dans l'histoire? Quel a été le rôle de l'enfant dans l'histoire? Qu'est-ce que l'enfant apporte à l'historien, à la science historique ». Par ailleurs, le savant français ajoute : « Inclure l'enfant dans l'histoire, c'est changer le système historique, la compréhension que nous en avons, les explications que nous devons avoir à donner, et rechercher les fonctions de l'enfance et de la jeunesse dans l'histoire ». « Où et d'où l'enfant parle-t-il dans l'histoire? »

La remarque d'ordre plus général par laquelle Spyros Asdrachas clôt son commentaire s'avère une invite tout en donnant l'image des objectifs d'une telle réunion scientifique. Ses paroles méritent bien d'être reproduites pour finir notre pas trop succincte présentation : « L'histoire en tant qu'écriture n'est pas objective, l'historien sait pourtant quels sont les déterminismes qui ne permettent pas l'existence d'une historiographie objective — des déterminismes valant aussi bien pour lui-même que pour les témoins de l'histoire. C'est pourquoi il est amené à constituer un „dossier” le plus fourni possible, capable de faire face à l'exigence de savoir qu'à l'historien de mettre en valeur, de rendre opérante cette non-objectivité de l'historiographie, en la rendant à son tour objet de l'histoire. »

Un dernier mot pour souligner la grande portée de cette initiative des chercheurs grecs, par ailleurs si originale. Elle s'inscrit du reste sur une trajectoire traditionnelle de la pensée grecque, avec des racines remontant à l'Antiquité et s'avère déjà — dès ce bilan précoce — susceptibles de conduire à des résultats enrichissants pour l'historiographie, sans doute, mais aussi pour l'enseignement et l'activité pédagogique en général.

*Olga Cicanci*

## Notes de lecture

Rédigées par : ALEXANDRU DUȚU (A.D.); OCTAVIAN ILIESCU (O.I.); CONSTANTIN PETOLESCU (C.P.); DANIEL BARBU (D.B.); ROXANA SORESCU (R.S.); IACOB MĂRZA (I.M.); DAN BERINDEI (D. Br.); MILAN VANKU — BELGRADE (M.V.); CĂTĂLINA VELCULESCU (C. Ve.); ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); MUSTAFA MEHMED (M.M.); LIA BRAD-CHISACOF (L.B.-C.).

Publiées par les soins de Zamfira Mihail

ALEXANDRU ZUB, *Cunoaștere de sine și integrare* (Connaissance de soi et intégration), Iași, Editura Junimea, 1986, 279 p.

Ce recueil d'études réunit des communications données dans les universités européennes, des articles publiés dans les revues roumaines ou étrangères, des commentaires sur des livres publiés en Roumanie ou concernant les Roumains. Le livre nous permet de suivre la démarche historiographique d'un des plus doués explorateurs de la pensée historique contemporaine, ainsi que les grands thèmes de la recherche historique roumaine préoccupée par ce que Iorga nommait 'la place des Roumains dans l'histoire universelle'. L'auteur parlera des avatars de la dignité collective, de l'effort de tous ceux qui ont combattu les déformations du devenir du peuple roumain, et, en même temps, de l'écho à l'étranger des grands actes qui ont marqué ce devenir, comme l'union des principautés ou la guerre d'indépendance.

Alexandru Zub a divisé son exposé en quatre chapitres : temps et identité historique, sur la voie de la récupération, confluences et relations, efforts intégrateurs. Un résumé français facilitera l'accès du lecteur étranger à une matière dense et stimulante. Si le premier chapitre s'occupe de la durée, de la séric historique, de l'accélération du rythme et des réflexions sur le temps de Mircea Eliade, Vasile Pârvan ou Eminescu, le deuxième chapitre prendra en charge surtout le 19<sup>e</sup> siècle lorsque la Roumanie a pris sa place dans le concert des nations modernes. Les confluences saisies par l'auteur porteront en scène les étudiants roumains dans les universités européennes, les contacts avec la pensée de Herder ou de Buckle, la présence européenne de Xenopol. Le dernier chapitre englobe des réflexions sur des livres classiques de Paul Henry, Wilhelm Nyssen, Mathias Bernath, Emanuel Turczynski, Gheorghe Platon, Victor Papacostea, Nicolae Iorga et tant d'autres. Toutes les contributions historiographiques et d'histoire intellectuelle englobées dans ce volume présentent la naissance d'une identité collective et ses manifestations, telles qu'elles se dégagent d'une reconstitution autant exacte que possible et d'une comparaison constante avec les phénomènes apparus dans d'autres cultures sud-est européennes ou du continent dans son ensemble; de cette manière, les efforts locaux gagnent un surcroît d'intérêt, pendant que l'histoire européenne gagne une nouvelle dimension dans le miroir roumain.

A.D.

*Sozialgeschichte in Deutschland. Entwicklungen und Perspektiven im internationalen Zusammenhang.* Herausgegeben von WOLFGANG SCHIEDER und VOLKER SELLIN. Band III : Soziales Verhalten und soziale Aktionsformen in der Geschichte. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1987, 122 p.

Ce petit volume offre au lecteur une très utile image des orientations actuelles de l'historiographie sociale de la République Fédérale d'Allemagne, ainsi qu'une introduction de bonne qualité dans les tendances contemporaines de l'historiographie universelle, car le débat allemand

Rev. Études Sud-Est Europ., XXV, 4, p. 351—369, Bucarest, 1987

est toujours encadré dans la démarche générale des recherches les plus récentes. Si le premier volume de la série s'est occupé de l'histoire politique ou de l'histoire des concepts, et le deuxième de la démographie ou du nationalisme, ce troisième volume prend en charge cinq aspects de l'histoire sociale : la place de la religion, et surtout de la piété, dans l'histoire sociale (*Wolfgang Schieder*), le problème de la culture populaire avec des remarques pertinentes sur la formation d'une certaine image de la création populaire, utile dans un âpre débat idéologique, et qui devrait être complété par les réflexions récentes sur « la folklorisation du passé », dans le Sud-Est européen au siècle passé (*Hermann Bausinger*) l'importance qu'on doit accorder aux formes de protestation sociale (*Werner Giesselmann*), les succès et les défaillances de l'histoire de la vie quotidienne (*Peter Borscheid*) et la place de l'histoire des mentalités dans l'histoire sociale (*Volker Sellin*).

L'exposé du pr Sellin passe en revue les sources et les grands thèmes de cette histoire qui d'après sa pertinente remarque trouve son domaine privilégié dans les actes que les gens ont accompli avec la conviction qu'ils ne pouvaient agir autrement. Importantes sont les observations de l'auteur sur les rapports entre mentalités, comportement et idéologie, ainsi que sur l'ouverture offerte par l'étude des cultures populaires qui, d'un côté, a mis en lumière des comportements typiques et de l'autre côté a proposé une définition plus nuancée de la culture. Dans ce sens, nous rappelons que les contributions que nous avons fait paraître dans cette revue même (*Un débat : les mentalités collectives*, RESEE, 1980, 4) mettaient tout naturellement un fort accent sur les cultures populaires, justement parce que le Sud-Est européen offre un vaste champ de recherche à cette histoire et parce que le problème des cultures 'populaires' mérite une attention accrue afin de mieux démarquer ce qui appartient aux niveaux populaires de ce qui a fait partie des formes traditionnelles de la vie des sociétés d'antan. Parmi les grands thèmes de l'histoire des mentalités, Volker Sellin mentionne 'les manifestations symboliques' qui forment, sans doute, un domaine de choix de la recherche consacrée aux sociétés traditionnelles. Il faudrait y ajouter la recherche de l'image de l'autre qui occupe une place importante dans l'historiographie actuelle de la République Fédérale d'Allemagne et qui peut effectivement éclaircir le mécanisme des relations internationales : l'imagologie et l'outillage mental forment, selon nous, les deux grands pivots de l'histoire des mentalités (dans ce sens, notre article : *Mentalitätsgeschichte, Modelle, Kulturbeziehungen*, RESEE, 1985, 1, et notre contribution au *Festschrift Heinz Ischreyt*, Berlin, Ulrich Camen, 1982). A la Bibliographie, il faudrait ajouter les bilans très utiles de Rolf Reichardt. Cette histoire qui désire embrasser aussi bien la réalité objective que la réalité subjective a trouvé un subtile interprète dans la personne du professeur Sellin.

A.D.

VASILE DRĂGUȚ, *L'architecture dans les Pays Roumains au XVI<sup>e</sup> siècle dans la perspective des relations avec le monde ottoman*, \*Revue Roumaine d'Histoire de l'Art — Série Beaux-Arts\*, 23, 1986, p. 3—20.

Illustrations et relevés fournissent des preuves à l'appui d'un exposé qui démontre encore une fois la maîtrise du grand historien de l'art qui est Vasile Drăguț. L'auteur se penche sur les deux monuments qui ont ouvert une série dans l'architecture de la Valachie, l'église du monastère Dealu bâtie au début du 16<sup>e</sup> siècle par le prince Radu le Grand et l'église du monastère de Curtea de Argeș fondée et embellie par Neagoe Basarab entre 1512—1517. La conclusion découle de l'argumentation soutenue de l'auteur : « Un langage qui savait conserver la pensée la plus précieuse de Constantinople déchuë, mais en même temps, qui utilisait généreusement l'éclat des empereurs contemporains de l'Istanbul de la Sublime Porte. Autrement dit, il n'est pas question d'une attitude épigonique, de lamentation inutile pour ce qui ne peut plus être récupéré, mais d'une compréhension lucide du présent et de l'avenir. Contemporain de Selim Iavuz (le Sévère), celui qui réussissait à transformer l'Etat ottoman en un véritable empire universel, incorporant la Syrie, l'Egypte et récupérant les prérogatives du califat, Neagoe Basarab a voulu être le protecteur de tous les chrétiens de ce large empire—ce qu'il a prouvé par ses dons — et l'église d'Argeș devait être un témoignage facilement reconnaissable de sa grandeur ».

A.D.

*L'homme des Lumières et la découverte de l'autre*, Editions de l'Université de Bruxelles, 1985, 225 p.

Ce volume édité par Daniel Droixhe et Pol-P. Gossiaux réunit quelques communications données au VI<sup>e</sup> Congrès International des Lumières organisé à Bruxelles en 1983 dans la section consacrée à 'l'Européen et la découverte de l'autre'. Si la réflexion des Lumières sur l'homme et la nature a un caractère empirique, c'est parce qu'elle s'élabore « dans une sorte de vide épistémologique, celui laissé par l'effondrement des grandes métaphysique classiques, notamment du cartésianisme ». Trois sections offrent au lecteur une diversité captivante d'approches : Anthropologie des Lumières, Signes et langage, Voyages et rencontres. Un choix qui devrait être complété par des études aptes à nous offrir une réponse claire à la question qui se prolonge dans les siècles suivants : de quelle 'Europe' s'agit-il lorsque les 'Européens' parlent de 'l'autre' ?

A.D.

*Bolletino dell'Associazione degli Storici Europei*, Roma, I, 1987, 1, marzo, p. 113—198

Ce premier fascicule du Bulletin de l'Association des Historiens Européens, fondée au Congrès des Sciences historiques de Stuttgart, vient de paraître en tant que partie finale de la revue « *Critica storica* » dirigée par le professeur ARMANDO SAITTA, président de la nouvelle Association. Les premières pages annoncent le projet d'une revue autonome et reproduisent la lettre circulaire du président concernant l'organisation du premier Congrès de l'Association en 1989 avec un thème directement lié à cette date : l'historiographie de la Révolution Française. Suivent une étude du regretté Heinrich Lutz et des relations sur un congrès d'études étrusques, un problème d'histoire espagnole, un bilan très intéressant de Frédéric Mauro sur l'historiographie contemporaine française. Armando Saitta publie une lettre de Friedrich Meinecke à Federico Chabod, pendant que Hebe Carmen Pelosi signale la création d'une Association des professeurs d'histoire européenne en Argentine. La 'Biblioteca dell 'A.S.E.' présente des livres et articles récents qui couvriront, sans doute, à l'avenir l'Europe entière, ce continent où se sont développées les civilisations ayant un fort rayonnement et les civilisations qui se sont repliées sur les valeurs élaborées dans le monde méditerranéen tout en facilitant les connexions intellectuelles. Un 'cordiale saluto' à ce premier fascicule !

A.D.

ELIZABETH L. EISENSTEIN, *The Printing Revolution in Early Modern Europe*, Cambridge University Press, 1984, 297 p.

Cette édition abrégée d'un grand livre — *The Printing Press as an Agent of Change* — offre au lecteur la possibilité de survoler l'histoire culturelle européenne — et surtout occidentale — sur les traces de l'histoire du livre. Car le livre n'est plus regardé par E. Eisenstein comme un objet, mais comme une force agissante qui a mis en mouvement la pensée et l'action humaine. L'auteur s'occupe surtout des transformations intervenues après l'invention de Gutenberg dans la culture écrite, sans négliger le gros problème du passage de la culture orale à la culture écrite. Sur ce trajet, l'auteur parle, en faisant sienne une analyse de Raymond Williams (que nous avons utilisée lorsque nous avons décrit l'évolution du mouvement intellectuel sud-est européen aux 16<sup>e</sup>—18<sup>e</sup> siècles), d'une 'longue révolution' et non pas d'une transformation subite qui a atteint son point final à l'époque contemporaine, comme le voulait le regretté McLuhan. L'auteur se penche sur les débuts de ce long processus intellectuel et matériel, définit quelques aspects essentiels de la culture imprimée par rapport à la culture manuscrite et décrit la floraison de la république des lettres bénéficiaire en titre de la multiplication des copies et des versions de plus en plus variées. Le livre est un ferment, selon la formule de Lucien Febvre, et il agit, en premier lieu, sur ceux qui pensent. Dans ce sens, l'imprimerie a conféré intermittence à la Renaissance classique (jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle quand le modèle antique est entré en déclin), a impulsé la Réforme, a soutenu l'affirmation de la science moderne. Les conclusions qui se dégagent de cette exploration intelligente de la vie intellectuelle européenne devraient être complétées par les données offertes par l'histoire du livre dans le Sud-Est européen où le livre manuscrit a joui de prestige jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle. Naturellement, les centres typographiques ont

joué un rôle de premier ordre dans l'impulsion de la vie culturelle et sociale, partout en Europe, mais l'orientation vers la réalité concrète, sur les côtes de l'Atlantique, a déterminé un mouvement que l'imprimerie elle seule ne saurait expliquer dans son entier ; dans ce sens, le déplacement du centre de gravité de l'activité typographique de Venise, où des livres grecs et sud-slaves étaient imprimés à un rythme constant, vers Amsterdam (problème signalé à la page 261) ne saurait être détaché du démarrage de l'Europe occidentale vers l'Atlantique. Ce déplacement de l'axe intellectuelle et commerciale de la Méditerranée vers l'Atlantique a eu de profondes conséquences sur le Sud-Est européen.

L'auteur domine parfaitement la matière et ne se laisse pas entraînée par des formules attrayantes mais simplistes : cette longue révolution n'est pas un passage de la civilisation de l'image vers la civilisation du mot et il est clair que la révolution n'est pas encore achevée. Il est important d'ajouter que les conclusions avancées dans ce beau livre, concernant surtout les convictions profondes et l'évolution des sciences, ont été complétées par un dense chapitre sur la révolution provoquée dans la vie sociale et politique (*On revolution and the printed word* dans *Revolution in History*, Cambridge University Press, 1986, p. 186—205) et qui pourrait être aisément complété par le rôle des feuilles volantes, des almanachs dans les mouvements révolutionnaires du Sud-Est européen. Ajoutons que le Cercle d'études de Lüneburg a accordé une attention accrue au livre et au périodique lorsque la discussion a pris en charge l'époque de profondes transformations mentales, les Lumières, dans le Centre et le Sud-Est de l'Europe (voir les volumes *Buch- und Verlagswesen*, 1977, et *Zeitschriften und Zeitungen*, 1986, ce dernier commenté dans ce fascicule même).

Elizabeth Eisenstein nous recommande de revenir toujours aux débuts de cette longue révolution : elle a parlé de 'the Advent of Printing' au colloque d'Athènes sur *Le livre dans les sociétés préindustrielles*, 1982. Son jugement est toujours nuancé et soutenu par des illustrations d'une qualité magnifique découvertes dans les trésors de la Folger Library ; une bibliographie commentée complète ce livre incitant et érudit, solide et novateur sans ostentation. C'est en partant de telles acquisitions qu'on pourra mesurer de nouveau les traditions et les innovations européennes, car le livre a été surtout porteur d'idées et de concepts qui n'ont pas eu toujours la même densité.

A.D.

MICHAEL HERZFELD, *Ours Once More. Folklore, Ideology and the Making of Modern Greece*. Pella Publishing Company, New York, 1986, X + 197 p.

C'est en partant des anthologies de littérature populaire et des études de folklore que Michael Herzfeld refait les liaisons entre folklorisme et idéologie, entre l'image du passé et les buts politiques du nouvel Etat grec. Foscolo, Fauriel, Tommaseo, qui travaillent sous l'influence des idées de Vico, ouvrent un débat animé par les répliques grecques d'un Georges Evlambios ou d'un Andonios Manousos ; Spyridon Zambelios consolida ce domaine en donnant statut aux recherches qui mettaient en lumière une continuité culturelle et une vocation européenne. Un bel chapitre est dédié à Dora d'Istria qui impulsionna les analyses comparées, tout en relevant l'importance de la lutte menée par les 'kleftes' ; les discussions autour de ces combattants pour la liberté ont mis un fort accent sur la langue dans laquelle leurs chants s'étaient perpétués, ce qui donna l'occasion à quelques spécialistes d'avancer la thèse simpliste que les Aroumains avaient une conscience grecque parce que leurs chants étaient en grec ! (p. 73) D'ailleurs l'insistance sur les 'kleftes' répondait à trois préoccupations des partisans de l'idéologie 'Hellène' : la formation d'une belle ascendance, d'une identité culturelle, d'un fondement qui assurait l'assimilation des minorités ethniques (p. 75). La thèse de Fallmerayer enflamma les débats sur la continuité et l'auteur insiste sur la réponse de Michel Lelekos et sur celle d'Emanuel Vivilakis, ainsi que sur l'œuvre de Nikolaos Politis qui fonda la 'laographie'. Très suggestives sont les remarques de Michael Herzfeld sur l'irréductibilité des folkloristes grecs et sur l'adaptation du dernier vers d'une lamentation sur la chute de Constantinople dans laquelle l'espoir entretenu par les partisans de la 'Grande Idée' recevait la confirmation des spécialistes. Le folklore a soutenu les aspirations nationales dans deux directions : dans celle préconisée par les 'Hellènes' qui regardaient le phénomène culturel grec de l'angle occidental et soutenaient que l'Europe entière devait son identité au phénomène grec ou bien dans celle adoptée par les 'Romii' qui accentuaient les mérites de Byzance et encourageaient l'esprit critique. Cette distinction faite par l'auteur au début de son exposé résulte de l'emploi fait du folklore



par les spécialistes qui étaient fascinés par la civilisation européenne (« an outward-directed conformity to international expectations about the national image ») ou par le passé qui avait structuré les qualités d'un esprit collectif (« an inward-looking, self-critical collective appraisal »).

Dense et stimulant, ce livre nous restitue un aspect important d'un phénomène qui ne se cantonne pas en Grèce seulement ; car l'orientation vers le folklore et le débat entre 'modernistes' et 'traditionalistes' peuvent être décélés dans les autres cultures sud-est européennes (sur le débat roumain concernant 'l'imitation' des formes occidentales quelques données dans notre livre *European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture*, 1981, et dans l'article *Modèle ou dialogue ?* à paraître dans la revue « Œuvres et critiques »). Au moment où les cultures sud-est européennes ont rejeté l'ancien régime, elles ont récupéré la culture orale et les productions qui provenaient du milieu 'non vicié' du village (ce que Franco Venturi nomme « la folclorizzazione del passato » in *Settecento riformatore*, III, 1979). Or, il faut se rappeler que partout en Europe les intellectuels découvraient à ce moment 'le peuple' (dans ce sens, voir surtout Peter Burke, *Popular Culture in Early Modern Europe*, 1978). La 'laographie' s'insère dans un mouvement européen qui dans le Sud-Est européen adopte des formes insolites, accentuées en Grèce par le poids du passé et les aspirations vers la liberté d'un peuple qui soutenait ses droits en faisant appel aux ancêtres.

A.D.

*Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa.* Herausgegeben von JADRAN FERLUGA, MANFRED HELLMANN, FRANK KÄMPFER, HERBERT LUDAT, KLAUS ZERNACK. Redaktion : ATHANASIOS A. FOURLAS, ANASTASIOS A. KATSAKAKIS. Serie B Griechische Namen bis 1025, Band II, Lieferung 4 Αλυερότου νήσος—Αλβανοί Franz Steiner Verlag GmbH, Wiesbaden, 1982, pp. 69—128.

Le quatrième fascicule du II<sup>e</sup> volume consacré au Glossaire pour l'Histoire du Haut Moyen Age en Europe de l'Est nous présente trois catégories de noms propres grecs, à savoir : noms de personnes, noms ethniques et toponymes, qui sont les plus nombreux. La manière de les traiter respecte rigoureusement le schéma suivant : le nom grec ; son identification sommaire, mais précise ; exposé concernant quatre divisions : 1. reproduction des variantes linguistiques du terme respectif dans diverses sources (si tel en est le cas) ; 2. reproduction de passages entiers tirés des sources où l'on fait mention du terme respectif ; 3. renvois à d'autres voix en rapport avec le terme respectif et 4. bibliographie moderne se rapportant à la voix respective, bien mise au courant (on y trouve souvent des titres publiés en 1980 et 1981).

Dans le cadre ainsi délimité, c'est sans doute la voix ΑΙΜΟΣ (Haimos/ Haemus) qui bénéficie de la plus riche documentation, comme d'ailleurs il fallait s'y attendre (montagnes, cap et ville homonymes, p. 77—89, auteur : Anastasios A. Katsanakis). Deux noms de personnes ont particulièrement retenu notre attention : Akoum, général byzantin (vers 539 ; p. 97—98, auteur : Evangelos K. Kyriakis) et Alathar, magister militum (vers 513 ; p. 105, du même auteur), tous les deux Huns d'origine, entrés au service de l'empire byzantin.

O.I.

NICOLAS OIKONOMIDES, *A Collection of Dated Byzantine Lead Seals.* Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C., 1986, 175 p., illus.

Cet ouvrage que son auteur appelle à plusieurs reprises, par modestie, un « booklet », représente en fait un véritable manuel ou plutôt, ce que l'on désigne en français sous le terme de « précis » de sigillographie byzantine. Il s'adresse en même temps aux spécialistes en matière, qui auront à leur disposition un précieux instrument de travail, mais aussi à des non-spécialistes, qui, se trouvant par hasard devant un plomb byzantin et désirant le déterminer même approximativement, pourront s'en servir pour obtenir une orientation générale.

Comme il déclare dans son introduction, l'auteur, en rédigeant cet ouvrage, s'est imposé deux limites. En premier lieu, il s'est borné à présenter un nombre assez réduit de sceaux byzantins, mais bénéficiant tous, sans aucune exception, d'une datation absolument certaine.

En second lieu, en tant que spécialiste intéressé surtout à l'épigraphie grecque, il a rassemblé dans son catalogue seulement les sceaux byzantins dont la légende est rédigée en grec. Sont par conséquent exclus de ce catalogue tous les sceaux byzantins à la légende latine ou en caractères gréco-latins.

Compte tenu de ces délimitations, l'ouvrage de M. Oikonomidès comprend la description de 161 sceaux de plomb byzantins dont le plus ancien remonte très probablement au règne de Justinien I<sup>er</sup> — n° 1, sceau d'Eutychios, patriarche de Constantinople (552—565 ; son second patriarcat date de 577—582), tandis que le plus récent date des dernières années de l'empire byzantin — n° 161, sceau de Grégorios III, patriarche de Constantinople (1444—1448). D'après la qualité de leurs titulaires, ces sceaux appartiennent aux catégories suivantes :

a) empereurs (57, Constantin VII et Zoé, env. 914—919 ; 132, Jean Comnène Ducas, Thessalonique, env. 1240—1242 ; 135, Théodore II Ducas Lascaris, Nicée (1254—1258) ; impératrices (48 A, Théodora Augusta, femme de Théophile, 830—842) ; autres membres divers de la famille impériale (assez nombreux) :

b) grands dignitaires en charge au Palais Impérial ou dans l'administration civile et militaire ;

c) patriarches : de Constantinople (1, 43, 45, 49—54, 74—76, 84, 88, 100, 115, 121, 125, 133, 137, 141, 143, 147, 150, 152—161) ; d'Antioche (16, 87, 99, 131) : archevêques (35, 37, 66) et métropolitains (129) de Thessalonique ; métropolitains d'Athènes (56, 77, 118, 120), Crète (78), Cyzique (79), Serrès (96), Néocésarée (94) et Smyrne (140) ; autres membres du clergé.

La plupart de ces sceaux ont été déjà publiés antérieurement par divers auteurs ; quelques uns (56, 80, 93, 155) représentent des exemplaires inédits de sceaux déjà publiés ; enfin, un nombre de sept plombs (3, 6, 20, 48 A, 82, 94 et 95) sont absolument inédits. Signalons notamment le sceau n° 95 dont le titulaire est Nestor, « homme de l'empereur Ducas » (c'est ainsi qu'il se présente, dans la légende revers) : l'auteur date ce sceau des années 1068—1071 et l'attribue à Nestor, le futur vestarque et katépanô de Dristra (1072—1073) : par conséquent, la légende devait désigner Michel VII Ducas, pendant le règne de Romain IV Diogène (1068—1071). A propos de ce personnage, l'auteur se rapporte à l'ouvrage de Petre Diaconu, *Les Petchenègues au Bas-Danube*. Bucarest, 1970, p. 103—109.

A la fin du recueil, l'auteur présente un nombre de critères susceptibles de faciliter la datation des sceaux byzantins : critères d'ordre typologique, stylistique et épigraphique, critères généraux, abréviations usuelles etc. (p. 151—165). Cinq tables (p. 165—169) montrent les diverses particularités des signes et des lettres, depuis le VI<sup>e</sup> jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, que l'on retrouve au champ et dans la légende des sceaux publiés dans ce recueil. Un index des noms de personnes et de lieux, ainsi que des titres rencontrés dans la description des sceaux rend très facile la consultation de ce précieux ouvrage.

Remarquons, avant de terminer ce bref compte rendu, le procédé tout à fait moderne adopté pour l'impression de ce volume, procédé qui élimine complètement le risque faire glisser d'éventuelles fautes et réduit en même temps les coûts de l'impression.

O.I.

ANNA et JARO ŠAŠEL, *Inscriptiones Latinae quae in Jugoslavia inter annos MCMLXX et MCMLXX repertae et editae sunt* (Razprave narodnega Muzeja v Ljubljani — Dissertations Musei Nationalis Labacensis), Ljubljana, 242 p. + 1 carte.

Après *Antike Inschriften aus Jugoslaviën*, I (Noricum und Pannonia Superior), Zagreb 1938, publié par V. Hoffiller et B. Saria, les inscriptions découvertes sur le territoire de la R.S.F. de Yougoslavie entre 1940—1960 ont été présentées par les mêmes auteurs, *Inscriptiones Latinae quae in Jugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt*, Ljubljana, 1963 (recueil qui a omis quelques inscriptions publiées dans d'autres publications, dont les auteurs font mention dans la préface, p. 7). Les mêmes épigraphistes érudits présentent dans ce volume les inscriptions découvertes et publiées entre 1960—1970, avec la mention que certaines, datant des découvertes des années 1940—1960 y ont ajoutées ; il s'agit surtout de celles comprises dans « Vjesnik za arheologiju i historiju dalmatinsku ».

Le livre commence par une préface (*Prefatio*, p. 7—8), la liste des abréviations et des sigles utilisés dans la transcription et le comblement des lacunes des inscriptions (*Signorum et notarum explicatio*) (p. 9—11), suivi d'un corpus proprement-dit (p. 15—213), et finit par un *Indices* (p. 215—242).

Vu que de nos jours le territoire de la Yougoslavie comprend des parties qui étaient intégrées à plusieurs provinces romanes, les inscriptions sont groupées dans ces unités administratives antiques : Macedonia (p. 15—17, n<sup>os</sup> 452—458), Thracia (p. 21—23, n<sup>os</sup> 459—460), Moesia Superior (p. 27—60, n<sup>os</sup> 461—593 A), Dalmatia (p. 63—165, n<sup>os</sup> 594—1034), Pannonia Inferior (p. 159—197, n<sup>os</sup> 1035—1177), Noricum (p. 201—206, n<sup>os</sup> 1178—1198) et, enfin, quelques inscriptions de la zone d'Histria (p. 209—213, n<sup>os</sup> 1199—1222; v. précisions p. 207). En échange, les inscriptions du Banat yougoslave sont présentées par Milena Dušanić dans le volume III, fasc. 1 des *Inscriptiile Daciei romane* (IDR), Bucarest, 1977, p. 30—39, 249). Dans le cadre des divisions antiques mentionnées, les inscriptions sont présentées par localités : le nom antique, s'il est connu, est écrit en majuscules suivi par la dénomination actuelle en caractères minuscules (avec un bref renvoi bibliographique).

La présentation de chaque inscription comprend les éléments suivants : catégorie du monument, dimensions, circonstances de sa découverte, emplacement actuel (musée, collection etc.), bibliographie ; suit la transcription de l'inscription avec les comblements de rigueur et un bref commentaire historique, épigraphique et onomastique, selon les nécessités. Les inscriptions sont numérotées en continuation du fascicule consacré aux années 1940—1960 (nos 1—451).

Le rassemblement des inscriptions de Yougoslavie présente une importance particulière pour l'étude des multiples aspects concernant l'histoire illyrienne romaine et la romanité orientale. La portée de ce recueil sera encore longtemps valable, même si les inscriptions antiques commencent d'être groupées dans des recueils exhaustifs, voir le cas de la Moesia Superior (Miroslava Mirković et Slobodan Dušanić, *Inscriptions de la Mesie Supérieure, I. Singidunum et le nord-ouest de la province*, Belgrade, 1976).

De nombreuses inscriptions invitent à la réflexion et il y en a qui se rapportent, directement ou non, à l'histoire de la Dacie romaine. Ainsi, mentionnons comme particulièrement importantes : l'inscription découverte à Karataš, n<sup>o</sup> 468, qui rappelle que dans l'année 101 l'Empereur Trajan *ob periculum cataractarum derivato flumine tutam Danuvi navigationem fecit* ; — 469, inscription de Tekija (Transdierna) dédiée au *Genio sancto pa[tri]erno* // *Daciarum*, qui date de la période ayant suivi la réforme administrative de Marcus Aurelius ; elle s'ajoute à la série d'inscriptions externes concernant l'histoire de la Dacie qui, même après avoir été publiée en 1962, n'a pas été insérée par A. Dobo dans son recueil *Inscriptiones extra fines Pannoniae Daciaeque repertae ad res earundem provinciarum pertinentes*, Budapest, 1975), sans exclure l'hypothèse d'une provenance de la Dacie et d'un déplacement au delà du Danube.

- 572—573 autels (de Timacum Minus) dédiés à Jupiter Cohortalis, connu aussi à Drobeta (IDR, II, 21 b) ; les auteurs présentent (n<sup>o</sup> 573) aussi une bibliographie concernant des découvertes épigraphiques qui confirment cet évènement de Jupiter.
- 602 : pour la forme *libies* (au lieu de *libens*), cf. *libiis votu* d'une inscription d'Apulum (Latomus, XXXIV, 1975, 1, p. 209—211).
- 1 038 : pour *questionarius*, voir la note brève de Yann Le Bohec, in « *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* », 36, 1979, p. 226—227.
- 1 052 : l'inscription a été présentée aussi in *Ann Ep*, 1968, 432.
- 1 134 : inscription votive écrite par un centurion de la légion XIII Gemina, attribuée par les auteurs, fort probablement à l'époque de Gallienus, quand un détachement de la Légion cantonnait à Poetovio.

D'une grande portée sont les *Indices* qui comprennent : *Nomina virorum et mulierum* (p. 217—223) ; *Cognomina* (p. 223—228) ; *Imperatores et domus eorum* (p. 228—230), *Consules* (p. 230) ; *Res publica populi Romani (honores, vectigalia, rationes)* (p. 230—231) ; *Res militaris (cohortes praetoriae, cohortes urbanae, equites singulares Augusti, alae, cohortes, classis, munera militaria)* (p. 231—232) ; *Religio* (p. 233—234) ; *Tribus Romanae* (p. 234—235) ; *Res municipalis* (p. 235—236) ; *Varia* (p. 236—238) ; *Comparatio numerorum* (p. 238—239 : avec CIL, III et *Ann Ep*) ; *Recessus locorum recentiorum* (p. 239—242 : le nom actuel des localités (ordre alphabétique) dans lesquelles ont été faites des découvertes épigraphiques).

Il convient de souligner, encore une fois, la valeur particulière de ce recueil pour les études d'épigraphie et d'histoire antique qui ne trouvent d'égal que dans l'expression claire, en langue latine qui, même si placée à ce moment sur un plan secondaire de la communication humaine, reste vivante dans la conscience des scientifiques et de tous ceux qui aiment la civilisation classique.

C.P.

ZACHARIAS N. TSIRPANLIS, «Κατάστιχο ἐκκλησιῶν καὶ μοναστηριῶν τοῦ Κοινοῦ» (1248—1548). Συμβολὴ εἰς τὴ μελέτη τῶν Πολιτείας καὶ Ἐκκλησίας εἰς τὴ βενετοκρατούμενη Κρήτη, Joannina 1985, 490 p. + 2 cartes + 3 planches (dans le texte)

Par l'édition du *Catasticum ecclesiarum et monasteriorum Communis* (Archivio di Stato di Venezia — Duca di Candia, busta 13 (Culto), 1<sup>er</sup> cahier), le professeur Zacharias Tsirpanlis apporte une contribution singulièrement importante à l'étude de la Vénétocratie en Crète.

La première partie de l'ouvrage, après une présentation de la structure, du prototype et des copies du Registre des églises et des monastères de la Commune (p. 17—32), offre une classification des témoignages du Registre (p. 32—118), en passant en revue le statut des ecclésiastiques grecs, le sort des monastères impériaux, les questions financières, les églises de la ville de Candie et des villages de la Paracandia (estimations sur le tremblement de terre de 1303, leurs dimensions, les fondateurs et les rénovateurs, les devoirs envers l'archevêque latin, les prébendes des Latins), les renseignements sur la vie quotidienne (urbanisme et urbanisation, métiers, salaires, train de vie); vient ensuite un exposé sur les méthodes d'édition du texte du Registre (p. 118—127).

La deuxième partie est représentée par le texte même du *Catasticum* (p. 131—343). Y sont publiés, avec une parfaite acribie et un contrôle scientifique toujours rigoureux, 289 documents datant de 1248 à 1548. Les résumés (en grec et en ordre chronologique) des documents et leur classification chronologique avec des indications concernant les archives et la bibliographie, forment une riche et utile annexe (p. 347—401).

La bibliographie (p. 403—407) et plusieurs indices (de la première partie, p. 409—428; du texte du Registre, p. 429—485: des mots grecs du *Catasticum*, p. 486; des villages et des autres noms de lieu de Crète non identifiés, p. 487—488) se trouvent à la fin de ce précieux livre.

Je crois qu'il est utile de signaler deux aspects qui ne seront peut-être pas dépourvus d'intérêt pour les historiens roumains. D'abord les personnes avec le surnom «le valaque», dont la signification est à rechercher: Blacus Jani (n° 122<sub>I</sub>), Vlacho Antonius (n° 72), Vlacho / Blacus Costa (n° 212<sub>II</sub>, 213<sub>II</sub>), Vlacho Petrus (n° 196<sub>I,II</sub>), Vlachus Georgius (n° 121<sub>I</sub>) et Vlacho Iohannes (n° 122<sub>J</sub>). Secondement, les formules de l'union ecclésiastique qui sont en mesure de servir au rassemblement d'un dossier sur les rapports des roumains de Transylvanie avec Rome, avant et après Florence: a) 1322, 2. IX., il est question d'un clerc grec «ordinatus per episcopum Grecum in insula Cipri, obdientem Romane Ecclesie» (n° 242, p. 306), b) 1497, 4. IV. formule d'ordination d'un prêtre uni avec Rome: «Coram reverendissimo domino archiepiscopo, ad instantiam magnifici domini P. Dandulo, quondam magnifici domini Marci, constitutus Nicolaus Dorianus; de casali Miliarisi, districtus Beluederi, habuit licentiam a prefato reverendissimo archiepiscopo consecrandi sc papatem; iuravitque more grece super imaginem Virginis Marie sc omnia observaturum et facturum, prout in Concilio Florentino constitutum est, et memoriam facere de Sanctissimo Domino Nostro Domino Alexandro, Papa VJ<sup>o</sup>, et credere omnia, que sancta mater, sancta Ecclesia Romana...» (n° 277, p. 336), v. aussi les n° 272, 273, 274, 275, 276, 279, 280, 281, 288. («papas Nicolaus Bono, filius Luce, dicti Cochino, de Marula», peintre de son métier, p. 342), 289.

D.B.

ALEXANDRU DUȚU, *Humanisme, Baroque, Lumières: l'exemple roumain*, Bucarest, Editura științifică și enciclopedică, 1984, 146 p.

L'auteur reprend dans ce petit livre l'idée qui a nourri ses explorations dans le phénomène culturel roumain et qui constitue, en même temps, son apport à la méthodologie du comparatisme: un événement culturel et d'autant plus un style seront mieux saisis dès que l'analyste essaiera de découvrir 'la mentalité spécifique' dont ils sont issus. La méthode classique du comparatisme s'avère insuffisante, puisque le comparatiste passera outre l'étape de l'identification des sources et celle qui dévoile les voies adoptées par les nouvelles idées et formes, pour surprendre la signification de l'événement ou du style par rapport à la mentalité préexistente. L'élément spécifique devient tout aussi important que l'élément commun, général. Les chapitres de la nouvelle synthèse d'Alexandre Duțu se proposent de mettre en lumière ce dialogue: Contacts culturels et évolution des mentalités, Humanisme et baroque européen — unité et diversité, Lumières et modernisation socio-culturelle, La voix des lettrés. C'est dans

ce dernier chapitre que l'auteur récapitule quelques idées majeures des humanistes roumains et des penseurs éclairés et qui dévoilent une démarche originale dans le mouvement des idées qui a traversé le Sud-Est européen à partir du milieu du 17<sup>e</sup> siècle et jusque vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle : 'L'éloge de l'Antiquité et des vertus civiques', 'Translatio studii et l'image de l'Europe', 'La dignité des Roumains et la nuit des abus'. Sur ce trajet, cette dense synthèse fait ressortir un modèle culturel original sur lequel Byzance et le monde latin ont mis leurs empreintes.

R.S.

FRANCESCO GRISELINI, *Încercare de istorie politică și naturală a Banatului Timișoarei*. Prefață, traducere și note de Costin Feneșan, Timișoara, Ed. « Facla », 1984, 336 p. + [1] c.

Représentant typique des Lumières européennes, Francesco Grisellini est, de nouveau, au centre des préoccupations de l'historiographie roumaine, par la récente traduction de son ouvrage *Versuch einer politischen und natürlichen Geschichte des temesnarer Banats in Briefen an Standespersonen und Gelehrte* (Vienne, 1780). L'option de rendre au flux scientifique national une source historique précieuse est tout-à-fait justifiée, si l'on prend en considération le contenu dense d'idées et l'importance documentaire à valeur chronologique de *Încercare de istorie politică și naturală a Banatului Timișoarei*. Car cet ouvrage, qui porte l'empreinte indiscutable de l'esprit encyclopédique de l'auteur et prouve, évidemment de façon symbolique, la variété et les dimensions des préoccupations érudites au siècle des Lumières, reste, avant tout, une importante source pour la connaissance des réalités du Banat au XVIII<sup>e</sup> siècle, période de profondes transformations également pour les Roumains de l'ancienne province des Habsbourg.

La lecture des 9 lettres, qui constituent *Istoria politică a Banatului Timișoarei (Moravurile și obiceiurile popoarelor care locuiesc în această țară. Antichitățile care se mai află aici și în finururile învecinate atât de pe vremea romanilor cît și din timpul barbarilor)* (pp. 27—228) ainsi que celle des 12 lettres qui forment la deuxième partie de l'ouvrage, *Istoria naturală a Banatului (Alcătuirea șesului. Munții, cu mineralele și fosilele lor. Apele termale și izvoarele din diferite părți, mai cu seamă renumitele Băi Herculane de lângă Mehadia)* (pp. 229—322) se révèle utile, et même passionante, non seulement pour l'homme de science avisé mais pour ceux qui aiment l'histoire nationale.

Au fond, selon la pertinente *Préface* signée par C. Feneșan, l'importance scientifique de l'ouvrage de Francesco Grisellini consiste non seulement dans le fait qu'il représente, par la forme de rédaction et surtout par le contenu, une source de connaissance sous de multiples aspects, de l'histoire des Roumains du Banat au siècle des Lumières, mais aussi dans l'intégration des certaines informations sur l'histoire politique et naturelle du Banat dans le circuit scientifique européen, grâce à la forme épistolaire choisie par l'auteur. On retient parmi les destinataires des lettres des différents érudits, des gens politiques et militaires : Ioan de Soro, le commandant de la ville et de la cité Timișoara ; Girolanio Tiraboschi, linguiste de taille européenne ; Karl von Firmian, avec des préoccupations pour la conservation et la recherche des vestiges archéologiques ; le professeur d'histoire naturelle Domenico Lazzaro Spallanzani, auquel on doit de précieuses notes de voyage sur la Transylvanie (1785) ; le botaniste Gianantonio Scopoli.

Conçu, rédigé et imprimé par l'auteur comme résultat concret d'une certaine politique culturelle promue constamment par les cercles officiels des Habsbourg, vis-à-vis de l'importance politique, économique, militaire et culturelle du Banat dans le système des provinces ressortissantes à la couronne des Habsbourg, l'ouvrage d'histoire politique et naturelle du Banat dû à Francesco Grisellini justifie l'opinion autorisée de C. Feneșan, le signataire de la fluide traduction : « Il y a des livres qui s'imposent dès leur apparition parmi ceux qui sont considérés, à juste titre, classiques, tant grâce aux voies ouvertes dans un certain domaine de la recherche scientifique, que grâce à la richesse de l'information, ou à l'originalité des interprétations. Un tel livre de référence a été et restera sans doute, cette *Încercare de istorie politică și naturală a Banatului Timișoarei*, né du talent et de l'érudition du savant italien Francesco Grisellini, représentant distingué des polyhistoriens du siècle des Lumières, pénétrés de l'esprit générique caractéristique au courant créé par la Grande Encyclopédie Française » (*Préface*, p. 5).

I. M.



HARALD HEPPNER, *Österreich und die Donaufürstentümer, 1774—1812. Ein Beitrag zur habsburgischen Südosteuropapolitik*, Graz, 1984, 240 p.

Le livre de Harald Heppner est consacré non seulement à l'évolution de la politique de l'Autriche à l'égard des Principautés danubiennes, mais aussi aux rapports des deux empires chrétiens de la zone quant à leur expansion vers le Danube et les Balkans. Efforts afin de conclure un traité commercial avec la Porte, intérêts économiques dans les Principautés, premières tentatives pour assumer la navigation danubienne « moderne » sur tout le parcours du fleuve et ensuite la création du consulat d'Autriche dans les Principautés en 1782 — une année après la reconnaissance du premier agent russe — caractérisent les actions autrichiennes dans les pays du Bas-Danube pendant le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup>. Certes, à ces actions ayant une note dominante économique s'ajoutait l'expansion territoriale, concrétisée dans l'occupation de la Bukovine pour un long laps de temps (1775—1918 !). Harald Heppner attache, à juste raison, une attention particulière au problème de la création du consulat, véritable tête-de-pont de l'Autriche dans les Principautés roumaines ; d'ailleurs, à partir de 1791, le consulat a été « doublé », les représentants de l'Autriche ayant leurs sièges tant à Bucarest qu'à Jassy. Ils remplissaient des fonctions politiques (ils devaient informer sur « le comportement de la Russie et de la Porte » — p. 32—33) et économiques et étaient tenus à défendre les droits des sujets et des protégés de l'Empire dans les Principautés. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, se posa aussi le problème de la surveillance des réfugiés polonais et pendant presque toute la période étudiée par Heppner celle de la récupération des déserteurs réfugiés surtout en Moldavie, mais aussi des paysans roumains qui passaient en grand nombre la frontière transylvaine dans les Principautés.

En 1787—1791 l'Autriche s'impliqua pour la dernière fois dans une guerre contre l'Empire ottoman, espérant obtenir la forteresse de Hotin — anciennement édiflée par les Moldaves et ensuite occupée par les Turcs qui encerclèrent ainsi d'un côté cette principauté et d'une autre obtinrent une position militaire avancée envers la Pologne, l'Autriche et la Russie — et la Petite Valachie (qu'elle avait occupée pendant deux décennies dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle). Elle dut renoncer à ces aspirations lors de la conclusion de la paix en 1791. Par ailleurs, la pression des événements révolutionnaires de France, ainsi que la force de la Russie, mais aussi l'activité dynamique des réfugiés polonais dans les Principautés roumaines posèrent des problèmes difficiles à l'Empire autrichien. La Russie surtout paralysait les actions de celui-ci non seulement en Moldavie et en Valachie, mais encore son expansion vers la Serbie.

Harald Heppner consacre le dernier et le plus ample chapitre de son livre à l'analyse de la politique autrichienne dans les Principautés roumaines pendant la guerre russo-turque de 1806—1812 et l'occupation de ces pays par l'armée russe. Il y eut aussi des plans concernant leur annexion par l'Empire autrichien, mais, réaliste, Vienne se contenta d'empêcher leur annexion par la Russie, préférant leur maintien sous la suzeraineté ottomane. Il est vrai qu'on parla également vers 1808 d'un « partage » russo-autrichien des territoires supposés en voie d'être enlevés aux Turcs, quoique Harald Heppner croit, dirait-on à juste raison, qu'il s'agissait plutôt d'une tentative de Stadion de connaître par l'intermédiaire de ces plans les intentions de la Russie, ce qui n'empêchait pas l'Autriche de continuer à désirer une annexion en sa faveur de la Petite Valachie. De toute manière, en 1809—1810 lorsque le tsar manifesta ouvertement ses velléités d'annexer les Principautés roumaines, l'Autriche refusa de reconnaître la matérialisation de ces intentions avant qu'elles soient confirmées dans un traité de paix avec la Porte. Les prétentions de la Russie tsariste concernant les Principautés furent limitées par la force des choses et surtout par la menace de la France napoléonienne. Renonçant à la Valachie, ensuite à la Moldavie de l'ouest de la rivière du Scyth, la Russie se résigna à garder la partie est de la Moldavie, la Bessarabie, ce qui contenta toutefois l'Autriche, car la paix de Bucarest eut pour effet le retrait des armées russes des Principautés.

Harald Heppner soutient qu'inquiétée par l'avance russe vers le Danube, l'Autriche voulait transformer les Principautés en Etats-tampons, mais non pas en favorisant leur unification (idée non agréée à Vienne). Nous ne sommes pas d'accord avec l'opinion de l'auteur que Vienne était convaincue qu'un nouveau Etat unifié risquait d'être trop faible. Pourquoi un Etat unifié aurait été plus faible que deux principautés séparées ? En échange, il a raison lorsqu'il établit une étroite relation entre la politique et les inquiétudes autrichiennes face à la puissante expansion de la Russie.

L'auteur a largement puisé aux sources diplomatiques autrichiennes et fait appel à la bibliographie russe et soviétique et roumaine, tout en favorisant les sources et interprétations autrichiennes. Mais ce qu'on peut lui reprocher, c'est l'insuffisante approche du *sujet* — des Roumains, qui sont considérés tantôt russophiles, tantôt turcophiles, tantôt austrophiles, un

ballancement qui occulte les tendances constantes vers la modification du statut politique des principautés ; lorsqu'ils demandaient la protection d'une puissance ou d'une autre les Roumains étaient animés du désir de conquérir progressivement la libération entière du pays.

L'auteur omet de mentionner et d'utiliser les nombreux mémoires et projets de réforme rédigés surtout pendant la fin de l'époque étudiée et où il aurait pu déchiffrer une attitude nuancée face aux grands empires, puisque même les « turcophiles » considéraient la présence ottomane un « moindre mal » et une solution provisoire. Quant aux positions austrophiles, l'auteur les accepte telles-qu'elles, sans se demander dans quelles circonstances elles furent adoptées et sans mesurer leur sincérité. Ajoutons que la Transylvanie est « pâlement » présente dans le livre, bien que les réelles dimensions de la *question roumaine* à l'époque ne sauraient être refaites qu'en partant de la présence des Habsbourg dans cette province roumaine. Mais au-delà de ces aspects, il faut reconnaître et relever l'apport méritoire de l'auteur à l'étude de la politique autrichienne vis-à-vis des pays du Bas-Danube, un travail soutenu par une érudite reconstitution historiographique.

D. Br.

DJORDJE MIKIĆ, *Austro-Ugarsku i inladoturci, 1908—1912*, Banjaluka, 1983, 362 p.

La révolution des Jeunes Turcs, mouvement qui s'était proposé la sauvegarde de la Turquie et sa modernisation est un thème qui fut traité dans de nombreux travaux à caractère spécial et, en même temps, dans d'autres travaux tenant à des domaines contigus. En ce qui concerne le présent volume, son auteur s'est rapporté surtout au thème principal, aux relations entre les Jeunes Turcs, notamment entre la Turquie impériale et sa voisine, l'Autriche-Hongrie. Fondé sur un riche matériau tiré des archives, inédits ou déjà publiés, sur les souvenirs des mémorialistes de même que sur une série de publications qui portaient sur ce sujet, l'auteur a jalonné les moments les plus importants sur une durée de quatre ans, de la période qui précéda l'éclatement des guerres balkaniques.

Par différence à la France et à l'Angleterre, mécontentes des relations de type féodal encore en place dans l'Empire ottoman, l'Autriche-Hongrie, tout au contraire, maintenait ce système, d'une part pour conserver de cette manière la Bosnie et l'Herzégovine et, d'autre part, pour assurer un marché à ses produits difficilement vendables sur le marché occidental, surtout qu'elle se trouvait dans l'impossibilité d'agir dans le sens d'une expansion de type colonialiste.

Or, au cours de quatre années mises en question, les événements ne se sont pas déroulés dans un rythme tout à fait égal : l'Autriche-Hongrie a été obligée de modifier, temporairement, son attitude vis-à-vis les Jeunes Turcs. A un moment donné, cette situation tourne sensiblement en faveur de l'Autriche, grâce à l'influence et aux concessions allemandes en Turquie.

Après un bref Avant-Propos et une Introduction qui s'occupe de la situation socio-politique de l'Empire ottoman à la fin du siècle passé et au début du XX<sup>e</sup> s. et donne un aperçu de la politique de l'Autriche-Hongrie dans ses rapports avec la Turquie, l'auteur structure son ouvrage en quatre chapitres.

Le premier, « La révolution des Jeunes Turcs et l'Autriche-Hongrie » étudie le développement de l'esprit révolutionnaire en Turquie jusqu'à la proclamation de la constitution ; l'auteur traite séparément le problème balkanique. Le chapitre suivant, « La monarchie des Habsbourg et les Jeunes Turcs dans la crise de l'annexion (1908—1909) », traite d'abord de la question du boycottage des Habsbourg par les Serbes, Albanais, Turcs pour aboutir à la signature d'un Protocole entre la Turquie et son voisin du nord, dans le problème de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. Le troisième chapitre porte sur l'amélioration des relations entre les Jeunes Turcs et l'Autriche-Hongrie jusqu'à la guerre tripolitaine. Une série de problèmes urgents ainsi que des aspects liés à la construction d'une voie ferrée dans les Balkans s'ajoutent à ce chapitre. Le quatrième, « L'affaiblissement du germanophilisme en Turquie et les relations entre les Jeunes Turcs et l'Autriche-Hongrie pendant la guerre italo-ottomane de Tripolis » traite des aspects qui portent sur l'effondrement du prestige de l'Autriche-Hongrie en Turquie, suite au renversement du pouvoir des Jeunes Turcs et à l'attitude de Vienne vis-à-vis les révoltes albanaises de 1912.

Un chapitre de conclusions, un résumé en anglais, une bibliographie et un registre de noms clôt ce volume.

La monographie de Djordje Mikić mérite l'attention des spécialistes car elle offre une mise au point chronologique des événements qui se sont produits — avec des chances inégales de victoire — pendant les quatre années ayant précédé un moment de l'histoire qui a conduit à des mutations importantes sur la carte politique de la Péninsule Balkanique.

M. V.

CONSTANTIN I. TURCU, IOAN VOICU, *Nicolae Titulescu și universul diplomației păcii*, București, Ed. Politică, 1984, 450 p.

Sans aucun doute, Nicolae Titulescu est une des personnalités de marque, non seulement de la diplomatie roumaine, mais aussi de la diplomatie mondiale de l'entre-deux-guerres. Les générations passées peuvent se rappeler que son nom était une permanence de la presse quotidienne de l'époque tandis que l'historiographie moderne, ne prêtant attention à cette époque que dans la dernière période, s'occupe maintenant à peine de la mise en lumière de cette figure si peu commune de la diplomatie mondiale.

Peut-être que l'activité diplomatique de ce Roumain, homme d'Etat représentatif, pourrait être résumée par une seule phrase extraite d'une lettre du 21 mai 1937 : « Nous sommes sortis victorieux de la guerre mais nous avons perdu la paix ». Tout commentaire en marge de cette assertion devient superflu, en perspective contemporaine, si l'on tient compte de la confusion qui a couvert l'Europe et le monde entier, confusion prévue par Titulescu à la veille des événements qui ont changé non seulement la carte de l'Europe, mais en égale mesure les relations économiques et la conception des hommes sur l'existence même.

Le volume mentionné plus haut comprend cinq chapitres. Le premier, qui porte sur la défense diplomatique, s'occupe des lois fondamentales de la diplomatie afin d'évaluer l'implication de Titulescu et sa contribution à la défense des intérêts roumains. Elle se réalisait par la mise en œuvre du principe du dialogue en tant qu'instrument de la collaboration entre des partenaires égaux. En même temps, Titulescu est présenté comme l'organisateur de l'apparat diplomatique roumain. Le deuxième, qui porte sur le caractère universel des relations d'amitié et de collaboration, traite en premier lieu du problème de la diplomatie bilatérale, moyen de connaissance et d'approchement entre les peuples ; l'on y continue avec le problème de la diplomatie multilatérale considérée comme une école de l'entente permanente. Les auteurs mettent en évidence les domaines prioritaires de l'activité diplomatique du ministre roumain des affaires étrangères.

Le troisième chapitre traite de la diplomatie et du droit de paix dans la conception de l'homme d'Etat roumain. Pour lui, une paix définitive représente le sommet de l'idéal diplomatique, tandis que le respect général des lois internationales est le fondement inébranlable de la paix. Fidèle à sa conception, il s'appuie sur l'application de la loi et repousse la force.

Le chapitre suivant s'occupe de la politique internationale conçue dans la longue durée : le cinquième porte sur la contemporanéité de certaines valeurs morales où les auteurs tâchent de jalonner la conception de N. Titulescu sur des principes éthiques.

Les pages 371—393 présentent les événements cruciaux de la vie et de l'œuvre du grand diplomate roumain. Une riche bibliographie clôt ce volume.

Les auteurs ont réussi de nous offrir un livre exceptionnel, utile non seulement pour les historiens qui s'occupent de l'activité du grand homme d'Etat N. Titulescu, mais aussi à la portée de tous ceux qui s'intéressent aux relations politiques internationales de l'entre-deux-guerres.

M. V.

FELIX KARLINGER, *Legendenforschung : Aufgaben und Ergebnisse*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1986, 126 S.

Schon von der ersten Seite des Buches an beginnt Felix Karlinger die von ihm verfolgten Ziele deutlich zu umreißen : „Es kann nur als ein Versuch gelten, einzelne wichtige Ergebnisse zu sammeln, bedeutende Forscher und Forschungen aufzuzählen, grundlegende Ansätze der Legendenforschung anzudeuten und Richtungen aufzuzeigen.“

Das Kapitel *Probleme, Themen und Stoffe* erörtert die mit der Genese der Legenden, vor allem dem Verhältnis zwischen den historischen Tatsachen und der Phantasie der Erzähler zusammenhängenden Fragen. Das Geschick der literarischen Texte interferiert mit dem der Hymnik und der Loblieder und in noch höherem Maße mit dem der bildlichen Darstellungen. Ebenso zahlreich sind die Verknüpfungen mit Visionen, Beschreibungen von Reisen ins Jenseits, mit *Apokryphen*, mit Märchen, mit den mittelalterlichen Abenteuerromanen. Für jedes dieser allgemeinen Probleme bringt Felix Karlinger auch konkrete Fälle zur Diskussion, so daß er uns verständlich macht, wie die Legende über den *Abgar-Brief* entstanden ist, wann die verschiedenen Erzählungen über *Tricheirousa* erschienen sind, was die Reisen des *Braudan* oder des *Macarius Romanus* für die Leser bedeuteten, wie zahlreiche Funktionen die Geschichte von dem in einen *unnatürlich langen Schlaf* Gefallenen erfüllte u.a.

Die Legenden von *Barlaam* und *Josaphat*, *Alexius*, von den unzertrennlichen Freunden (manchmal *Amicus* und *Amelius* genannt), die von der ungerecht bestrafte Frau (z.B. *Geno-deva*) sowie in andere literarische Formen eingekleidete Legendenelemente (etwa der Zyklus von den *Mirakeln der Jungfrau* oder der *Gralskomplex*) zirkulierten vom Mittelalter an bis fast in unsere Zeit in verschiedenen Gesellschaftsschichten und in weit voneinander gelegenen Gegenden — von Lateinamerika bis auf den Balkan und nach Konstantinopel, und noch weiter bis nach Erzerum.

Im zweiten Teil seines Buches, betitelt *Formen und Erscheinungsweisen*, zeigt Felix Karlinger, wie das Publikum in verschiedenen Zeiten und Orten sich dem Kern dieser Legenden entweder durch Vermittlung des Epos, der Lyrik, der literarischen Prosa oder aber mit Hilfe dramatischer Formen (von Tragödien und Komödien bis zum Puppenspiel) oder auch (seltener) mittels Opern und Oratorien genähert hat.

Schon die Aufzählung der Probleme, die eine zukünftige — infolge des Erscheinens vieler Einzelstudien immer notwendiger werdende — Synthese aufwerfen würde, beweist, daß ein solches Werk nur durch die Zusammenarbeit von Fachkreisen der Literatur, Ethnologie, Kunst- und Religionsgeschichte, Psychologie entstehen konnte.

Mit seinem gewohnten Verständnis für die verschiedenartigsten Ansichten berücksichtigte Felix Karlinger in seinem den *Autoren* vorbehaltenen Kapitel und in der *Auswahl-Bibliographie* Namen aus aller Welt. Schon in der *Einleitung* werden übrigens die unterschiedlichen Meinungen hinsichtlich der Definition des Legendenbegriffs hervorgehoben und es wird auf die Notwendigkeit eingegangen, diese Spezies durch das Prisma des gegenseitigen Durchdringens von Schrifttum und Oralität näher zu untersuchen.

C. Ve.

V. V. IVANOV, *История славянских и балканских названий металлов*, Ed. Nauka, Moskow, 1983, 200 p.

The present work is part of a series intended to shed light on the ethnogenetic processes occurring in Eastern and South-Eastern Europe as well as in the neighbouring areas, particularly in the Mediterranean regions. The history proper of the terms is permanently correlated with the data supplied by various disciplines such as archaeology, technology, demography, etc. The history of the oldest names of metals helps to illuminate certain aspects of the Slavs' ethnogenesis.

The significant chapter titles are a most useful key to the very structure of the work, namely: Early history of metals and problems of the appearance and diffusion of the names of metals (pp. 7—53); Relationships between the symbolic system of the old cultural centers from Asia Minor and the Balkans in connection with the development of metallurgy (53—81); From the history of the old names of metals and the South-Balkan, Egean-Oriental and Mediterranean areas (81—100); On the origins of some Slav and Baltic names of metals (100—107); The history of names of metal and metallurgical terms in a historical-cultural context (145—166).

Metal obtainment — the process by which man first managed to single out the primary elements of nature — is a domain of the material civilization most intimately bearing upon spiritual life. The analysis of the names of metals throws light on the associative process unfolding in the early times of mankind. That the Indo-European word for *iron* was rendered, in certain languages, as "the stone fallen from the sky" or that both the sun and gold were denominated by one and the same term furthers our insight into the "magic thinking" some 7000—10000 years ago. Metals were first employed by man in rituals, on account on the

ducing properties (mostly by oxidation) of some metals. It was calculated that in Antiquity as much as a million meters of meteorite metal could be found in the Near East.

Recent research in the field of technological archaeology have established that the development of metallurgy, the prevailing employment of one metal was induced by its melting point (the temperature necessary to obtain the raw metal); it has been consequently documented that the earlier use of certain metals was determined by the lower temperatures needed for their obtainment or fusion with other metals.

Conversant with an enormous bibliographic material, the author is in a position to state, in line with researchers in other fields of investigation, that the historical process of metallurgical development took place synchronically over a wide area of the former Eurasia. Archaeological evidence indicate that the South-East of Asia was the initial center of bronze metallurgy, all the more so as the respective area boasts active pottery centers in the same period and even earlier (10000 BC), still progress was made at the same pace as in the Near East. The conclusion is further supported by the migration of the "bronze" names (\**aios*) all over the area under discussion and with all the Indo-European peoples (the Indo-European term was also the source of the Latin *aes*).

A. Kroeber furnished the explanation of the late use of iron in spite of its relatively simple obtainment several decades ago. Recent excavations point to Anatolia as the primary site of iron metallurgy. An initially unique center of the new technology can be also deduced from the oldest Assyrian texts which mention that merchants bought iron from the respective region paying 40 times the price of silver and 8 times the price of gold, which shows that iron metallurgy was in its early days. No mention of iron as a precious metal could be found in Asia Minor at the time still in an Assyrian colony in Asia Minor; a note mentions that emperor Anitta boasted an iron throne and sceptre. The diffusion of the working methods was prevented, the secrecy of the iron metallurgy thus ensuring the monopoly.

The Balkan region gives precious evidence on the early metal migration from Asia Minor to Europe, as well as on the reverse migration, from Western Europe to Western Asia. To put it briefly: "We are on the eve of a complex re-shaping of our conceptions on the cultural history of mankind" (p. 52). It is most significant that linguistics, considered in an interdisciplinary perspective, acquires — at the hand of the author, one of the acknowledged specialists of Indo-Europeanistics — the same weight as archaeology. This volume further emphasizes the very special location of the Balkan always at the cross-roads of civilisations.

It is most regrettable that such a scholarly work should also have unworthy omissions (i.e., specialists quoted in the text are no longer present in the reference list at the end of the volume, such as: Chard 1975 (p. 44, 89); Невский 1960 (p. 164); Рифтин 1980 (p. 164); Томсон 1959 (p. 164).

Z.M.

ODA BUCHHOLZ, WILFRIED FIEDLER, SIEGFRIED BRONSERT, *Studien zur Morphologie und Syntax der Balkansprachen I* (Beiträge zur Balkanlinguistik V), „Linguistische Studien, Reihe A, Arbeitsberichte“, 157, Akademie der Wissenschaften der DDR, Zentralinstitut für Sprachwissenschaft, Berlin, 1987, 147 p.

Le cinquième cahier de la série « Beiträage zur Balkanlinguistik »<sup>1</sup> comprend les premiers résultats d'un ample projet de recherche, fondé sur une méthode typologique qui tient compte des aires linguistiques (ein arealtypologisches Verfahren, Introduction). La base théorique et les analyses représentent une contribution importante à la discussion actuelle au sujet de l'union linguistique balkanique.

L'étude typologique des concordances entre les aires linguistiques<sup>2</sup> constitue une préoccupation constante des auteurs de ce volume. Prenant en considération, au point de vue théo-

<sup>1</sup> Les autres quatre numéros (33, 34, 43, 58) de la publication de l'Institut Central de Linguistique de Berlin concernent des thèmes tels: l'évolution des langues littéraires sud-est européennes, la formation du lexique social moderne dans le Sud-est européen, la reprise de l'objet en albanais, la syntaxe du verbe dans les langues balkaniques.

<sup>2</sup> Nicolae Saramandu, *Studiul tipologic al limbilor balcanice*, « Studii și cercetări lingvistice », XXXVI (1986) 4 — une étude concernant les différentes méthodes d'approche typologique des langues sud-est européennes; pour la typologie des aires linguistiques v. aussi K. Steinke, *Diachronie und Synchronie in der Balkanlinguistik*, in *Ziele und Wege der Balkanlinguistik*, Berlin, 1983, auquel les auteurs du volume se rapportent souvent.



rique, surtout les parlers par rapport aux langues littéraires, les auteurs désignent les idiomes sud-est européens de la manière suivante : l'albanais, le slave balkanique (expliqué comme un espace continu de parlers sud-slaves), « la langue romane balkanique » (Balkanromanisch) (qui comprend le daco-roumain, l'aroumain et le méglénoroumain) et le néogrec : de même, les auteurs avancent comme hypothèse initiale de travail l'existence, dans l'espace linguistique étudié, d'une zone de cristallisation (Kristallisationszone) — vers laquelle conduit un fascicule toujours plus dense d'isoglosses — qui embrasse approximativement le slave balkanique de l'ouest, l'albanais du sud et l'aroumain. A la différence de la typologie proprement dite, la typologie partant des aires linguistiques tient compte, en égale mesure, des aspects dialectaux et diachroniques, et vise de mettre en évidence les mécanismes des changements dans les systèmes des idiomes en contact. Cette sorte de typologie fait partie d'une science extra-linguistique, Arealwissenschaft, qui étudie des aspects ethnographiques, culturels, historiques.

Oda Buchholz, Wilfried Fiedler et Siegfried Bronsert se proposent d'étudier, dans un premier abord, les modèles de convergence pour certains secteurs de la langue. Dans une seconde phase, ils envisagent une étude comparée et historique des langues en question, réalisée de la perspective des phénomènes convergents, mais aussi des processus divergents.

Oda Buchholz (*Zu komparativischen und superlativischen Konstruktionen in den Balkansprachen*) fait une analyse synchronique et diachronique au niveau de la langue littéraire et au niveau dialectal, des concordances sémantiques et de structure dans les langues roumaine, bulgare, albanais et néogrec, concernant le comparatif de supériorité et le superlatif relatif<sup>3</sup>. L'auteur met en évidence, d'une manière exhaustive, les tendances du processus de réstructuration typologique générale des constructions de comparatif et superlatif dans tous les idiomes sud-est européens, propose une division de l'aire étudiée et apprécie que les convergences sont dues aux interférences multiples et d'une assez longue durée, entre toutes les langues de la zone, et non seulement à l'action de l'une de ces langues.

Dans la première de ses trois études (*Zur Typologie der grammatischen Interferenz zwischen den Balkansprachen im Bereich der Konnektive*), W. Fiedler tient compte aussi des différences entre les langues et aboutit à une série de types et de sous-types d'interférences sémantiques et de structure (emprunts directs, sémi-calques, traductions, organisation similaire de groupes de connectifs et d'acceptions<sup>4</sup>). Parmi d'autres problèmes, l'auteur pose aussi celui de l'action de l'interférence sur ce qu'il appelle les langues de la diaspora (Diasporasprachen) et les les linguistiques (Inselnsprachen) (voir aussi les conclusions de l'étude d'O.B., p. 41).

Les autres études de W. Fiedler (*Zur Arealtypologie des Konjunktivs in den Balkansprachen* et *Der Konjunktiv Imperfect der Balkansprachen (Zur Frage der Consecutio temporum und verwandter Phänomene)*<sup>5</sup> et celui de S. Bronsert (*Zu den durch Infinitiv — bzw. să — Konstruktionen repräsentierten Kompletivstrukturen im Balkanromanischen*) portent sur un thème commun : la structure de ce mode, ou la „particule du subjonctif" (roum. *să*, alb. *të*, bg. *da*, ngr. *να*) est considérée, de même que les éléments utilisés dans la comparaison des adjectifs, comme relevante au point de vue typologique et comprise dans les soi-disant « éléments flexionnaires placés devant le mot » (W.F., p. 84 : v. aussi, O.B.), le rapport subjonctif-indicatif, le rapport temps-aspect (dans le cas du bulgare et du néogrec), le rapport, qui diffère d'une langue à l'autre, entre le subjonctif et l'infinitif (analyse détaillée pour le roumain par S.B.), l'identification, dans le bulgare, d'un subjonctif présent et d'un imparfait du subjonctif, par rapport à un type balkanique, établi par la méthode de l'« Arealtypologie » (W.F., p. 122).

<sup>3</sup> Pour certains cas nous aurions aimé des conclusions plus nuancées, compte tenant des différences que les exemples tirés du roumain présentent par rapport aux exemples provenant des autres langues de la zone : l'énoncé (correct dans les autres langues) ne peut être répété en roumain sous la forme *El este cel mai silitor al colectivului* et ne devient correct que par la présence du substantif : *cel mai silitor membru al colectivului* ; dans le cas où la quantité de référence est un substantif au pluriel, la construction avec le génitif ne nous semble pas possible en roumain (\**El este cel mai silitor al școlarilor*). Pour le comparatif, en roumain, l'élément de comparaison est introduit par la préposition de seulement dans la langue ancienne ; dans la langue actuelle, il est introduit exclusivement dans le cas d'une quantité exprimée par un numéral : *mai mare de zece*.

<sup>4</sup> Pour l'utilisation du numéral « un » comme connectif dans les subordonnées temporelles (W.F., p. 55) nous ajouterions des exemples du méglénoroumain : *Ună intrari, lă și făpă, Ună videari, călă si plângă* (Petar Atanasov, *Infinitivul meglenoromân, « Studii și cercetări lingvistice », XXVII (1976) 2, p. 142 et suiv.*).

<sup>5</sup> Voir aussi le paragraphe « Parallelisierung » der Konjunktivpartikel, de l'étude antérieure de W.F. (p. 81).

Partant d'une seule langue (le romain, ses parlers et ses dialectes), S. Bronsert tâche de distinguer la modalité de fonctionnement dans cette langue des traits spécifiques balkaniques<sup>6</sup>, pour un certain phénomène, tenant compte de l'évolution de la langue et des différences dialectales.

La richesse des faits de langue et leur interprétation nuancée, due à une méthode et à des concepts minutieusement discutés, font de ce volume — inscrit dans une série dont nous attendons avec intérêt la suite — une lecture utile, par les solutions proposées, de même que par les suggestions avancées au profit des recherches futures.

C. V.

TÜRK TARİH KURUMU (Société turque d'histoire) Kuruluş Amacı ve Çalışmaları, ed. Amiral Fahri Çoker (É). Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1983, XII + 80 j p. + 42 facsimilés.

Le volume, paru à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la Türk Tarih Kurumu présente l'histoire de la fondation de cette institution scientifique, ainsi que différents aspects de l'activité interne et internationale.

La brève introduction (Ö:isöz) de l'auteur Fahri Çoker, est suivie de quatre grands chapitres (Bölüm), chacun comprenant plusieurs divisions : I. Aperçu sur la fondation de la Türk Tarih Kurumu et de ses activités ultérieures : II. L'activité déroulée dans la période 1973—1982 : III. Le système de direction de la Türk Tarih Kurumu et ses dirigeants ; IV. Les membres de cette institution depuis la fondation jusqu'à nos jours.

Le premier chapitre met en lumière le rôle déterminant de M. K. Atatürk dans la fondation d'une société d'histoire, à même de donner à la recherche de l'histoire de la langue et de la culture du peuple turc un cadre institutionnel propice.

Pareil à d'autres institutions importantes, Türk Tarih Kurumu a parcouru plusieurs étapes, depuis 1930 quand fut créé le *Türk Tarih Heyeti* (Comité d'histoire), devenu, le 15 avril 1931, *Türk Tarih Tetkik Heyeti* (Société turque de la recherche historique), transformée à son tour, le 3 octobre 1935, en *Türk Tarih Kurumu*, titre qu'elle porte de nos jours encore. La société dispose d'une publication « Belleten », revue trimestrielle qui apparaît depuis 1937 sans interruptions, et reflète, en premier lieu, les réalisations de l'historiographie turque contemporaine. En tant qu'institution académique elle compte depuis le 7 Juin 1971 parmi les membres de l'Union Académique internationale (p. 115). Par la Constitution du 7 novembre 1982 (art. 134) *Türk Tarih Kurumu* et *Türk Dil Kurumu* (La Société de langue turque) ont été subordonnées à une autre institution, nouvellement créée : *K. Atatürk Kültür, Dil ve Tarih Yüksek Kurumu* (Haute société de culture, de langue et d'histoire) qui respecte les prévisions testamentaires de M. K. Atatürk, l'initiateur et le fondateur de ces deux institutions académiques.

Les chapitres I—II insèrent les travaux des neuf Congrès organisés par la T.T.K. dans les années 1932—1961, reproduisent les programmes de ces Congrès etc. Mentionnons que la Roumanie se trouve parmi les pays participants au deuxième Congrès (1937) ; en commençant par le VII<sup>e</sup> Congrès, le nombre des participants roumains croît constamment, fait qui se reflète d'ailleurs dans la liste des communications reproduites dans les pages du volume.

Une place importante est accordée à la participation de la T.T.K. à de nombreux congrès, colloques, symposiums internationaux organisés à l'étranger et en Turquie. Dans ce contexte sont rappelés les différentes réunions scientifiques organisées en Roumanie. Les deux symposiums roumano-turcs d'histoire organisés, le premier à Ankara (septembre 1977) à l'occasion du centenaire de l'indépendance roumaine — la Turquie étant le seul pays qui a marqué cet événement d'une importance particulière dans l'histoire du peuple roumain — et le second à Bucarest, en mai 1978.

Le volume comprend aussi les différentes réunions scientifiques internes, dédiées au 50<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la République de Turquie ou à la mémoire de M. K. Atatürk — fondateur de la Turquie moderne. Les conférences, les publications de la T.T.K., y compris

<sup>6</sup> La conclusion théorique de l'auteur (p. 138), d'avoir surpris les concordances entre les langues balkaniques uniquement par la voie de la comparaison entre les dialectes d'une même langue, le dacoroumain et l'aroumain, ne nous semble pas assez clairement formulée. Pour la perte de l'infinitif en latin tardif v. M. Iliescu, Actes..., Sofia, vol. VI, p. 115.

l'activité du Centre de recherches Atatürk occupent de même une place importante dans ce volume. Des sous-chapitres reproduisent des rapports de fouilles archéologiques effectuées en Anatolie, font mention de l'activité de la typographie de la T.T.K. etc.

Le troisième chapitre analyse le statut de la T.T.K., le système d'organisation et de direction, présente la liste des présidents de la Société depuis la fondation, les noms des membres d'honneur, des membres correspondants etc. Nous nous permettons de signaler une erreur : M. Mihai Guboglu n'est pas membre de l'Académie de la R. S. de Roumanie tel qu'il est mentionné à la page 214.

La plus grande partie du volume est consacrée à la vie et à l'activité des membres de la T.T.K., depuis la fondation jusqu'en 1982, et l'on y trouve in extenso les biographies des 86 membres et la liste de leurs travaux qui permet un bref aperçu des contributions. De nombreux travaux ayant trait aux relations roumano-turques sont insérés parmi ces titres. Le volume comprend aussi quelques esquisses des chantiers archéologiques, ainsi qu'un nombre de 40 illustrations qui représentent des images prises aux fouilles, congrès, réunions etc.

Pour ceux qui désirent connaître l'activité de la T.T.K., l'institution à caractère historique la plus représentative de la Turquie d'aujourd'hui, le volume est particulièrement utile.

M.M.

*Journal of Modern Greek Studies*, Volume 4, Number 2, October 1986.

In an already-established tradition of published contributions on a major theme connected to the life and history of Hellenism, volume 4, no. 2/October 1986, of the *Journal of Modern Greek Studies*, is dedicated to „Greece and Asia Minor”. Eight essays selected out of some thirty-five presented at a conference jointly sponsored by the M G S A and the Anatolia College in Salonica, pertaining to various aspects of the 1922 events with the associated social and cultural changes throw new light into the matter.

The introduction by William W. McGrew summarizes the main points presented in the papers and retains some valuable conclusions.

Peter Mackridge contributes the opening study on the literary reflexion of the Asia Minor Catastrophe (“The Two-Fold Nostalgia : Lost Homeland and Lost Time in the Work of G. Theotokas, E. Venezis and K. Eφθitis” pp. 75—83). It is not accidental that this paper should open the issue as, historical events left apart, the most important are the spiritual reactions towards them. Considering the works of three main representatives of the so-called “Generation of the Thirties”, which marked the introduction of a new, forceful trend into modern Greek prose, Peter Mackridge traces back their motivations and highlights how immediate tragic experience becomes art and how memories transposed into art become both bondage and liberation. The nostalgia of the generation of the thirties is connected with childhood, an age which never comes back and to for ever lost birthplaces of which the descriptions are made even more consistent.

Douglas Babington reveals in his “Hemingway’s Wartime Ritual of Retreat” (pp. 85—97) another interesting aspect of the process of creation, i.e. how some war experiences Hemingway lived came to serve as an inspiration source in his later art and caused a deep change in his style.

Marinathe Colakis’ “Images of the Turks in Greek Fiction of the Asia Minor Disaster” (pp. 99—105) takes an important step towards what in the history of mentalities is called “the image of the other”. According to the author, the Turks of the Greek literature are not presented in a dogmatic way, but in a manner faithful to reality. Like all human beings, they are both innocent and guilty.

Evangelos Kofos’ study “Patriarch Joachim III (1878—1884) and the Irredentist Policy of the Greek State” (pp. 107—120) displays not only good knowledge of the facts and originality but also the necessary objectivity to demonstrate that Patriarch Joachim III followed his own oecumenical policy and deceived the Greek irredentists. We would nevertheless object to a single formula, i.e. on p. 110 “the Romanian proselytism of the Vlachs in Epirus and Macedonia” which, should one consider the Romanian bibliography and not only that, was rather a natural attraction for the Vlachs derived from the awareness that their language was a Romanian dialect and this against the general framework of the awakening of national consciousness in the Balkan area in the past century. (Mention must be made that in fact the links between the Vlachs and the Romanians have been continuous through the centuries.)

A contribution in the field of linguistics is Gordon Messing's "A Greek Gypsy Dialect in Historical Perspective" (pp. 121—127), trying to demonstrate by the help of language samples that a certain Athen gypsy dialect originates in Asia Minor.

In the next paper, "Enlightened Christians and the 'Oriental' Churches. Protestant Missions to the Greeks in Asia Minor, 1820—1860", Gherasimos Augustinos shows how a religious nonorthodox mission, while failing to gather proselits, contributed instead to the education of the bourgeoisie or even helped it shape up.

As Anatolia College in Salonica sponsored the conference John O. Iatrides draws in "Missionary Educators and the Asia Minor Disaster: Anatolia College's Move to Greece" (pp. 143—157) a brief history of the college and its move to mainland Greece.

A rich section of reviews, richer than with the previous issues and therefore more profitable, ends up the issue under review.

The selection dedicated to "Greece and Asia Minor" helps one understand a phenomenon from many a viewpoint in the manner of a monograph. Should the remainder of papers of the Salonica conference be published or should a new conference be organized on the same theme, so much the better for the sake of the correct approach to a complex historical, social and cultural subject.

L.B.-C.

Cahiers d'histoire littéraire comparée Publiés par l'Université de Metz, n° 8/9, Diffusion Didier-Erudition 1985.

Le numéro 8/1985 des cahiers d'histoire littéraire comparée publié par l'Université de Metz comprend des contributions sur la littérature populaire et la littérature nationale.

L'introduction de J. Voisin pp 5—8 expose les difficultés que les auteurs ont dû surmonter en essayant de conclure sur quelques aspects portant sur la littérature populaire et nationale de l'Europe occidentale et centrale du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle et du premier quart du XIX<sup>e</sup>.

C'est l'article de M. Colin de l'université de Dijon pp. 9—28 qui aborde le problème de la notion de *populaire*. On y démontre combien il est encore difficile de distinguer entre *national* et *populaire*. Le *populaire* est le support du *national*, le peuple de la nation. La corrélation des deux notions est manifeste. Ce sont les attitudes envers ces notions qui diffèrent et c'est surtout la tâche du théoricien contemporain de les distinguer et d'essayer de déceler les attitudes qui se sont succédé à tour de rôle à travers les époques. Il semble que des contributions théoriques en ce qui concerne la notion de *populaire* ne peuvent être retenues que par leur sympathie aboutissant à une attitude esthétique. C'est par déviation que la notion de *populaire* a évolué vers le *national* (voir le nationalisme) en oubliant ses nobles sources illuministes qui rêvaient d'un cosmopolitisme savant.

De la théorie on passe aux faits pratiques par l'article de P. Orecchioni de l'université de Bordeaux (pp. 29—42) qui discute la lecture populaire: la dite lecture populaire tellement ventée paraît surestimée. C'est seulement à partir de 1830 que des mutations apparaissent sur le marché et dans les circuits de distribution des biens culturels. C'est la date marquant l'entrée dans l'âge industriel de la production populaire.

L'article de Jacques Voisine et H. Jechova (pp. 43—72) reflète l'évolution des conceptions sur la littérature populaire, un processus qui ne se relève point linéaire passant par une phase de mépris pour les créations primitives du peuple, une autre démontrant un intérêt scientifique pour des matériaux folkloriques, enfin une troisième manifestant une vraie admiration pour les mêmes créations. C'est de cette dernière attitude qu'émane l'importance des études sur la littérature populaire pour le développement des langues nationales et pour les recherches ethnographiques en général, aussi bien que pour l'esthétique pure. Les auteurs concluent (et nous sommes d'accord avec eux) que ce n'est pas par hasard que les poétiques normatives expriment leur haute appréciation de la poésie orale, considérée comme modèle.

Nous tenons à signaler également l'article de L. Trenard, «De la biographie au mythe populaire» (pp. 87—108) dont l'intérêt réside dans le décellement d'un phénomène du tournant des Lumières, c'est-à-dire la biographie qui nourrit la littérature populaire. Les raisons qui y mènent seraient paraît-il plusieurs: la réhabilitation du Moyen Âge, les progrès de la science historique depuis Gibbon et Voltaire, l'affirmation d'une conscience nationale qui a besoin des héros fondateurs. La transformation du personnage en mythe lui assure une survie. Le mythe

change de signification par rapport à une certaine société et peut facilement pénétrer dans la littérature populaire. Voici quelques conclusions des plus intéressantes de l'article qui clôt le numéro du périodique.

Saluons l'effort de tous les collaborateurs pour élargir la référence documentaire de leurs exploits théoriques ou systématiques. Des données portant sur la littérature roumaine, sur son évolution bien particulière, auraient pu être édifiantes et profitables pour le thème débatu.

*L. B.-C.*



## TABLE DES MATIÈRES

TOME XXV (1987)

Études	N°	Page
AKGUN, SECIL (Ankara), Abolition of the Caliphate . . . . .	3	239
ALEXANDRESCU-VIANU, MARIA, La sculpture en pierre à Istros. I . . . . .	1	51
Istros. II . . . . .	2	135
Istros. III . . . . . *	3	228
BARASCHI, SILVIA, Tatars and Turks in Genoese deeds from Kilia (1360—1361) . . . . .	1	61
BOIADGIEV, PIRIN (Silistra), l'activité littéraire et philanthropique de Mihail Kifalov . . . . .	2	159
BREZEANU, STELIAN, Les « Vlaques » dans les sources byzantines concernant les débuts de l'État des Assénides. Terminologie ethnique et idéologie politique. I . . . . . *	3	203
II . . . . .	4	315
CARATAȘU, MIHAIL, Un recueil d'apophthèmes grecs dédiés à Constantin Brancovan, voïvode de Valachie . . . . .	2	173
CÂNDEA-MARINESCU, IOANA, La culture roumaine au Proche-Orient. Re- marques sur un nouveau catalogue de manuscrits arabes . . . . .	3	217
IORDAN, CONSTANTIN, L'instauration des régimes républicains dans les pays du Sud-Est européen . . . . .	4	297
ISAR, NICOLAE, L'« Itinéraire » de Cochelet — un ancien écrit français peu connu sur les Roumains . . . . .	2	151
MURGESCU, BOGDAN, The Ottoman Military Demand and the Romanian Market. A Case Study: 1672 . . . . .	4	305
OIKONOMIDES, N. (Montréal), Des Vlaques au service de Byzance? . . . . .	2	187
PĂRNUȚA, GIL, Un jeune bulgare — boursier de l'État roumain — dans la pre- mière moitié du XIX <sup>e</sup> siècle . . . . .	2	179
PETRESCU, PAUL, Les sources populaires et l'évolution de l'art contemporain dans le Sud-Est européen . . . . .	1	3
PUTKO, VASILII, Заглавная миниатюра Никомидийского Евангелия и византийские изображения Христа во славе . . . . .	1	11
SANDA, ANDREI, Romania and Some Problems Related to Cultural-Scientific Cooperation between the South-Eastern European Countries during the Past Two Decades . . . . .	3	262
SOREANU, MIRCEA, Le destin de Kara Mustafa en perspective européenne. Image et vérité . . . . .	1	69
SYNDIKA-LAOURDA, LOUISA (Salonique), Les néomartyrs du narthex de l'église de Cetățuia . . . . .	1	39
TANAȘOCA, ANCA, Points de vue sur le rôle social de l'historiographie dans le Sud-est de l'Europe aux XVI <sup>e</sup> —XVIII <sup>e</sup> siècles . . . . .	2	100
VLACHAKIS, GEORGES (Athènes), L'œuvre scientifique de Nikiphoros Theo- tokis: tentative d'approche fondée plus particulièrement sur les Stichia Physikis (Éléments de physique) . . . . .	3	251
ZUB, ALEXANDRU, Themes in Southeast European Historiography . . . . .	2	125

Rev. Études Sud-Est Europ., XXV, 4, p. 371—373, Bucarest, 1987

## Discussions

- PASCU, ȘTEFAN, MIRCEA MUȘAT, FLORIN CONSTANTINIU, A Conscious Forgery of History under the Aegis of the Hungarian Academy of Sciences 3 271

## Chronique

- Activități științifice de l'Institut (Iunie 1986 — Iunie 1987) . . . . . 4 330  
 Ariadna Camariano-Cioran à 80 ans (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*) . . . . . 2 199  
 Constantin Velichi à 75 ans (*Alexandru Dușu*) . . . . . 4 336  
 [L'académicien Emil Condurachi] (*Virgil Candea*) . . . . . 4 329

## Compte rendus

- Actes du Colloque international «Historicité de l'enfance et de la jeunesse», Athènes, 1984 (*Olga Cicanci*) . . . . . 4 347  
 Balkan Society in the Age of Greek Independence (ed. Richard Clogg), 1981 (*Robert Forrest, Colorado*) . . . . . 4 343  
 ΒΥΖΑΝΤΙΟΣ, Festschrift für Herbert Hunger (Hrsg. W. Harandner, J. Koder, O. Kresten, E. Trapp), Wien, 1984 (*Ion Barnea*) . . . . . 1 85  
 DARTON, ROBERT, L'aventure de l'Encyclopédie, 1775—1800. Un best-seller au siècle des Lumières (*Stefan Lenny*) . . . . . 1 92  
 DEMÉNY, LUDOVIC, LIDIA A. DEMÉNY, Carte, tipar și societate la români în secolul al XVI-lea (*Andrei Pippidi*) . . . . . 3 283  
 DUMITRESCU-BUȘULENGA, ZOE, Eminescu și romantismul german (*Viorica Nișcov*) . . . . . 4 346  
 FREIDENBERG, M. M., Дубровник и Османската империя (*Ioan Malei*) Habsburgisch-osmanische Beziehungen. Relations Habsbourg-ottomanes (Hrsg. von Andreas Tietze) (*Bogdan Murgesen*) . . . . . 2 195  
 La nozione di „Romano” tra cittadinanza e universalità. Da Roma alla terza Roma, II. Documenti e studi, Napoli, 1984 (*Andrei Pippidi*) . . . . . 4 337  
 Lexikon des Mittelalters. Dritter Band. Siebente-Zehnte Lieferung (*Octavian Iliescu*) . . . . . 1 90  
 Litteratur und Volk im 17. Jahrhundert (*Alexandru Dușu*) . . . . . 3 283  
 Popoli e spazio romano tra diritto e profezia. Da Roma alla Terza Roma, III. Documenti e studi. Napoli, 1986 (*Andrei Pippidi*) . . . . . 4 339  
 Proceedings of the Xth Congress of the International Comparative Literature Association (*Vlad Alexandrescu*) . . . . . 3 283  
 Studii filologice dhe pedagogjike për ndre të prof. dr. A. Xhuvanit (*Cătălina Vătășescu*) . . . . . 3 288  
 TRIANTAPHYLLOPOULOS, DEMETRIOS D., Die nachbyzantinische Wandmalerei auf Kerkyra (*Daniel Barbu*) . . . . . 1 88  
 VELCULESCU, CĂTĂLINA, Cărți populare și cultură românească (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*) . . . . . 2 191  
 Zeitschrift und Zeitungen des 18. und 19. Jahrhunderts in Mittel und Osteuropa (Hrsg. Istvan Fried, Hans Lemberg, Edith Rosenstrauch-Königsberg). Redaktion Heinz Ischreyt, 1986 (*Lidia Simion*) . . . . . 4 345

## Notes de lecture

- Anastasimaterul de la Cluj-Napoca, manuscris 1106 (ed. Hrisanta Trebiei Marin) (*Adriana Șirli*) . . . . . 1 98  
 Bolletino dell'Associazione degli Storici Europei (Roma, I, 1987, 1) (*Alexandru Dușu*) . . . . . 4 353  
 BUCHHOLZ ODA, FIEDLER W., BRONSERT S., Studien zur Morphologie und Syntax der Balkansprachen (*Cătălina Vătășescu*) . . . . . 4 364  
 BULUȚĂ, GH., SULTANA CRAIA, Manuserise miniate și ornate din epoca lui Matei Basarab (*Cornelia Papacostea Danielopolu*) . . . . . 1 101  
 «Cahiers d'histoire littéraire comparée», n<sup>os</sup> 8—9, 1985 (*Lia Brad-Chisacof*) . . . . . 4 368  
 CEAUȘESCU, ILIE, FLORIN CONSTANTINIU, MIHAIL IONESCU. 200 de zile mai devreme Rolul României în seurtarea celui de al doilea război mondial (*Milan Vanku, Belgrade*) . . . . . 1 104  
 CONSTANTINESCU, RADU, Vechiul drept românesc scris (Repertoriul izvoarelor 1340—1640) (*Olimpia Gușu*) . . . . . 1 100  
 DANOVA, NADIA, Националният въпрос в гръцките политически програми през XIX-ти век (*Constantin N. Velichi*) . . . . . 1 103

DRAGUȚ, VASILE, L'architecture dans les Pays Roumains au XV <sup>e</sup> siècle dans la perspective des relations avec le monde ottoman (• Revue Roumaine d'Histoire de l'Art, 23/1986) ( <i>Alexandru Dușu</i> ) . . . . .	4	352
DUDAȘ, FLORIAN, Manuscrisele românești medievale din Crișana ( <i>Al. Dușu</i> )		
DUȚU, ALEXANDRU, Humanisme, Baroque, Lumières: l'exemple roumain ( <i>Roxana Sorescu</i> ) . . . . .	4	358
EISENSTEIN, ELIZABETH L., The Printing Revolution in Early Modern Europe ( <i>Alexandru Dușu</i> ) . . . . .	4	353
Glossar zur frühmittelalterliche Geschichte im östlichen Europa (Hrsg. Jardar Ferluga, Manfred Hellmann, Frank Kämpfer, Herbert Ludat, Klaus Zernack; Red. A. Fourlas, A. Katsanakis) ( <i>Octavian Iliescu</i> ) . . . . .	4	355
GRABAR, ANDRE, L'iconoclasme byzantin, Le Dossier Archéologique ( <i>Daniel Barbu</i> )	1	97
Gradska Kultura na Balkanu (XV—XIX vek). Zbornik radova Skrpsa Akademia Nauka i Umjetnosti, Balkanoloski Institut ( <i>Marian Stroia</i> ) . . . . .	1	102
GRISELINI, FRANCESCO, Încercare de istorie politică și naturală a Banatului Timișoarei (ed. Costin Feneșan) ( <i>Jacob Mârza</i> ) . . . . .	4	359
HEPPNER, HARALD, Österreich und die Donaufürstentümer, 1774—1812. Ein Beitrag zur habsburgischen Südosteuropapolitik, ( <i>D. Berindei</i> ) . . . . .	4	360
HERZFELD, MICHAEL, Ours once more ( <i>Alexandru Dușu</i> ) . . . . .	4	354
L'homme des Lumières et la découverte de l'autre (éd. Daniel Droixhe et Pol-P. Gossiaux), Bruxelles, 1985 ( <i>Alexandru Dușu</i> ) . . . . .	4	353
IVANOV, V. V., История славянских и балканских названий металлов ( <i>Zamfira Mihail</i> ) . . . . .	4	363
JOCHALAS, TITOS P., Στοιχεία αλβανικής γραμματικής και ελληνο-άλβανικοί διάλογοι. Ανέκδοτο έργο Ιωάννη Βηλαρά ( <i>Cătălina Vătășescu and Cornelia Paracostea-Danielopolu</i> ) . . . . .	1	100
Journal of Modern Greek Studies, vol. 4, n 2, October 1986 ( <i>Lia Brad-Chisacof</i> ) . . . . .	4	367
KARLINGER, FELIX, Legendenforschung: Aufgaben und Ergebnisse ( <i>Cătălina Velculescu</i> ) . . . . .	4	362
KORANTIS, A. I., Διπλωματική Ιστορία της Ευρώπης (1919—1936 III: Ο Δεύτερος Παγκόσμιος Πόλεμος I: 1939—1943) ( <i>Johannes Irmischer, Berlin</i> ) . . . . .	1	99
MIKIĆ, Dj., Austro-Ugarska i mladoturci 1908—1912 ( <i>Milan Vanku, Belgrade</i> )		
MOHR, HUBERT, WALDEMAR WAADE, Byzanz und arabisches Kalifat. Darstellung für den Geschichtslehrer, 4. Aufl., Berlin, 1984 ( <i>Johannes Irmischer, Berlin</i> ) . . . . .	4	361
OIKONOMIDES, NICOLAS, A collection of Dated Byzantine Lead Seals ( <i>O. Iliescu</i> ) . . . . .	4	355
Österreich in Europa der Aufklärung. Kontinuität und Zäsur in Europa zur Zeit Maria Theresias und Joseph II ( <i>Alexandru Dușu</i> ) . . . . .	1	96
PAPAHA GI, TACHE, Din epoca de formațiune a limbii române. Probleme fonetice și morfologice (ed. Ecaterina Nădu) ( <i>Liviu Onu</i> ) . . . . .	1	97
Picu Pătruț, Miniaturi și poezie, București, 1985 ( <i>Alexandru Dușu</i> ) . . . . .	1	95
SASEL, JARO et ANNA, Inscriptione Latinae quae in Jugoslavia inter annos MCMLX et MCMLXX repertae et editae sunt ( <i>C. C. Petolescu</i> ) . . . . .	4	356
SCHLARP, KARL-HEINZ, Wirtschaft und Besatzung in Serbien 1941—1944 ( <i>Robert Păiușan</i> ) . . . . .	1	107
Sozialgeschichte in Deutschland. Entwicklungen und Perspektiven im internationalen Zusammenhang (Hrsg. Wolfgang Schieder und Volker Sellin) Band III. Göttingen 1987 ( <i>Alexandru Dușu</i> ) . . . . .	4	351
STANCEVA, RUMJANA L., La réception des idées esthétiques et littéraires françaises dans les lettres roumaines d'entre les deux guerres mondiales („Études Balkaniques”, n° 1, 1984) ( <i>Doina Graur</i> ) . . . . .	1	103
Transactions of the Sixth International Congress of the Enlightenment. Brussels, 1983, Oxford, the Voltarian Foundation ( <i>Jacob Mârza</i> ) . . . . .	1	108
TSIRPANLIS, N. ZACHARIA, Κατάστιχο ἐκκλησιῶν καὶ μοναστηριῶν τοῦ Κοινῶ (1248—1548) ( <i>Daniel Barbu</i> ) . . . . .	4	358
TURCU, CONSTANTIN I., IOAN VOICU, Nicolae Titulescu și universul diplomației păcii ( <i>Milan Vanku, Belgrade</i> ) . . . . .	4	362
Türk Tarih Kürümü (Société turque d'histoire) ( <i>Mustafa Mehmet</i> ) . . . . .	4	366
ZUB, ALEXANDRU. Cunoașterea de sine și integrare ( <i>Alexandru Dușu</i> ) . . . . .	4	351





**EXPORTER ROMANIA  
MECANOEXPORTIMPORT**

**10 Mihai Eminescu St. Bucharest  
Telex 10 269 Phone 11 98 55  
CP 22 107**



## ***OUR EQUIPMENT AT YOUR SERVICE***

*We can offer the following types of cranes for building purposes:*

- **TRUCK-MOUNTED CRANES**
- **TOWER-CRANES**
- **UNIVERSAL TELESCOPIC PLATFORMS**
- **METAL SELF-ERECTING SCAFFOLDING FOR FACADES**

For the above-mentioned products our company ensures high quality service all through the period of guarantee and afterwards as well as the necessary spare parts



**TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

- Studii istorice sud-est europene, vol. II. Intelectuali din Balcani in România** (sec. VII—XIX).  
(Etudes historiques sud-est européennes, t. II. Intellectuels des Balkans en Roumanie  
aux XVII—XIX siècles), Coordonnateur Al. Duțu, 1984, 203 p.
- PIPPIDI, D. M., **Parerga. Ecrits de Philologie, d'Epigraphie et d'Histoire Ancienne**, Coédition  
avec LES BELLES LETTRES — Paris, 1984, 296 p.
- GEORGE MURNU, **Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre** (Etudes  
historiques sur le passé des Roumains d'outre-Danube), 1984, 203 p.
- TEOFILACT SIMOCATA, **Istории**. Trad. H. Mihăescu, 1985, 208 p.
- MUSTAFA A. MEHMET, **Documente turcești privind istoria României** (Documents turcs  
concernant l'histoire de la Roumanie). Vol. III : 1791—1812, 1986, 386 p.

RM—ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXV, 4, p. 295—374, BUCAREST, 1987



P. Informația c. 1575

43 456

Lei 50